3 1761 05381813 4

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

SCARBOROUGH
COLLEGE LIBRARY

PAPIERS D'AUTREFOIS

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.

PAUL ET VICTOR GLACHANT

PAPIERS D'AUTREFOIS

AVEC UNE PRÉFACE

DE

ÉMILE FAGUET

MANUSCRITS ET DESSINS
DE VICTOR HUGO A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DEUX LETTRES INÉDITES DE VICTOR HUGO
A PROPOS DE QUELQUES FRAGMENTS AUTOGRAPHES
DE LAMARTINE
FRÉDÉRIC DÜBNER, D'APRÈS SA CORRESPONDANCE INÉDITE
UNE LETTRE INÉDITE DE PROSPER MÉRIMÉE
UNE LETTRE INÉDITE D'ERNEST BEULÉ

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1899

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LIBRARY
FEB 1 5 2001
UNIVERSITY OF TORONTO

SCAR WITHDRAWN

A LA MÉMOIRE

DE

M. CHARLES GLACHANT

Hommage de fidèle reconnaissance filiale

P. ET V. G.

PRÉFACE

Monsieur le Doyen,

J'ai lu en manuscrit la thèse de MM. Paul et Victor Glachant intitulée *Papiers d'autrefois*. Il y est question des manuscrits de Victor Hugo, des manuscrits de Lamartine, des idées de Frédéric Dübner sur l'éducation, et de quelques autres choses. On ne reprochera pas à cet ouvrage le manque de variété.

C'est une relation de voyage. On en fait un peu partout, moins pour voir que pour avoir vu, voir étant un travail et avoir vu un titre de gloire. On peut en faire dans le premier dessein et dans le

second, sans franchir les longues campagnes et les eaux bleues. Les voyages d'exploration à la Bibliothèque nationale sont abondants en péripéties et féconds en découvertes admirables.

Ils sont tout pleins des angoisses de la recherche et des plaisirs exquis de la trouvaille. Ils sont très aventureux, et le Dieu hasard y a sa part, décevant les uns, favorisant les autres, et ayant tour à tour pour le même voyageur des déceptions et des faveurs. J'ajoute que dans les voyages que l'on fait rue Richelieu, il y a aussi des guides, et qu'il faut reconnaître que de tous les guides du monde, ceux de ce pays-là sont les plus informés, les plus dévoués, les plus fidèles et les plus aimables.

Nos deux explorateurs, MM. Paul et Victor Glachant, qui sont frères non seulement par le sang, mais par la concordance des goûts, l'identité de la vocation, la continuité des mêmes études, ont voulu faire leur voyage ensemble et en signer à égal titre, tous les deux, la relation qu'ils nous en donnent; et qui est celui qui tenait l'arc et celui qui excitait les coursiers, c'est ce que le public, et même moi, et même vous, devront se passer de savoir. Vous trouverez le mystère piquant et la résolution touchante. Ne cherchez pas même un

petit signe conventionnel qui indique ou fasse supposer la part de l'un et la part de l'autre. Les auteurs ont voulu que le volume fût indivis, comme doit l'être le bien domestique dans les familles très unies. Aussi bien, ils ont pris l'habitude dès leurs jeunes ans, en cette famille universitaire dont le souvenir est chéri de nous, de marcher du même pas, de conquérir dans le même temps, ou à très peu près, leurs grades, et de marcher la main dans la main pour marcher mieux, selon la méthode qu'a préconisée Alfred de Musset, et que je ne crois pas qui soit mauvaise.

Le volume qui est sorti de cette collaboration fraternelle est d'un très vif intérêt. MM. Paul et Victor Glachant sont des curieux. Ce ne sont pas des collectionneurs. Ou ce sont de bons curieux et de bons collectionneurs. Ils cherchent les « papiers d'autrefois », pour les trouver d'abord, pour les conserver ensuite, mais, avant de les conserver, pour les bien lire et pour en tirer tout ce qu'ils contiennent. Ils ont des lettres inédites de Mérimée, de Beulé, de Fr. Dübner; ils soulèvent feuille à feuille, là où ils sont, les manuscrits qu'on a pu garder de Victor Hugo et de Lamartine ; mais ils savent lire, interpréter, comprendre et faire com-

prendre, goûter et faire goûter. Ce sont des professeurs qui répondent à la définition célèbre qu'a donnée Sainte-Beuve, et qui la remplissent : ce sont gens qui savent lire et apprendre à lire aux autres. J'ajoute qu'ils savent écrire, ce qui est un surcroît, mais non point, peut-être, un superflu. Le personnage de Molière a raison : « Vous attaquer à un si grand docteur, à un docteur qui sait lire et écrire! » Il ne faut point se moquer, c'est un très grand docteur, un docteur rare, que le docteur qui sait lire et écrire; et je vous avertis, Monsieur le Doyen, que MM. Paul et Victor Glachant sont, à ce titre, docteurs *in utroque*. Oui, sans doute, *uterque in utroque*; et rien n'y manque.

Ils ont regardé de très près aux manuscrits de Victor Hugo et de Lamartine; et de ceux de Victor Hugo ils ont tiré des choses admirables; et de ceux de Lamartine ils n'ont tiré rien du tout, ce qui n'est pas pour vous étonner le moins du monde. Car le mérite d'un manuscrit, c'est la rature, et, par conséquent, les manuscrits de Lamartine n'ont presque absolument aucun mérite. Lamartine raturait peu, du moins sur le papier; car je suis persuadé qu'il ne laissait pas de raturer dans son esprit. Ce sont manières différentes de travailler. Lamartine travaillait à cheval le plus

souvent, quelquefois à pied, sans que sa muse en devînt pour cela *musa pedestris*, ce qu'elle ne s'est jamais avisée d'être ou ce qu'elle n'a pas daigné devenir. Mais il travaillait toujours en se promenant, et confiait son œuvre à sa mémoire et la jetait le soir sur le papier... quand il ne lui arrivait pas tout simplement de l'oublier.

Or, ceci même est une manière de raturer et corriger. C'est une méthode. Dans ces conditions, le vers mauvais ou médiocre se rature lui-même; car on l'oublie. Il glisse au néant par son propre poids. Il meurt spontanément. On n'a pas besoin de le pousser du bout de la plume. Lamartine aimait que ses enfants indignes disparussent sans lui donner la peine de les sacrifier. Voilà les ratures de Lamartine. Ce sont ratures spirituelles qui s'accordent avec la haute spiritualité de toute sa nature.

J'ajoute, sans en être aussi sûr, que, dans ces conditions, le vers médiocre non seulement se rature, mais aussi se corrige de lui-même. J'ai l'habitude, Monsieur le Doyen, — et je vous demande pardon de parler de moi, mais c'est une expérience qui peut éclairer la question, — de me réciter à moi-même, en me promenant, les vers de mes poètes favoris. A ce jeu, les vers se déforment,

comme vous pensez bien, et ne sont plus, au bout d'un certain temps, les mêmes dans ma mémoire que dans le texte. Seulement, ce qu'il y a à remarquer, c'est que, tels qu'ils sont devenus dans ma mémoire, ils sont plus mauvais. Un mot prosaïque y a remplacé l'expression vraiment poétique, une épithète banale y a remplacé l'épithète « signifiante ». Enfin, toutes mes variantes sont des dégradations. Cela ne manque jamais.

Un phénomène analogue, mais précisément inverse, doit se produire dans le cerveau des poètes qui travaillent en se promenant. Les vers roulent et circulent, viennent et reviennent dans leur esprit. Ils les font et les refont et les refont encore presque inconsciemment; mais, à chaque fois qu'un vers se refait dans leur esprit, il se refait meilleur qu'il n'était; et c'est là précisément leur façon de corriger. Comme les vers mauvais se raturent d'eux-mêmes, les vers médiocres se corrigent spontanément.

Ainsi raturait et ainsi corrigeait Lamartine; mais sur le papier, jamais, ou presque jamais. Il en résulte que l'examen de ses manuscrits se réduit presque à être un soin pieux et n'est pas une exploration féconde. C'est une manière de pèlerinage. Il est, du reste, intéressant, et non

sans émotion; et l'on ne peut sans intérêt voir s'allonger devant ses yeux cette belle écriture légère, fine, un peu féminine, qui a toutes les grâces aristocratiques et un peu abandonnées, sans aller jusqu'à la nonchalance, de la personne de l'auteur lui-même.

Mais il faut reconnaître que l'intérêt devient passionné quand on se penche sur les manuscrits de Victor Hugo. Voilà, au moins, des manuscrits raturés, corrigés, remaniés, refondus de fond en comble! Voilà des papiers où l'on peut suivre la pensée de l'auteur depuis ses premières démarches jusqu'à son plein développement! Ce sont des manuscrits-laboratoires. En y entrant, on entre réellement dans le cabinet de travail de l'auteur, et l'on suit pas à pas, et comme minute par minute, les tâtonnements de la pensée et du labeur du poète. On le voit cherchant son expression, son image, son tour, explorant le champ de la langue, poussant en avant, revenant sur ses pas, inquiet, ardent au pourchas et toujours aspirant au mieux, jusqu'à ce qu'il s'arrête à l'expression définitive, à celle du moins qui l'a à peu près satisfait, et au delà de laquelle il jugeait que la recherche était vaine et le labeur décevant.

C'est d'abord une indication sur le tour d'esprit

même de Hugo. N'est-il pas prouvé une fois de plus par ceci que Hugo est ce que les psychologues appellent un « visuel »? Il semble avoir eu besoin de quelque chose devant ses yeux qui fût concret et comme palpable et comme plastique. Les « lueurs flottantes du cerveau », comme il a dit lui-même en une admirable formule, ne lui suffisaient point pour son travail d'artiste. Ce n'était pas sur elles qu'il pouvait travailler, qu'il pouvait procéder aux remaniements, corrections, transpositions et amendements. Il lui fallait la ligne écrite, frappant les yeux et susceptible d'être enveloppée du regard. C'était sur elle qu'il s'appliquait et qu'il s'acharnait. Elle était là, précise, nette, arrêtée, saillante. Il jugeait d'elle par les yeux, par l'oreille en se la lisant tout haut, sans doute, comme faisait Flaubert; et de sa large plume d'oie il la balayait à moitié, aux trois quarts ou tout entière, et la rétablissait, une première, une seconde, une troisième fois. Il procédait comme le peintre, par retouches et par « repentirs ». Il ne jugeait, bien précisément, de sa pensée et de l'expression de sa pensée, que quand il les avait extériorisées, projetées au dehors, étalées sur cette toile de l'écrivain qui est le large papier aux vastes marges.

Et c'est qu'il était peintre en effet, homme de regard, homme vivant par les yeux, et de qui la vie intérieure elle-même avait besoin de s'exprimer en images visibles pour rentrer en lui sous cette forme et pour qu'il en prît réellement conscience.

Ainsi faisait Balzac, avec cette particularité qu'il fallait que son premier jet fût non seulement manuscrit, mais imprimé. Il ne remaniait que sur épreuves, terreur, pour cette cause, des imprimeurs et éditeurs. A cet égard, la différence est profonde entre Balzac et Hugo. Non seulement Hugo corrige sur manuscrit et non sur épreuves, mais encore on voit que les épreuves lui sont antipathiques. Il recommande, en faisant remarquer que son manuscrit est très précisément arrêté, de ne lui envoyer qu'une seule épreuve faite avec le plus grand soin et sur laquelle il puisse donner le bon à tirer. L'épreuve l'ennuie ; elle n'est pas sur quoi il puisse travailler encore. Qui sait si le personnalisme aigu de Victor Hugo ne se retrouve pas ici? Son manuscrit, c'est lui-même. C'est écrit de sa main. C'est une partie de sa personne. C'est son moi objectivé. Il peut travailler sur cela, et sur cela, en effet, il travaille de tout son cœur. Mais l'épreuve, c'est déjà quelque chose où

il y a un autre que lui. Ce n'est pas chose où il retrouve sa main, son geste, son empreinte. Ce n'est pas sur ce chiffon d'atelier qu'il aime à continuer de penser et de sentir, et de peindre et de *se* peindre.

Le travail de Lamartine s'arrête au papier exclusivement, parce qu'il vit d'une vie intérieure intense; — le travail de Hugo est très actif sur le papier parce qu'il a besoin de se projeter lui-même à l'extérieur pour se bien voir, mais s'arrête à l'épreuve exclusivement, parce qu'il n'aime plus à se voir dans un travail où autrui a eu sa part; — le travail de Balzac enfin, homme d'action, ou qui croit l'être, homme en dehors et d'une expansion formidable, s'accommode bien de cette feuille imprimée qui est déjà chose mêlée à la vie commune, à la vie publique, à la grande agitation universelle.

Et il est à supposer que je m'égare; mais tout cela est un peu probable et fait toujours un peu réfléchir. Il se peut, le contraire se peut, et c'est toujours de quoi raisonner, qui est chose innocente.

Vous trouverez encore dans ce volume un joli portrait de ce pauvre Dübner, qui fut un homme irascible, insupportable, plein de bonne volonté,

et très honnête homme. Vous y trouverez ses idées sur l'éducation, et particulièrement sur l'enseignement de la grammaire. Je ne sais s'il avait raison; mais il est toujours bien doux de penser qu'il y avait un homme qui savait du grec autant qu'homme de France, et qui était sûr qu'on pouvait l'apprendre fort bien en trois ou quatre ans, et que toute la syntaxe, tant latine que grecque, pouvait tenir en cinq ou six pages, un peu tassées.

Il se peut, après tout; et de ce que vous avez appris le grec, que vous savez admirablement, en un peu plus de temps que cela, à ce que je crois, il n'en faut pas conclure à mépriser l'excellent Dübner. Il était convaincu qu'on apprend une langue à la lire, à en lire beaucoup, à en lire des volumes avec une ardente vélocité, sans s'être attardé au fatras des grammairiens subtils et prolixes. A la vérité, il vivait depuis trente ans en France; il avait lu quelque millier de volumes français, et il abondait en solécismes considérables et en fautes d'orthographe imposantes. Cela pourrait, à la rigueur, être retourné un peu contre lui. Mais il ne faut pas abuser des arguments *ad hominem*, lesquels sont trop peu charitables pour être probants, ou, du moins, pour être parfaitement légitimes.

Étudions donc Frédéric Dübner avec ce léger scepticisme qui n'exclut pas complètement la confiance. Tout compte fait, il voulait surtout qu'on lût beaucoup de grec et de latin dans les classes, au lieu de s'alourdir sur quelques lignes par jour, scrutées à fond, et de s'y endormir un tantinet. Il n'avait pas tout le tort. Il avait au moins ce mérite d'être en réaction contre des habitudes où il n'est pas absolument prouvé que la paresse n'eût point sa part. C'était toujours cela, et en cela c'était fort bon. On n'accusera pas au moins Dübner d'avoir été paresseux. Il ne l'était point dans ses méthodes parce qu'il était furieusement loin de l'être dans sa conduite. Il a donné un coup d'éperon assez salutaire. J'ai vu revivre, avec plaisir, sa bonne figure fruste, loyale et un peu crispée de bon travailleur irascible et obstiné dans le volume de MM. Paul et Victor Glachant.

Que vous dirai-je de plus, Monsieur le Doyen, si ce n'est que le manuscrit de MM. Paul et Victor Glachant est digne de toute votre estime et que vous ne sauriez mieux faire que donner le permis d'imprimer, ce qui sera un service rendu non seulement aux auteurs, mais encore au public?...

Mais je m'aperçois qu'entraîné par l'habitude j'ai pris pour un manuscrit de thèse l'ouvrage que MM. Glachant avaient soumis à mon examen, et que je viens de faire un rapport qui, sans doute, a un objet, mais qui n'a pas de destinataire et que je n'ai aucune raison d'envoyer à M. le Doyen de la Faculté des Lettres. C'est une pièce qui me reste sur les bras. Mes chers amis, Paul et Victor Glachant, permettez-moi de vous l'envoyer telle quelle. Vous en ferez ce que vous voudrez. Vous ne douterez pas, au moins, de la parfaite sincérité de ce papier. Les rapports à M. le Doyen sont toujours sincères et à l'abri de tout soupçon de flatterie. Ils sont même quelquefois sévères. Si celui-ci ne l'est pas, ce sera à vous, s'il vous plaît, qu'il faudra vous en prendre.

Émile Faguet.

Ce *fac-simile* reproduit, d'après un autographe qui est en notre possession, le second feuillet de la fameuse proclamation des proscrits de Jersey, rédigée par Victor Hugo, et publiée par lui dans les *Actes et Paroles*. C'est la *minute* authentique, écrite de la main du poète, et signée par le *comité*. L'une de ces signatures est presque d'un illettré. On remarquera que la feuille a été déchirée en trois morceaux. — L'écriture se rapporte à la deuxième période de la vie littéraire de Victor Hugo, contemporaine des *Châtiments* (cf. le chapitre sur les manuscrits de Victor Hugo, pp. 45 et 46).

où nous sommes un perp
[redacted] consciences or, so
les consciences arrive bien

Amis et Frères ! en p
gouvernement meurtrier du
teur des lois, de ce gouvernem
la force, de ce gouvernemen
terrassé par le droit, le
pas, ne veut pas savoir s'il y a quelque part
suffrage universel et d
il ne [redacted] s'informe pas s'il y a
qui font voter, s'il y a
qui délibère et [redacted] un autre
obéit, il ne [redacted] s'informe pas
l'homme qui, n'en doutez
ferré au poteau par le
[redacted]
[redacted] ne fait qu'une
charger son fusil et atta

Vive la

négation de tout morale obstacle à tout progrès social,

[redacted]

Les proscrits dém
assemblée g

pour copie conforme.
la commission
Victor Hugo.

Bonbertaux

l appel aux armes est au fond des
ns tranquilles, ce qui se révolte dans toutes
te à [illegible] nous tous, un bras.
[illegible] de ce gouvernement infâme, en présence de ce
uple assassin de la république et viola-
t né de la force et qui doit périr par
élevé par le crime et qui doit être
français digne du nom de citoyen ne sait
semblants de scrutin des comédies de
parodies d'appel à la nation ; [illegible]
es hommes qui votent et des hommes
troupeau qu'on appelle le Sénat et
upeau qu'on appelle le peuple et qui
le pape va sacrer au maître-autel de Notre-Dame
as, ceci est l'avenir inévitable, sera
urreau, en présence de M. Bonaparte et de son gouvernement, le citoyen digne de ce nom [illegible]
[illegible]
ose et n'a qu'une chose à faire :
re l'heure.
ublique !

tes-socialistes de France résidant à Jersey, et réunis en
al le 31 octobre 1852.

Faure

LES MANUSCRITS DE VICTOR HUGO
A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

La fin de ce XIXe siècle, dont Victor Hugo a rempli de son nom fameux plus de la moitié, vient d'assister à un naturel revirement de l'opinion publique touchant la personne et les écrits du Maître. Au cours des quinze années qui précédèrent sa mort, le poète fut pour tous l'Aïeul, l'Ancêtre, ou tout au moins le Père. Il semblait vraiment faire un stage au seuil de l'immortalité. Tout ce qu'il signait était porté aux nues. Avec une adresse consommée qui, chez lui, se maria toujours au génie, il entretenait ce feu sacré, chez ses lecteurs désintéressés comme chez ses thuriféraires, au moyen d'une production continue, habilement ménagée, et comme distillée pour le culte de sa gloire. En même temps que l'on reprenait ses principaux drames devant des salles paisibles et respectueuses, il faisait repasser ses œuvres d'antan sous les yeux des générations nouvelles, grâce à deux éditions complètes qui paraissaient presque simultanément : l'une, aujourd'hui très précieuse parce qu'elle fut surveillée de près par lui et parce qu'elle renferme des retouches importantes, particulièrement en ce qui concerne son maître poème, la *Légende des siècles* ; — c'est l'édition *ne varietur*, publiée par Hetzel et Quantin [1] ; — l'autre,

1. 1880-1885, 46 vol. in-8 (édit. définitive). Il y a aussi un petit format in-18.

immense entreprise où l'illustration commentait le texte, mieux commencée, avouons-le, qu'elle ne fut poursuivie, et dont le titre même fournit une indication qui mérite d'être mentionnée : l'*édition nationale*. — A cette époque, Hugo exerce une véritable *royauté littéraire* qu'on a justement comparée à l'universelle action de Voltaire sur les lettres de son temps, ou encore à la situation exceptionnelle de Gœthe dans l'Allemagne renaissante. Pour beaucoup de bons esprits, il joue même un rôle *social*. Il est l'homme nécessaire qui symbolise en lui l'intelligence de la France, et l'on redoute son décès comme l'éclipse irréparable de ce qui constitue l'unité française. C'est ainsi qu'il apparaît à M. Maurice Barrès et à tous ceux de son âge, au moment où ils débutent dans la vie. Il leur est moins encore un exemple qu'une occasion d'admirer. Grâce à lui, le François Sturel des *Déracinés* peut « rejeter tous ses soucis précaires, parce qu'il a un dieu à créer, d'accord avec un groupe important de l'humanité ».

Une fois le dieu dans la tombe, il a le sort des demi-dieux, voire des simples mortels. Sa gloire n'étant plus une nécessité sociale, il devient légitime de la peser, comme aussi de juger son œuvre. A peine l'apothéose terminée, après que le cercueil du Père a été majestueusement accompagné, de l'Arc de l'Étoile au Panthéon, par douze poètes et par tout Paris, les vieilles rancunes ressuscitent. La peur d'avoir été dupe, qui est le commencement de

la critique, se manifeste presque aussitôt. Survient l'antique esprit d'ironie, fils du XVIIIe siècle. L'un, dans un article mordant, raillait cette canonisation laïque et soulignait le peu d'atticisme de ce gigantesque défilé d'orphéonistes; l'autre, en des pages que Voltaire eût signées, narrait les « funérailles de Firdousi » et laissait deviner les tentatives discrètes des *débineurs* de profession derrière le corbillard des pauvres, plus méchantes et moins franches que celles qui jadis escortaient, à Rome, le char du triomphateur. Peu à peu, la critique se fit plus acerbe[1]. On se prit à opposer au génie sublime qui fut à un si haut point l'*écho*, sinon le *flambeau* de son temps, tels chantres plus dédaigneux des rumeurs de la foule. Leconte de Lisle en grandit tout d'un coup. Lamartine (qui l'eût cru?) reconquit un certain regain de faveur, et des écrivains sérieux le comparèrent avec sympathie au personnage récemment défunt. Enfin, parmi les événements qui poursuivaient leur marche, V. Hugo subit l'ordinaire loi de tous ceux qui perdent la popularité, cette « grande impudique », pour entrer dans l'immortalité, moins bruyante. Malgré les efforts de ses exécuteurs testamentaires, qui, d'année en année, complètent pieusement la publication de cet œuvre immense, on ne lit plus guère aujourd'hui le poète illustre : on préfère l'admirer de confiance. Il est vrai que le public ne

1. Cf. le livre de M. Ch. Renouvier (Paris, in-12, 1893), *Victor Hugo, le poète*, notamment le chap. VII (*Ignorance et absurdité*).

s'attache guère qu'aux auteurs vivants. Peu de mois après leur disparition, romanciers, dramaturges et poètes lyriques ne comptent plus que pour la faible élite des gens de qui c'est le métier de tout lire. On peut affirmer alors — quand ils n'ont pas entièrement sombré dans l'oubli — qu'ils sont authentiquement devenus classiques. C'est ce qui est arrivé à l'homme des *Châtiments* et de la *Légende*. Plusieurs faits, plusieurs témoignages en font foi. On lui ébauche des statues, en expectative du monument définitif. On collectionne, en un musée spécial, tout ce qui, de la façon la plus intime ou la plus infime, a trait à sa personne, à son rôle, à ses œuvres : dessins, caricatures, assiettes, médailles, bouteilles, épingles de cravate, pipes, pantoufles en tapisserie à l'effigie du maître. Enfin, — hommage moins futile, — bon nombre de ses manuscrits, déposés à la Bibliothèque nationale et soigneusement reliés en forts cartonnages anglais, sont mis à la disposition des curieux, en attendant les autres, qui viendront plus tard, — et pas trop tard, il faut l'espérer[1]. On se propose d'étudier ici quelques-uns de ces manuscrits, et d'indiquer quel genre de notions ils sont susceptibles de fournir pour l'histoire de la pensée du poète et pour celle d'une partie de ses poèmes.

1. Le décès de Victor Hugo eut lieu, comme on sait, le 22 mai 1885. L'inventaire en son logis, 50, avenue Victor-Hugo, fut fait par Me Gatine, notaire à Paris, rue de l'Échelle, 8. — La première vacation date du 5 juin 1885.

I

DESCRIPTION GÉNÉRALE

Les papiers originaux d'un auteur quasi contemporain, quand cet auteur a lui-même contrôlé la publication de ses œuvres, qu'il les a revues avec le soin que Victor Hugo mettait à tout ce qui touchait à ses vers ou à sa prose, ne commandent point, au total, un bien vif intérêt en ce qui concerne la constitution même du texte. Les variantes, les corrections, si nombreuses soient-elles, ont été pesées avec attention; et la pensée absolue de l'auteur, l'expression certifiée *exacte*, il les a nettement établies dans une édition définitive; aussi faut-il douter qu'une édition *critique* des œuvres de Victor Hugo voie jamais la lumière. Cependant, cette tentative a été partiellement risquée par M. Souriau, qui, dans une édition fort complète de la *Préface de Cromwell*, inscrite peut-être à tort aux programmes scolaires, a collationné avec conscience les variantes du manuscrit original. Il ne semble pas, au surplus, que les résultats philologiques obtenus soient en rapport avec le travail exigé. Le texte primitivement livré par Hugo restera toujours le seul admissible, en dépit de toutes les incertitudes et des multiples remaniements dont son écriture a conservé les traces.

Mais, si, au point de vue de la fixation du texte, l'étude des manuscrits de V. Hugo n'est pas des plus utiles, elle offre un autre genre d'attrait. *Extérieurement*, ces minutes, par leur aspect graphique, par les pièces qui y sont jointes accidentellement, par les lettres inédites et les documents divers qui attirent l'œil au verso des feuillets, forment un précieux répertoire de renseignements et d'observations. *Historiquement*, les manuscrits sont, en outre, des sources fécondes. *Grammaticalement*, ils nous instruisent de maints procédés de travail ou de composition; nous y saisissons sur le fait les « lenteurs de la lime », le choix successif des épithètes, la naissance des images dans le cerveau du poète le plus pittoresque et le plus coloré qui fut, tout ce qu'il y a dans son inspiration de primesautier ou, par contre, d'artificiel. Et, de ce biais, une pareille investigation ne serait-elle pas, en même temps qu'une contribution non négligeable à la genèse des œuvres, une exceptionnelle leçon de psychologie littéraire? Un exemple suffira, pensons-nous. Victor Hugo, tandis qu'il composait une œuvre, se plaisait à consigner par écrit l'heure formelle où il avait parachevé son livre, les anniversaires, gais ou douloureux, que cette date lui rappelait, son âge, celui de ses enfants et de ses petits-enfants [1], les phénomènes de toute nature, tempêtes, bourras-

1. Voir, par exemple, une note sur son petit-fils, M. Georges Hugo, en marge de la page 588 du manuscrit de l'*Homme qui rit*.

ques, éclipses de lune, météores, comètes, qui l'avaient plus ou moins frappé. Il croit, en vérité, en sa naïveté transcendante d'oracle, que de tels extraits de calepin sont capables d'intéresser chacun au plus haut degré. Se trompe-t-il tout à fait? Le monde n'est-il pas sans cesse à l'affût des nouvelles touchant de près ou de loin les êtres d'exception qui l'ont su dominer? D'ailleurs, ces espèces de notes purement confidentielles, souvent mesquines, ont parfois une réelle importance, eu égard à la biographie ou à la filiation des œuvres. Ainsi, grâce à Hugo lui-même, la postérité, devant qui il pose parce qu'il lui impose, ne demeure étrangère presque à aucun de ses faits et gestes, et ne peut, de bonne foi, désirer une expansion plus illimitée que la sienne. Veut-on quelques échantillons de ces sortes de gloses autobiographiques? A la fin de l'*Homme qui rit* (man. de Victor Hugo, n° 28), on peut lire : « Terminé le 23 août 1868, à dix heures et demie du matin. Bruxelles, 4, place des Barricades. Ce livre, dont la plus grande partie a été écrite à Guernesey, a été commencé à Bruxelles le 21 juillet 1866, et fini à Bruxelles le 23 août 1868. » Même ouvrage (p. 545 du ms., au haut de la page, à droite) : « 29 juin 1868. J'ai vu hier soir, à huit heures et demie, cinq minutes après le coucher du soleil, à l'occident, une grande lueur qui m'a paru être une comète se couchant. Si c'est une comète, elle est inattendue. La lueur, que le crépuscule n'éteignait pas, et, au contraire, avi-

vait, sous-tendait un arc d'environ trois degrés. » Voilà une vraie note égarée d'un carnet. Lorsque parut le livre posthume intitulé *Choses vues*, le public découvrit avec étonnement que Victor Hugo notait ainsi ses impressions sur les hommes et les choses. N'est-ce pas déjà l'emploi du fameux *document*, dont le naturalisme s'arroge à faux l'initiative? De bonne heure, dès vingt-cinq ans, il tenait avec la dernière ponctualité ses comptes littéraires et familiaux. Sur la première page (*titre*) de *Cromwell*[1] : « J'ai commencé *Cromwell* le 6 août 1826, deux mois avant la naissance de Charles. Il y a eu des interruptions et des reprises indiquées dans le manuscrit. J'ai écrit la préface en octobre 1827. » Il pense donc que la naissance de ses fils et de ses filles, ou la célébration de sa fête, doit émouvoir l'univers! Il estime que les moindres bruits de son existence active et tourmentée trouveront un écho et piqueront au vif les hommes de l'avenir, si puérilement attentifs, en effet, à tout ce qui a trait à la conduite des créatures extraordinaires.

Feuilletons maintenant *Notre-Dame de Paris* (mss. de V. Hugo, n° 24); même préoccupation : « J'ai écrit les trois ou quatre premières pages de *Notre-*

1. Pour plus ample informé, cf. l'édition critique, précitée, de la *Préface de Cromwell*, par M. Souriau, professeur à l'Université de Caen (Lecène et Oudin, 1897, in-12), si complète pour la description du manuscrit, avec ses variantes, et pour les commentaires historiques que comporte l'apparition de ce retentissant manifeste.

Dame de Paris le 25 juillet 1830. La révolution de juillet m'interrompit; puis ma chère petite Adèle vint au monde (qu'elle soit bénie!). Je me remis à écrire *Notre-Dame de Paris* le 1er septembre, et l'ouvrage fut terminé le 15 janvier 1831. Comme plusieurs de mes ouvrages, *Notre-Dame de Paris* a été imprimée sur le manuscrit. » Par le fait, les noms démocratiques griffonnés dans les marges sont bien ceux des compositeurs typographes auxquels on distribuait à mesure la copie. Quand, par hasard, des pages ont été perdues par la suite, malgré la protection de cette solide malle de fer où il enfermait ses papiers, dont il ne se séparait jamais, dit-on, et qu'il emportait partout avec lui en voyage, il prend soin d'avertir, en marge, qu'il les récrit « pour ne pas décompléter le manuscrit », et il date expressément.

Ainsi, la première feuille de *Notre-Dame* a été retranscrite le 28 juillet 1869; plusieurs de *Cromwell* l'ont été également (5 juillet 1862 : pp. 43-50 inclus. du ms.). — Dans la plupart de ses volumes, on pourrait citer d'insignifiantes notes de calendrier ou de journal personnel, qui n'ont absolument aucune connexion avec le sujet du livre. Au dernier feuillet des *Misérables* (mss. de V. Hugo, n° 26; p. 828 du tome II), on relève, au bas de la page, ce souvenir météorologique, si déplacé qu'il en est comique avec son affirmation péremptoire d'astronome : « Aujourd'hui, 30 juin, apparition, à 8 heures du soir, d'une comète. Elle est immense. La queue a dix-sept mil-

lions de lieues. » *Le Théâtre en liberté* renferme (au feuillet 125) des renseignements sur l'île de Man : « Cette île a trente milles de longueur et dix de largeur... »

Le manuscrit des *Misérables* est daté et signé : « Mont-Saint-Jean, 30 juin 1861, huit heures et demie du matin. » — Mais voici qui est moins frivole. Au feuillet 5 des *Misérables*, se lisent ces mots : *manuscrit définitif*; et cette note significative, indispensable : « Après ma mort, quand on réimprimera ce livre, il faudra mettre en toutes les (*sic*) lettres les noms des villes. Au lieu de D., Digne; au lieu de M.-sur-M., Montreuil-sur-Mer. » Ailleurs, B. = Brignolles, etc.[1]. Enfin, à la dernière page du manuscrit des *Travailleurs de la mer*, on aperçoit cette note : « Fini le 29 avril 1865, à onze heures du matin, dans ma chambre de verre. » On sait ce qu'était cette *chambre de verre*, décrite avec soin par Henri Rochefort dans ses *Mémoires*.

Nous ne saurions insister davantage; aussi bien, l'intérêt *extérieur* de ces volumes n'est-il pas abondamment démontré? Quant à l'examen du texte lui-même, marquant les étapes successives de l'édification du monument éternel, l'éducation vigoureuse de la pensée et le prudent travail d'amendement, quels fruits, je vous prie, n'en tirera-t-on pas? On y

1. Dans une allocution prononcée, en 1897, à la distribution des prix du lycée de Digne, le président a rappelé les données véridiques, les noms et les localités du roman des *Misérables*.

verra comment la poésie naît dans l'esprit d'un grand poète, comment elle s'y développe et s'y fortifie, se condense et s'illumine, comment elle arrive par degrés, effort par effort, à revêtir son expression adéquate. Ainsi se lève, « lentement, lentement, l'œuvre, ainsi qu'un soleil! » Certes, Victor Hugo sortira de cette épreuve à son honneur, et grandi encore : il sera prouvé, une fois de plus, qu'il est sans conteste « le maître du chœur » ; non seulement il fut le plus inspiré des poètes de son époque, mais il a laissé, à ses rivaux comme à ses admirateurs, à ses zoïles comme aux *hugolâtres*, d'inoubliables leçons de travail, de volonté, de studieuse persévérance. Voilà les déductions qui découleraient d'une telle méditation, que nous avons simplement le dessein de proposer, en esquissant à larges traits un essai de plan.

*
* *

Les manuscrits d'Hugo actuellement catalogués à la Bibliothèque nationale [1] sont au nombre de

1. Nous empruntons les indications ci-dessous à la brochure de M. Henri Omont, *Nouvelles acquisitions du département des manuscrits pendant les années 1892-1893*. — Inventaire sommaire : « Au premier rang de ces nouvelles acquisitions doivent figurer les manuscrits originaux et autographes des œuvres de Victor Hugo, légués à la Bibliothèque nationale par son testament du 31 août 1881. Ces volumes, au nombre de 34, déposés à la Bibliothèque au commencement de l'année 1889, n'ont été remis au département des manuscrits que le 12 octobre 1892, en vertu d'un décret de M. le Président de

trente-quatre. — Il n'est pas oiseux d'en dresser la liste :

1. *Les Orientales*, suivies de lettres d'Ernest Fouinet, ayant servi à l'annotation de *Nourmahal la Rousse* (fol. 82). — 101 feuillets.
2. *Les Chants du Crépuscule*. — 135 feuillets.
3. *Les Voix intérieures*. — 145 feuillets.
4. *Les Châtiments*. — 302 feuillets.
5. *Les Contemplations*. — I, Autrefois (fol. 6); II, Aujourd'hui (fol. 237). — 507 feuillets.
6. *La Légende des siècles*. — 545 feuillets.

6bis. *Le Retour de l'Empereur* (partie de la *Légende des siècles*). — 26 feuillets.

7. *Chansons des rues et des bois*. — 263 feuillets.
8. *L'année terrible*. — 372 feuillets.
9. *L'art d'être grand-père*. — *La Forêt* (fol. 255). — 256 feuillets.
10. *La Pitié suprême*. — 68 feuillets.
11. *Religions et religion*. — 145 feuillets.
12. *L'Ane*. — 125 feuillets.

la République, du 29 septembre précédent, autorisant l'acceptation du legs. — Ces volumes ont déjà été sommairement mentionnés dans les *Manuscrits latins et français ajoutés aux fonds des nouvelles acquisitions*, de M. Léopold Delisle (Paris, Champion, 1891, 2 vol. in-8), t. II, p. 695-696. Plusieurs d'entre eux ont figuré à l'exposition faite dans le vestibule de la Bibliothèque nationale en mai 1889; voy. la *Notice d'un choix de manuscrits*, etc. (Paris, 1889, in-16), pp. 15-16. — Mais ils ne forment point l'ensemble des manuscrits de Victor Hugo; d'autres volumes, momentanément confiés par la volonté du testateur aux éditeurs de ses œuvres, seront remis plus tard à la Bibliothèque nationale. Aussi en a-t-on constitué provisoirement une collection particulière (nos 1-34). » Notons que M. Ernest Dupuy, inspecteur général de l'Université, auteur d'un bon ouvrage sur Victor Hugo (Lecène, in-12), a publié, dans la *Revue pédagogique* (Delagrave, décembre 1889), un court, mais substantiel article sur le manuscrit de la *Légende des siècles*.

13. *William Shakespeare.* — 394 feuillets.
14. *Cromwell.* — 224 feuillets.
15. *Marion de Lorme.* — 88 feuillets.
16. *Le Roi s'amuse.* — 88 feuillets.
17. *Lucrèce Borgia.* — 94 feuillets.
18. *Angelo.* — 107 feuillets.
19. *Ruy-Blas.* — 78 feuillets.
20. *Les Burgraves.* — 68 feuillets.
21. *Bug-Jargal.* — 101 feuillets.
22. *Les derniers jours d'un condamné.* — 60 feuillets.
23. *Claude Gueux.* — 38 feuillets.
24. *Notre-Dame de Paris.* — 398 feuillets.
25-26. *Les Misérables.* — 945 feuillets.
27. *Les Travailleurs de la mer.* — 472 feuillets.
28. *L'Homme qui rit.* — 601 feuillets.
29. *Quatre-vingt-treize.* — 416 feuillets.
30. Introduction à la traduction de Shakespeare, par François-Victor Hugo. — 15 feuillets.
31. *Napoléon le Petit.* — 402 feuillets.
32. *Mes fils.* — 21 feuillets.
33. *Le Théâtre en liberté.* — 253 feuillets.
34. *La Fin de Satan.* — 282 feuillets.

On voit que *Hernani*, par exemple, les *Odes et Ballades* et *Les Rayons et les Ombres* n'ont pas encore été déposés..., si toutefois ils doivent l'être.

Par malheur, tous ces manuscrits ne sont pas intégraux. Car beaucoup de pièces ont été égarées par le poète, au cours de sa vie errante; et la chose se conçoit aisément. Beaucoup aussi se composent, en majeure partie, de vers déjà corrigés et recopiés dans des périodes antérieures; il est évident que leur valeur en est singulièrement amoindrie. Enfin, l'écriture même d'Hugo change avec l'âge :

cette seule comparaison serait digne de séduire un ingénieux graphologue professionnel. — A l'aide de ces remarques et de quelques autres, on peut tenter une division de ces manuscrits en trois classes :

Première manière. — Cela s'appellerait assez justement le *manuscrit de combat*. Le poète n'est pas encore un Maître indiscuté ; il écrit ses élucubrations révolutionnaires sur le premier morceau de papier venu, en écrivain pressé, économe, qui ne veut rien laisser perdre ; feuillets d'album arrachés, lettres qu'il vient de recevoir, tout lui est bon. C'est alors l'époque des luttes héroïques. Le jeune champion s'enfermait avec un tricot de laine, une bouteille d'encre (cf. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*) ; et, dans le silence de la retraite, il rédigeait *Notre-Dame de Paris* en quelques semaines, *Ruy-Blas* en quelques jours, et, entre temps, plusieurs de ses meilleurs recueils du cycle romantique, sous l'influence des sentiments tendres ou généreux, de la vie de famille ou de l'actualité. Tels sont les manuscrits des *Orientales*, de *Ruy-Blas* (avec son dernier acte presque entièrement refait), de *Notre-Dame de Paris*. Plus tard, en des conjonctures différentes, on retrouvera le même *décousu* involontaire dans le manuscrit des *Châtiments*, composé çà et là, au hasard de l'exil. — Ces manuscrits contemporains du cénacle sont particulièrement attachants, parce qu'ils conservent, à peu près intacte, l'histoire du

texte. — L'écriture même en est bien caractéristique : elle est essentiellement *cursive*. Victor Hugo, comme beaucoup de ceux qui ont énormément produit, comme Sainte-Beuve, About, Renan, a commencé par écrire en caractères très fins, assez allongés, et très petits. Une sorte de timidité physique — phénomène bizarre ! — se dénote en ces premiers essais. Il serait passablement amusant, à cet égard, d'être à même de consulter ces cahiers d'écolier que gardait sa mère (cf. *Victor Hugo raconté*), et où, tandis qu'il se préparait à l'École polytechnique, non sans rimer quelques vers, il risquait cette prétentieuse profession de foi : « Je veux être Chateaubriand, ou rien. » Il y a, dans la production de cette période, quelque chose d'étrange, de hâtif, d'inquiet, de concentré. On devine le batailleur qui se recueille pour les conflits littéraires, et dont la veillée d'armes est hantée d'insatiables ambitions.

Seconde manière. — La jeunesse passe, l'assurance vient, et l'œil se fatigue. L'expérience des débuts fait connaître que l'encre de rencontre jaunit vite, et qu'une écriture trop menue se relit difficilement après quelques années. Alors apparaissent, dans la correspondance de V. Hugo et dans plusieurs de ses manuscrits, ces imposants carrés de papier bleu, bien connus des collectionneurs d'autographes. En même temps, Hugo, fidèle à la vieille plume d'oie, écrase son écriture (cf. notamment les jambages des *p*, des *f*, des *q*, etc.), qui, beaucoup plus grosse,

demeure toutefois allongée. Le manuscrit des *Châtiments* en présente un exemplaire typique, ainsi que celui des *Travailleurs de la mer*. Ce dernier est précieux surtout par les nombreux croquis qu'il y a insérés. On a tout dit sur les dessins de V. Hugo. Ils impliquent un savoureux mélange d'impéritie technique, de fausses perspectives, d'imprévu, de grotesque voulu, qui fait songer tantôt à Gustave Doré, et tantôt à Robida. Tour à tour défilent sous nos yeux des paysages de mer, des effets d'ouragan, des vues du vieux Guernesey, des sites sauvages et des physionomies rébarbatives où le comique est poussé jusqu'à l'horrible.

Troisième manière. — Enfin, la presbytie est venue tout à fait, et, du même coup, la pleine conscience du génie. A un homme du premier ordre convient une écriture de première grandeur. Le papier est bleu clair, épais, de format in-folio, toujours le même. L'écriture grossit, s'enfle, se redresse. Haute maintenant, sévère, presque hiératique, elle respecte la moitié de ce vaste rectangle, réservée aux corrections. On sent le personnage *arrivé*, qui prépare un beau, un somptueux manuscrit pour les bibliothèques futures. Tels sont les *fac-simile* qu'on a reproduits un peu partout, dans les journaux ou les revues, durant les dernières années du poète. Telles sont les plus récentes pièces du manuscrit de la *Légende des siècles*. Observons, d'ailleurs, qu'à la même époque les lettres familières sont toujours

écrites selon les procédés de la deuxième manière : *le manuscrit littéraire seul s'est modifié.*

Donc, à ces trois manières correspondraient trois classes de manuscrits, qu'il serait instructif d'étudier successivement. Nous nous bornerons à choisir trois exemples, représentant chacun un des trois types désignés : le manuscrit des *Orientales*, celui des *Châtiments*, et celui de la *Légende des siècles*, dont un tome unique existe d'ailleurs, à l'heure actuelle, à la Bibliothèque nationale.

LES ORIENTALES [1]

C'est le plus ancien des trente-quatre volumes : il est tout entier de la première écriture. Il porte, sur la feuille de garde, la date (*29 octobre 1892*) à laquelle il fut remis au département des manuscrits, et, au folio 2, les passages traduits de Sadi, qui furent rétablis dans les notes de l'édition *ne varietur*. Chaque pièce est datée exactement, et ces dates ont été répétées dans ladite édition. Les deux préfaces paraissent avoir été mises au net. Celle de la septième édition porte en marge cette prescription : « Imprimer cette préface avant l'autre, avec un caractère différent ». Enfin, l'ouvrage se termine par une table soigneusement recopiée, avec le

1. Volume de 101 feuillets, 29 octobre 1892, 254e cote, 1re pièce. Me Gatine, notaire. Mss de V. Hugo, n° 1. Don 3017.

compte des vers. Le manuscrit est presque complet. Il manque seulement la pièce IV (*Enthousiasme*), les pièces VI (*Cri de guerre du Mufti*), XIX (*Sara la baigneuse*), XXIII (*La Ville prise*), XXXIII (*Fantômes*), XXXIV (*Mazeppa*) et XXXV (*Le Danube en colère*). La pièce I (*Le Feu du Ciel*) est incomplète (tout ce qui précède la division VIII manque), ainsi que la pièce XXII (*Vœu*), dont les cinq premières strophes subsistent seules. A partir de *La Douleur du Pacha* (n° VII), le numérotage a été changé. Notons, en passant, que la pièce X des éditions (*Clair de lune*) se trouve, sans doute par une erreur de collage, après le n° XI (*Le Voile*). Enfin, les épigraphes manquent presque partout. Il est probable qu'elles ont été ajoutées au dernier moment, par système. En effet, l'épigraphe et le commentaire étaient fort à la mode en 1829, et un peu après : on peut s'en convaincre par la lecture du *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand, des premières poésies de Théophile Gautier, et des *Méditations* de Lamartine.

I. *Le Feu du Ciel*, longue pièce qui sert d'introduction aux *Orientales*, offre un curieux exemple de ce que nous appellerons tout à l'heure, chez Victor Hugo, le *développement successif*. La huitième partie — la seule que contienne le manuscrit — est venue du premier jet, en cinq strophes. Il y en a, dans l'édition définitive, douze. Cinq ont été ajoutées en marge. Deux manquent : ce sont celles qui commencent par : « *Plus loin il charrie...* » et « *Le grand*

prêtre arrive... » L'ordre même des strophes a été remanié.

II. *Canaris.* Cette pièce n'est primitivement que de vingt et une strophes. « *Malte arborait sa croix...* » manque dans le manuscrit. Les strophes 19 et 20, à tendances politiques, sont ajoutées au bas de la page, ainsi que la strophe 12, en marge. Le fait est typique, en tant qu'il montre que le souci de l'*actualité* croît chez le jeune romantique à mesure qu'il termine et amende ses vers.

III. *Les têtes du Sérail.* Ici, le manuscrit est remplacé par un fragment du *Journal des Débats* (où la pièce fut d'abord publiée en feuilleton), avec quelques corrections et cette date de la main du poète : juin 1826[1]. La note sur le tombeau de Botzaris est ainsi libellée : « Une lettre de Corfou, que nous avons sous les yeux, affirme que les Turcs, vainqueurs de Missolonghi, ont ouvert le tombeau de Marcos Botzaris, ce Léonidas moderne. *C'était sans doute pour y prendre une tête de plus.* »

V. *Navarin.* Véritable brouillon, à sérieusement approfondir pour le grammairien et le graphologue.

VII. *La Douleur du Pacha*, qui portait d'abord le n° 6, est écrite sur papier à lettres. C'est visiblement une copie. — Il en est de même de la *Chanson de Pirates* (n° VIII).

1. Presque tous les papiers d'Hugo sont datés, et ces dates sont instructives; aussi aurons-nous soin de les spécifier fréquemment par la suite.

IX. *La Captive.* Les vers en sont écrits sur un double feuillet de fort papier bleu doré sur tranche, qui semble arraché d'un album. Le titre primitif était : *La fille d'Europe.* L'ordre des strophes a été entièrement modifié.

XI. *Le Voile.* La pièce était d'abord intitulée : *Les quatre frères.* — Ici, le lecteur commence à s'apercevoir que le manuscrit des *Orientales* est également divertissant à lire au recto et au verso. *Le Voile*, effectivement, est écrit au dos de deux lettres inédites, dont l'une est de Sainte-Beuve. Il nous a paru amusant de la transcrire : « *Monsieur*, *Monsieur Victor Hugo*, *rue Notre-Dame-des-Champs*, 11. — *Ce jeudi.* — Mon cher Victor, Hier, en rentrant à la maison, j'ai trouvé à ma porte une lettre du médecin de Galloix, qui me disait que la translation à la maison de santé de M. Dubois était indispensable. En conséquence, j'ai envoyé ce matin réclamer de M. Jouffroy la somme qu'il avait à sa disposition : c'était tout juste pour la quinzaine. J'ai donc été enlever Galloix et l'ai emmené à la maison de santé où il est avec de quoi vivre et se *substanter* (*sic*) pour quinze jours. Il paraît bien décidé à partir pour Genève dès qu'il le pourra. Si votre demande à M. de Martignac pouvait se faire maintenant, ce serait le cas ou jamais, et cela lui servirait de viatique. Après quoi, ayant fait tout ce qui dépendait de nous, nous n'aurons plus rien à faire qu'à prier pour lui. Tout à vous, SAINTE-BEUVE. »

N'est-elle pas touchante, cette lettre tout intime? Pauvre romantique, sombré dans la folie! Les prières du sceptique Sainte-Beuve l'ont-elles aidé à se « substanter » au moral? Et V. Hugo, qui n'était pas encore olympien, ne dut-il pas compatir à ce malheur plus vivement que tout autre? On se souvient, en effet, que son frère Eugène était atteint déjà de la maladie mentale dont il ne devait mourir qu'en 1837.

L'autre lettre, qui semble émaner d'un journaliste bourguignon (Th. Foisset), a trait aux relations des romantiques débutants avec les gazettes de province. Il y est parlé d'un article du *Provincial* sur les poésies de M. de Chateaubriand, de l'insertion de quelques pages de Ch. Nodier sur la Bourgogne, destinées au *Voyage pittoresque*, et d'une étude projetée sur les œuvres de Sainte-Beuve.

XII. *La Sultane favorite* est écrite aussi sur un feuillet d'album, marron cette fois. Elle est corrigée surtout vers la fin.

XIII. *Le Derviche*, sur papier à lettres.

XIV. *Le Château fort* est une copie fort nette, couvrant les deux côtés de la feuille, ce qui est rare. En marge, cette indication : « Entre *Le Derviche* et *Marche turque* ».

Marche turque, qui porte le numéro 15, est encore transcrite sur les quatre pages d'une mince feuille de papier à lettres.

XVI. *La bataille perdue*. Les quatorze strophes de cette pièce, d'une noble allure, sont recopiées, sans

corrections importantes, au dos de quatre billets inégalement dignes d'attention :

A. Une lettre d'invitation à souper adressée à Victor Hugo par son cousin L. Leser. On y relève cette phrase : « Nous nous mettrons à table à *cinq* heures ». Autres temps, autres mœurs. (Mardi 6 mai 1828.) — Foucher et Asseline étaient des convives.

B. Celle-ci est plus significative. Elle est signée Ravelin : « Monsieur, vous êtes prévenu que la société... se réunira le 1er mercredi de mai, 7 de ce mois, dans le lieu de ses séances, chez Prévost père, barrière Montparnasse, près le théâtre, pour se livrer à ses travaux ordinaires. J'ai l'honneur de vous saluer. » — Cette société n'est pas une société secrète, comme on pourrait se le figurer d'après le ton quasi mystérieux de la convocation. Il faut y voir sans doute une réunion littéraire analogue à ces dîners dans l'un desquels, peu d'années auparavant, fut proposé et tenu le pari d'écrire *Bug-Jargal* en quinze jours. Les jeunes coteries littéraires ont toujours aimé à tenir leurs assises autour d'une table, bien ou mal servie, devant les coupes de vin de champagne ou les bocks : « On n'y vieillit pas », disaient plaisamment nos pères; et l'on y pouvait entendre, comme une basse en sourdine,

« Les vagues violons de la mère Saguet ! »

C. La troisième lettre est toute familière; elle fut adressée au poète, le 22 avril 1828, par sa marraine.

Le style en est bien conforme au goût du XVIIIe siècle. Mme Hugo y est qualifiée d'*aimable moitié*[1]. Quant à l'orthographe, elle est plus qu'*ancien régime*; elle se révèle délicieusement fantaisiste, ou mieux, culinaire : « Je *plasses* mes espérances... Je *réussiré*... Vous *demendant l'heur* et le jour... Mille *tandresse* à ma Didine... etc., etc. »

D. Enfin, voici un billet de M. de Beskow, qui sollicite d' « être présenté au vicomte de Châteaubriant (*sic*) », et remercie son correspondant pour quelques lignes tracées sur son album. Les albums étaient fort goûtés en ce temps-là; ils n'avaient pas encore été décriés par l'abusif emploi qu'on en fait aujourd'hui pour exalter les spécialités pharmaceutiques. — Sur la même lettre, Victor Hugo a esquissé trois petits dessins à la plume, au trait : trois seigneurs, joliment campés : l'un porte un costume Henri III; les deux autres, mousquetaires en habit Louis XIII, se rapportent très vraisemblablement à la composition de *Marion de Lorme*, qui préoccupait le poète à cette époque (1828).

XVII. *Le ravin*, sans corrections, est une copie transcrite au revers d'un billet de faire-part annonçant la mort du comte Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, père du poète, décédé le 29 janvier 1828. Le libellé en est intéressant, et constitue un document sur la famille Hugo à cette date et

1. « Bonjour et amitié sincère à l'aimable moitié. »

sur les titres, énumérés *in extenso*, de ses divers membres[1].

L'Enfant (XVIII) et *Lazzara* (XXI) n'offrent aucun intérêt *extérieur*. — Il en est de même des *Adieux de l'Hôtesse arabe* (XXIV), des *Tronçons du serpent* (XXVI), et de *Nourmahal la Rousse* (XXVII) : cette dernière est une copie exécutée sur tout petit format.

Attente (XX) a été copiée au dos d'une lettre du 30 mars 1828. Cette lettre a pour en-tête une reproduction de la *Maison Carrée* de Nîmes, avec la mention : *Direction du Musée Marie-Thérèse de Nismes* (*sic*). C'est une invitation à dîner « sous la foi du pot-au-feu », signée par Mme Périé (?). — Victor Hugo a déménagé dans l'intervalle; car l'adresse est ainsi rédigée, avec une naïveté charmante : « *Monsieur Victor Hugo, rue de Vaugirard, n° 90, près la fontaine.* »

1. « Madame la comtesse Hugo; monsieur le comte et madame la comtesse Abel Hugo; monsieur le vicomte Eugène Hugo; monsieur le baron et madame la baronne Victor Hugo; madame veuve Martin; monsieur le colonel chevalier Louis Hugo; monsieur le major Francis Hugo; mesdames Louis et Francis Hugo; monsieur et madame Adolphe Trébuchet;

« Ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire dans la personne de monsieur le comte Joseph-Léopold-Sigisbert HUGO, lieutenant-général des armées du roi, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, officier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur, commandeur et dignitaire de plusieurs ordres étrangers, un des administrateurs de la Société d'Avances mutuelles sur Garanties, Membre du Comité de l'Association paternelle des Chevaliers de Saint-Louis; leur mari, père, beau-père, frère, beau-frère et oncle, décédé à Paris, le 29 janvier 1828. »

On remarquera que les petits-enfants ne sont pas nommés.

XXII. *Vœu.* Ce manuscrit, incomplet, comme on l'a vu plus haut, a pour antipodes un billet d'Abel Hugo priant son frère de lui servir de témoin pour une déclaration d'enfant : « Mon cher Victor, je mets à profit ta complaisance; trouve-toi demain samedi à neuf heures un quart du matin à la mairie de la rue de *Vernauil* (*sic*). Adolphe me sert de second témoin. » — On le voit, l'orthographe n'était point une vertu dans la famille de Victor, non plus que parmi ses relations. Que dis-je? Lui-même, qui est, pour ainsi dire, impeccable sous ce rapport, n'a-t-il pas failli éprouver la contagion de son entourage? Dans le poème XXV, intitulé *Malédiction*, à la strophe deuxième, nous tombons sur ces vers :

« ...Qu'il glisse, et roule, et tombe, et tombe, et se rattache
De l'ongle aux *durs* parois! »

En marge, cette note : « *Paroi* est féminin : *dures.* » Et le vers fut ainsi corrigé :

« De l'ongle *à leurs* parois! [1] »

Au même instant paraissait Mazeppa (XXXIV), l'une des pièces de Victor Hugo qui ont suscité le

1. Sans être un pédant, on a le droit de blâmer des erreurs comme celles-ci, glanées à tort et à travers : hôtellier, redingotte, souffletter, intercallation, Pauline Rolland, imbécille (*lettres redoublées sans raison*); Amphytrion, Syrènes (*mots mythologiques estropiés*); manuscript, athsme, penthéliques, thérébynthes, golphe (*Orientales, Lazzara*), etc. — Signalons, à

plus de discussions contradictoires. Or, c'est justement sur une lettre relative à *Mazeppa* que *Malédiction* fut transcrite. Dans cette lettre, une parente de Mme Hugo demande à connaître *Mazeppa*, dont tout le monde parle : « Le *Journal des Débats* entre en lice contre lui; je sais que cela est indifférent à Victor; aussi ne m'en inquiété-je pas. » Ainsi, le *Journal* de Bertin, qui, en juin 1826, accueillait avec enthousiasme les vers sur Canaris et protégeait les débuts d'un écrivain encore peu dangereux, se retourne contre lui, deux ans plus tard (août 1828)! C'est qu'alors l'esprit réformateur en littérature commence à s'affirmer chez Hugo; il rêve déjà les prouesses de 1830; et si, dès 1829, le romantisme n'a point bouleversé l'art dramatique avec *Marion de Lorme*, on sait assez que ce n'est pas sa faute.

XXVIII. *Les Djinns*. Cette pièce tant originale, dont le rythme varié rappelle les exercices, nous allions dire les acrobaties, de métrique auxquels Victor Hugo s'était livré dans les *Ballades*, produit à la lecture, on s'en souvient, un merveilleux effet gradué de *crescendo* et de *decrescendo*. Ici, le manus-

sa louange, une incorrection qu'il a fait disparaître lui-même. Dans la seconde pièce des *Orientales* (*Canaris*), le vers ainsi imprimé :

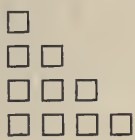
« Alors, gloire au vainqueur! Son grappin noir s'abat... »

était primitivement déshonoré par un solécisme :

« Alors, gloire au vainqueur! Son *ancre noir* s'abat... »

N'insistons pas. Ce serait, comme dit M. Zola à ses critiques, « *s'attarder à la vermine des lions.* »

crit nous amène à faire une remarque qui a bien son prix. Hugo n'est pas naturellement musicien, quoiqu'il ait composé un livret d'opéra, qu'il y ait une sérénade, une danse ou une chanson dans presque tous ses drames, et qu'il ait écrit des vers pour prouver « que la musique date du XVIe siècle » (*Les Rayons et les Ombres*, XXXV). Mais, en revanche, il a une vision supérieure, et, comme on l'a excellemment soutenu[1], c'est par l'œil qu'il embrasse l'univers. Aussi ne conçoit-il pas le passage des *djinns* par l'idée d'un bruit qui naît, s'approche, puis s'éloigne. La marge du manuscrit est criblée de chiffres se rapportant au nombre de pieds que mesurent les vers ; et, dans une sorte de *schéma*, l'auteur en a rangé les pieds d'une façon qui parle à l'œil, comme des troupes sur le plan d'une revue :



Peu de chose à observer sur les pièces suivantes. *Sultan Achmet* (XXIX) est écrit sur un billet de part annonçant la mort de Mme Foucher, née Asseline. *Romance mauresque* (XXX), griffonnée sur un morceau de fort papier déchiré, témoigne d'une certaine hâte : la strophe huitième a été annexée en

1. Léopold Mabilleau, *Victor Hugo* (Collection des Grands Écrivains français, Hachette, 1893).

marge. Dans *Grenade* (XXXI), comme déjà dans *Sultan Achmet*, l'épigraphe espagnole existe sur le manuscrit : au dos, billet de part du mariage de Mlle Duvidal de Montferrier avec le vicomte Hugo. La cinquième strophe (« *Bilbao, des flots couverte...* ») a été ajoutée. *Les bleuets* (XXXII), dont la troisième strophe manquait dans le premier jet, s'intitulaient d'abord simplement *Chansonnette*. L'épigraphe espagnole, sans la traduction, est accompagnée d'une remarque — qui depuis a passé dans les notes — sur la vieille orthographe espagnole. La pièce est copiée, avec peu de corrections, sur les billets de faire-part susdits. (Cette observation n'a, du reste, qu'une valeur de renseignement sur l'état du manuscrit et sur son aspect d'*improvisation relative*, que nous avons signalé plus haut.)

Après les trois strophes de *Rêverie* (XXXVI) viennent les deux strophes d'*Extase* (XXXVII), où se démêle la première idée de l'admirable *Stella* des *Châtiments*. Ce n'est qu'une copie. Dans *Le poète au Calife* (XXXVIII), la troisième strophe a été annexée à la fin, d'une autre encre. *Lui* (XL) est curieux à cause des interversions de strophes. Enfin, *Bonaberdi* (XXXIX) et *Novembre* (XLI) ne présentent pas de particularité notable.

Avec *Novembre*, Victor Hugo a terminé, comme il le dit lui-même, son « beau rêve d'Asie », songé dans sa chambre. Et, par ce fait même qu'il s'agit

là d'un voyage dans un fauteuil, lui, qui d'ordinaire est si sobre de commentaires sur ses œuvres, il comprend l'obligation de donner au public quelques références et quelques justifications. Ce n'est pas là, certes, la partie la moins attrayante du manuscrit qui nous occupe. On sait que Victor Hugo ne vit jamais l'Orient. Le soleil dont il dore ses paysages, l'azur de ses mers et le rose ou l'or de ses minarets, il ne les a contemplés que par l'imagination. Nous n'ignorons pas ce qu'on allègue pour l'excuser, comme s'il avait besoin d'excuse : « il a passé en Espagne une partie de son enfance; or, l'Espagne, c'est déjà l'Orient ». On cite, à ce propos, la belle page de Th. Gautier sur le village d'Ernani et l'évocation soudaine du chevaleresque héros de l'honneur castillan, qui se fit dans l'esprit du poète-pèlerin, lorsqu'il passa par là. Sans doute; mais ce furent là tout au moins, pour Hugo, de simples impressions d'enfance, encore qu'il ait conservé, particulièrement, de Fontarabie une image ineffaçable. Un mobile tout différent l'engageait à composer les *Orientales* : à savoir, le prestige de l'actualité, et la passion généreuse qui avait saisi le public français pour tout ce qui touchait à la Grèce. Aussi, Th. Gautier lui-même, et, plus tard, bien d'autres reconstructeurs du passé lointain, surtout l'auteur érudit de *Salammbô*, lui reprocheront-ils comme un crime de *lèse-réalité* d'avoir osé décrire des régions qu'il n'avait pas visitées.

Cette objection, déclarons hardiment que Victor Hugo l'a prévue. Les cénacles romantiques ont sans cesse affirmé la nécessité de la *couleur locale*, dans la poésie lyrique comme dans le drame; et, travaillant au nom de la nature, ils ont affiché un souci scrupuleux du décor et du *costume* : ce qui ne veut pas dire qu'ils aient toujours réussi. Comment donc Hugo a-t-il tâché de semer dans ses *Orientales* cette couleur dont on ne saurait se passer sans devenir un narrateur vague, *livresque*, ou un banal troubadour? Le manuscrit va trahir son secret. Ici, entre en scène un jeune romantique qui fut, on l'avouera, un discret et précieux collaborateur. Il avait nom Fouinet[1]. Hugo lui rend hommage dans une *Note* (IX), en ces termes : « Un jeune écrivain de savoir et d'imagination, M. Ernest Fouinet, qui peut mettre une érudition d'orientaliste au service de son talent de poète... » — Poète, nous ne savons trop s'il le fut indubitablement. Victor Hugo avait à ce sujet, par principe, l'éloge débonnaire. Combien d'horoscopes n'a-t-il pas envoyés aux plus novices apprentis de la Muse, avec cette formule presque invariable : « Monsieur, vous m'avez révélé ce qu'est la poésie! » C'était se moquer; mais cela leur faisait tant de plaisir, et lui coûtait si peu! Il y a dans le lot une lettre de Fouinet qui commençait par un quatrain de sa façon : il est rayé de main de maître, par un trait de

1. Il fit partie du cénacle de 1829. Cf. E. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, chap. xv.

près d'un centimètre de large, et qui a l'air indigné. Était-ce là reconnaître le talent d'un vrai poète?

Peu importe, après tout. Ce que cherchait Hugo, c'est à préciser ses croquis d'Orient, à les rehausser par quelques touches vraies et chaudes. Il élut, pour le conseiller, Fouinet, avec qui ses relations devinrent bientôt assez étroites; et il le consulta sans se croire astreint à une gratitude excessive, comme il se fût servi d'une complaisante bibliothèque ambulante où les recherches auraient été rapides. Et voilà pourquoi le manuscrit des *Orientales* se termine par une série de lettres d'Ernest Fouinet. Car Hugo ne s'est même pas imposé la fatigue ou l'ennui de recopier pour l'imprimeur les passages dont il voulait orner son livre; il les a cerclés d'accolades, en y joignant cette ligne : « N'imprimer que ce qui est entre parenthèses. » Ainsi, toute la longue note où, à propos de *Nourmahal la Rousse*, sont réunis quelques fragments de poèmes orientaux, a été glanée dans des lettres dont nous possédons le texte exact, et qui, soit dit en passant, sont assez piquantes. Fouinet s'y révèle comme un romantique de la première heure. Ce poète-orientaliste se présente aussi sous une troisième incarnation, plus prosaïque. Il est bureaucrate, — nous avons failli dire irrespectueusement *rond-de-cuir*, — tout comme le fut Dumas père avant *Henri III*. La lettre où il traduit la *Rencontre de tribus* est transcrite sur un papier portant en vedette : ADMINISTRATION DES CONTRIBUTIONS INDI-

RECTES. Elle débute par ces mots : « Je raye bien vite le titre de cette feuille pour pouvoir vous parler poésie en toute sûreté... Je vais vous communiquer de l'oriental. Voici d'abord quelques vers que composa Abd-Menof *dans les temps d'ignorance*, c'est-à-dire avant Mahomet... Le fragment est court, mais il est si poétique! Il peut fournir de bien belles lignes à votre préface. » — Ailleurs : « Le bureau m'a empêché de vous en traduire davantage; je vous en promets plus pour une autre fois. » — Maudit bureau! Avant 1830, le papier administratif servait donc parfois à des usages pour lesquels il n'a point été créé! Peut-être en est-il encore de même aujourd'hui. Guy de Maupassant, MM. François Coppée, André Theuriet, Edmond Haraucourt, et beaucoup d'autres, ont dû l'utiliser ainsi.

Le jeune employé devint bien vite familier chez le poète. Ses premières lettres sont d'un admirateur; les dernières, presque d'un ami. Il faut constater qu'il professe pour la nouvelle école un fervent respect, qui tient du délire. Prôner la vérité, le naturel, la couleur, décocher en tapinois quelques épigrammes aux anciens, voilà le rôle d'un bon néophyte, et Fouinet ne s'en prive pas, — tout en proclamant son culte sincère pour la poésie orientale : « Voilà », s'écrie-t-il quelque part, « de la poésie de tous les temps, de toutes les écoles : c'est celle de votre phalange, où je m'engage comme lieutenant. » Hélas! Victor Hugo, qui consentait à le prendre

comme commis aux vivres, n'eût peut-être pas voulu de lui comme caporal.

Il est expédient néanmoins d'extraire quelques citations de ces lettres, à la fois naïves et un peu pédantesques. Nous ne craindrons pas de leur accorder quelque étendue, parce qu'elles sont intéressantes et inédites :

« Monsieur et ami, je fais ce matin mon examen de conscience, comme tout fidèle doit le faire, et je me rappelle avec tant de charme ma soirée d'hier qu'en vous envoyant la *Chamelle* que je vous ai promise, je veux revenir sur les beaux vers que j'ai entendus; ils valent bien le plus bel arabe. » Compliment délicat! « D'abord, je me demande si j'ai eu la faculté de vous manifester mon admiration devant votre *monumentum ære perennius*, et je ne le crois pas : il y a des cas où le corps est trop épais pour laisser transparaître l'âme. Enfin, je me résume à dire que j'avais oublié l'heure et les habitudes claustrales de notre maison, ancien couvent des Filles du Calvaire, tellement que j'ai été un quart d'heure à éveiller mon portier. » Suit le morceau de la *Chamelle*, cité dans la note IX des *Orientales*.

Lettre du 2 juillet. — « Monsieur et cher ami, c'est du bureau que je vous écris pour me tirer d'un maudit travail d'additions qui, en vérité, est fait pour tuer toute imagination, toute poésie, et c'est pour la ressusciter que je viens à vous. Je suis encore tout plein de votre superbe *Mazeppa*, après

avoir relu celui de Byron; et si j'avais eu le plaisir de vous trouver lundi, j'aurais ajouté au manteau rayé, que vous avez si bien ajusté à sa taille, une noble et puissante description de la cavale d'Asser-Alkin, poète arabe célèbre et contemporain de Mahomet : je vais vous la transcrire ici : elle pourrait éveiller en vous d'autres traits à ajouter à ceux dont vous avez ennobli le coursier sauvage de Mazeppa. » Suit le morceau cité dans les notes.

A mesure que Fouinet pénètre davantage dans l'intimité du maître, son enthousiasme grandit, et son intolérance romantique s'accroît d'autant. Cet homme nouveau ne redoute point de dénigrer l'inspiration antique, d'où le classicisme est sorti. Seulement, en solide érudit qu'il est, il s'abrite derrière les thèses germaniques. Après des éloges et des remerciements bien sentis pour « la bonne soirée qu'il a passée chez le poète », écoutez-le partant en guerre et rompant une lance en faveur de la nouvelle école : « Quand je vois, quand je sens de pareilles compositions, je me fais gloire d'être de notre siècle et d'être à la suite de l'École qui les produit; et si je jette mes regards en arrière... Mais je dirais des sottises des morts ou des classiques vivants, et j'ai recours à J.-J. Reiske qui va être romantique pour moi. Il explique les motifs qui le portent à l'étude des langues d'Asie : « J'ai connu, dit-il, une personne qui ne pensait pas que les lettres élégantes y gagnassent beaucoup si j'y intro-

duisais un cavalier monté sur un animal à longues oreilles et à queue non moins longue : j'avoue que les Arabes, dans de telles peintures, sont plus simples que les Grecs mignons, et que cette bête arabe n'a pas si belle tournure et si agile que Pégase. *Il* (*sic*) ne fait pas parler le chameau : il ne rend pas d'oracles; et le cavalier arabe est, j'en conviens, moins tragique que Penthée sur le *Cythéron* (*sic*) voyageant au milieu des nuages, entre le ciel et la terre : c'est un spectacle dont je n'ai jamais joui, et, s'il faut estimer la poésie au poids, je n'oserais encore promettre la victoire aux Arabes. Que, dans un bassin de la balance, je mette même des troupeaux de chameaux, les bagages, les amantes, les familles qui changent de campement; que, dans le bassin opposé, je jette le seul cheval de Troie, voilà l'équilibre détruit. Cependant, à parler franchement, le frugal chameau de Tarapha, qui se nourrit de larmes de gomme et d'épines, pâture vile s'il en fut, me plaît beaucoup plus que ces chevaux précieux de Junon, qui paissent l'ambroisie. » — De là, il part pour dauber sur les éternelles fureurs d'Hercule, les poisons de Médée, le Tsroies en feu, les Électres, les Orestes sans nombre; bref, sa verve dégénère presque en démence : « Qui n'est pas saisi du frisson de la fièvre, quand il lit dans Homère, homme divin, tant de choses ennuyeuses, bavardes, rhapsodiques, froides, stupides, absurdes, *exécrables*, *exsecrabilia*? Si je pouvais prendre tous les lions, les tau-

reaux, les sangliers, les chevaux, les serpents, les hydres, les harpies, les sphinx, dont Scaliger a parqué d'assez grands troupeaux dans *son critique* (*sic*), si je pouvais les réunir dans une seule étable, je les frapperais tous de la même épée, et, parbleu ! j'y mettrais bien Pégase, si je ne redoutais la pluie de pierres des *poètâtres* (*sic*), qui verraient avec peine périr un cheval qui a supporté tant de fatigues pendant tant de siècles ! » La diatribe est forte de la part d'un docte allemand, tout farci d'études classiques : mais je ne veux pas vous laisser de blanc, et je vais vous conduire dans le désert, sur un bon chameau, tel que Reiske les aime. Je serais heureux si le fragment que je vous donne pouvait être de quelque utilité à la composition de votre recueil d'*Orientales*. »

Tout ce passage n'est-il pas éloquent comme tendance, venant d'un romantique d'avant *Hernani*? Mais Hugo lui-même pouvait-il octroyer son suffrage à de tels blasphèmes proférés par ses adorateurs, lui qui a écrit (*Le Rhin*, 2e vol., p. 15) : « ... Quant aux grands poètes du passé, les grands poètes du présent et de l'avenir ne peuvent que les égaler. Aristote est dépassé ; Homère ne l'est pas? » — La lettre se clôt, encore une fois, par la même requête :

« Mon oncle vous adresse une tradition musulmane qui pourrait, ce me semble, faire une très belle *Orientale*. »

Ce pauvre Fouinet rêvait décidément le rôle d'inspirateur. Il ne se lasse pas de dénicher pour autrui

de merveilleux *sujets* de poèmes. Manie commune à beaucoup d'amateurs! Bien des écrivains célèbres en sont obsédés, et quelques-uns s'en sont plaints. Mais la personnalité de Victor Hugo se défendait sans peine, et l'égoïsme du poète profitait cependant de l'enthousiasme ardent de son disciple : il ne lui empruntait pas de sujets, sans doute, mais il lui faisait faire ses notes[1]. Il semble même qu'après l'hommage expéditif que nous avons cité, le poète ait pensé ne plus rien devoir à l'érudit. Quelle désinvolture, en effet, dans la conclusion de ses citations (note IX)! « C'est une poignée de pierres précieuses que *nous* prenons *au hasard* et *à la hâte* dans la grande mine d'Orient. »

Mais les savants ont l'âme grande, et l'on peut être à la fois romantique et désintéressé. Fouinet fait abandon des résultats de son travail entre les mains de son poète. Dans les citations qu'il lui procure, il le prévient que le style est plus arabe que français; mais « l'exactitude y est; comptez-y, et regardez ce que je vous fais connaître comme votre propriété exclusive; il serait beau pour moi de pouvoir vous enrichir ». — Successivement, il lui communique ainsi toutes les pages dont Hugo s'est servi, et plusieurs autres qu'il a omises ou dédaignées; voici quelques exemples de ces dernières :

1. A peine en deux ou trois endroits confesse-t-il avoir pris quelque image à ces fragments originaux (cf. l'édition *ne varietur*).

— « Je suis descendu vers les gens de Mahleb, dans l'hiver, étranger, sans asile; c'était un temps de disette.

« Je n'ai pas cessé d'éprouver leurs bienfaits : ils m'ont couvert, ils m'ont fait du bien, tellement que je me suis cru dans ma tribu. »

(« L'hospitalité », ajoute l'orientaliste, « est-elle bien peinte dans ces deux lignes simples? » Et ailleurs, à propos des vers : *La fortune m'a fait descendre d'une montagne élevée...* : « Voilà bien le cœur de l'homme et ses sentiments profonds. La *nouvelle école* est des premiers temps du monde. »)

Un autre jour, nouvel envoi. Il est question des traditions bibliques, arrangées d'après les croyances et les mœurs musulmanes. Abraham devient Ibrahim : « Il porte le turban de chérif. Soleïman fait les cinq prières de l'islam; donc, il n'est plus Salomon. David, suivant une autre tradition, est suivi à ses funérailles de l'armée des Djinns et des Péris, riantes inventions des Arabes et des Persans : ils nomment le roi-prophète Daoûd. »

— « J'ai vu la cavalerie, au moment où elle chargea, frapper à coups redoublés sous le *Tubabah* (le manteau de guerre) de Motamattir de Lackm.

— Elle se précipitait sur eux, comme se précipite la chamelle sur celui qui vient de lui enlever son petit. » — Ces deux vers sont antérieurs à l'islamisme et furent composés après la journée d'Ouara, lieu célèbre par une cruauté commise sur les

Enfants de Darem par *Amru ben Hind*. Un de ceux-ci avait tué son fils, par accident; il jura de brûler cent *beni-darem*. Il n'en trouva que quatre-vingt-dix-huit; il y ajouta alors un homme de *beradjem* et une femme des *Neahchals*; d'où vient qu'il est surnommé le *brûleur*, et, à cause de sa dureté, « *qui écrase les pierres* ». J'imagine que cette anecdote, dans l'esprit de l'orientaliste, devait encore inspirer une *Orientale*.

Enfin, si nous passons aux documents persans, en voici un assez joli : « Dans une dispute de préséance, le jour et la nuit disent plusieurs raisons, dont quelques-unes méritent d'être rapportées :

« *La nuit*. — Je suis le roi (*nuit* est masculin en persan) qui a la terre pour trône, pour dôme le firmament. La lune est mon porte-bouclier, les étoiles mes pages.

— Le jour fait du ciel un tapis bleu ; moi, je l'orne, j'en fais comme un jardin d'ivresse. »

Le jour répond (entre autres choses) :

« J'ai la couleur de l'islam, toi la couleur de l'idolâtrie. J'ai le vêtement de la joie, toi celui de la tristesse. »

Celui-ci enfin, de Saadi :

« Il y avait un jeune homme, beau de caractère et de visage, qui fut fiancé à une jeune fille. J'ai lu que, sur la grande mer, comme ils voguaient, ils tombèrent tous deux dans un tourbillon d'eau. Le marin vint saisir la main du jeune homme, de crainte qu'il ne périt dans ce danger.

« Il dit : Laisse-moi, et prends la main de ma bien-aimée. — Tout le monde admira cette parole, et quand il expira, on l'entendit qui disait : « Ne « demande pas ce qu'est l'amour au misérable qui « oublie sa bien-aimée dans le danger ».

Victor Hugo n'a pas retenu ce charmant morceau qui laisse prévoir — n'est-il pas vrai? — la célèbre *Berceuse bleue* de Gabriel Montoya. Sans doute il l'a négligé parce que son correspondant l'avertit que « ce fragment a été publié dans la grammaire persane de Jones ». — En revanche, il s'est approprié le *Pantoum malais*, « d'une délicieuse originalité », avoue-t-il. Cette forme de poème a fait fortune, depuis, chez les Parnassiens. Leconte de Lisle l'a employée avec bonheur ; et, parmi ceux qui ont félicité Victor Hugo de l'avoir signalée le premier, à commencer par Théodore de Banville dans son *Petit traité*, combien savaient le nom de celui qui en eut vraiment la chance, sinon le mérite? Que voulez-vous! Fouinet dut se contenter de la toute petite place qui lui était accordée. Son amour-propre ne semble pas avoir souffert de cette humble posture, et ses dernières lettres sont signées simplement *Ernest*. Ses formules affectueuses s'empreignent d'un « orientalisme naïf » qui fait songer, quoi qu'on en ait, au turc de pacotille du *Bourgeois gentilhomme* : « la force du lion et la prudence du serpent. » En voici bien l'équivalent : « J'écrirai ainsi tant que la colombe prendra un collier ». Ailleurs : « Je finirai

par une citation arabe : Je suis l'épée, si ce n'est que l'épée s'émousse, et que les *coups* que je te porte ne s'émoussent jamais. — Au lieu de *coups*, mettez *amitié*, et tout sera vrai. »

Ainsi s'achève l'histoire d'un brave homme de savant romantique, obscur collaborateur d'une œuvre à succès, qui se donna beaucoup de mal pour son seul plaisir et pour la gloire de l'*École*! Ses lettres eussent disparu si le chef du Cénacle, dans le feu de la lutte, ne les avait confiées telles quelles à l'éditeur. Et nous les retrouvons avec joie, jointes au manuscrit, promptes à nous dévoiler les procédés par lesquels Hugo, à défaut d'une vision nette et personnelle de l'Orient, fortifiait sa fantaisie grâce aux recherches dévouées d'un obscur, mais actif ami.

Arrêtons à cette réflexion l'examen de ce volume des *Orientales* qui contient tant de vestiges des préoccupations de son auteur. — Les *Châtiments* et la *Légende* réservent des surprises d'un autre ordre : la correction de détail y sera plus abondante et plus suggestive. Les cahiers des poètes sont trop souvent muets sur les tâtonnements du métier, qu'ils soient mis au net pour la postérité ou qu'ils attestent, par l'absence de ratures, l'unique facilité d'improvisation. Le rival d'Hugo, Lamartine, notait ses vers au jour le jour, en promenade, en voyage, sur des albums à dessin conservés à la Bibliothèque[1]; mais

1. Cf. les Commentaires des *Méditations*. Voir *supra*, p. 180.

combien le travail lui était moins rude, à lui qui ne *besognait* jamais, et qui, selon le mot de Sainte-Beuve, livrait au public ses brouillons! Sur l'un de ces albums, où se trouve la *Méditation* « *Arrêtons-nous sur la colline...* », dédiée à Virieu, en marge de la strophe « *Ainsi des rives étrangères...* », un ami (Virieu lui-même probablement) a écrit au crayon : « Tu as été dans les deux mondes? Est-on mieux sous cet autre ciel? » — C'est une spirituelle critique de la poésie lamartinienne, qui parfois, en son sublime essor, perd terre pour s'être cru des ailes. Même quand Hugo plane, on sent qu'il est prêt à toucher le sol, comme Antée, afin d'y ranimer sa vigueur.

LES CHATIMENTS[1]

On sait de reste dans quelles conditions, à la fois hardies et clandestines, furent publiés *les Châtiments*, ce monument de satire politique envenimée et brutale, mais convaincue. Il s'agissait avant tout, pour l'imprimeur du moderne Juvénal, d'aller vite en besogne, comme le recommande compendieusement le polémiste dans des instructions placées en tête de son recueil, et que nous citerons tout à l'heure. Ce manuscrit *de combat* — le mot, ici, est légitime par excellence — couvre de ses lignes

1. Volume de 232 feuillets, déposé à la Bibliothèque, après l'inventaire de la succession de V. Hugo, le 31 octobre 1892 (étude de Me Gatine), 255e cote, 1re pièce.

assez serrées un papier mince, bleuté en général (quelques feuilles sont blanches). L'écriture est nerveuse, ferme, de dimensions moyennes. Peu de ratures d'ordinaire, et fort nettes. Les mots à remplacer sont biffés d'un trait unique, et non, comme dans certains ouvrages postérieurs, d'un placard d'encre violent. Les marges sont larges, égales au texte, et souvent garnies d'additions importantes; car, là comme ailleurs, le poète amplifie volontiers, supprime très peu. Le volume est presque complet : la première pièce (*Au moment de rentrer en France*) manque, ainsi que les pièces IV, 12 (*A quatre prisonniers, après leur condamnation*) et VII, 7 (*Patria*) : il commence donc par *Nox*. Il a la taille et le format d'un grand in-quarto, composé de feuilles inégales. Les plus considérables — et les plus nombreuses — mesurent exactement 31 centimètres de hauteur sur 24 de largeur; épaisseur : 1 centimètre (sans compter la solide couverture). Plusieurs pièces, et notamment les tables des matières des livres, sont transcrites au dos des exemplaires, faits pour être distribués dans le public, de la fameuse proclamation des « proscrits démocrates-socialistes de France, résidant à Jersey, et réunis en assemblée générale le 31 octobre 1852[1] » :

1. Le texte est imprimé en double sur deux colonnes identiques, en regard l'une de l'autre. On compte 11 exemplaires de ce manifeste disséminés au cours du recueil. Ce sont les feuillets 2, 11, 12, 13, 50, 70, 101, 127, 161, 208, 244. — Cette

Le placard en question est rédigé en un style âpre, heurté, antithétique et plein d'énergie. Louis-Bonaparte y est qualifié de « gouvernant de grands chemins », et déclaré « hors la loi ». On sait la conclusion : « Charger son fusil, et attendre l'heure. » Et, pour copie conforme, les signatures de la commission ; à côté de l'illustre nom du poète, rédacteur du manifeste, les noms obscurs des citoyens Fombertaux et Philippe Faure, tracés d'une grosse écriture démocratique inexpérimentée, au-dessous du cri : *Vive la République!* — A signaler encore d'autres revers de lettres. Au dos du feuillet 231, un billet de faire-part de mort — sans intérêt, d'ailleurs — d'un certain M. Henri-Pierre Chevalier d'Arbec, ancien officier, décédé le 30 juin 1853. Ailleurs (feuillet 216, au dos, par exemple), cette note, qu'on relève à plusieurs reprises : « A la demande de plusieurs dames qui n'avaient pas terminé les travaux qu'elles destinaient au bazar des proscrits français, l'ouverture de ce bazar, qui devait avoir lieu le 10 février, est remise au 28 du même mois. » La curiosité est satisfaite davantage par le style pompeux, et plausiblement peu personnel, d'une adresse soi-disant rédigée par une *femme du peuple* et offerte au grand banni (au dos du feuillet 182). Voici ce singulier compliment, dont le ton de dithy-

proclamation a été publiée dans l'édition Hetzel (1853). Nous reproduisons en *fac-simile*, au début de ce volume, la seconde partie du brouillon original.

rambe ne dut point paraître excessif au destinataire; l'orthographe en est parfaite; il émane, sans nul doute, d'un instituteur ou d'un écrivain public :

« A Victor Hugo, l'illustre Poète, brillant joyau de cette belle couronne française qu'on peut bien jalouser, mais non usurper!

« Admiration et gratitude, au nom de tout ce qui peut lire et penser en France!

« A Victor Hugo, le grand Patriote, l'homme de parole aux jours des luttes parlementaires et d'action aux heures décisives de la Patrie!

« Sympathie et affection de tout ce qui a du cœur en France!

« A Victor Hugo, le malheureux exilé, ce fils aimé du Pays, qui subit l'horrible torture de se voir chassé de ses foyers, par le vil et infâme étranger!

« A Victor Hugo, notre Poète, notre tribun, notre soldat proscrit!

« Un encouragement, une larme, une prière et une fleur de France!

« UNE FEMME DU PEUPLE. »

Enfin, on trouve intercalé plus loin (au dos du feuillet 218) le programme, en anglais, d'un grand concert vocal et instrumental donné au Music Hall, *Museum Street*, à huit heures précises, par la permission de Sir Thomas Le Breton, bailli, le 26 avril 1853,

au bénéfice des réfugiés politiques italiens. L'organisateur ou *impresario* (*conductor*), Signor Fumarola, expose laconiquement, aux partisans de la musique et de la liberté, l'objet de cette réunion de bienfaisance : « Il est nécessaire », prononce-t-il, « de marquer que beaucoup de réfugiés italiens sont victimes de l'oppression de leur patrie ». Après ce boniment initial, un Victor Hugo ne pouvait refuser d'aller entendre — bien que la musique, allemande ou italienne, ne le récréât guère — les ouvertures de l'*Italienne à Alger* et de *Tancrède* (Rossini), un solo de Donizetti (*Don Pasquale*), un duo du *Don Juan* de Mozart (*La ci darem la mano*), une symphonie du même Mozart, un duo de Verdi (*Ernani*), et, pour clore la séance, le chant national anglais *God save the queen*. Les places, au surplus, n'étaient pas chères.

Cette intrusion de papiers adventices et disparates n'est point fort étrange. Beaucoup d'écrivains, sans qu'il faille pour cela les taxer de parcimonie sordide, aiment à couvrir de leurs vers ou de leur prose la première paperasse qui leur tombe sous la main, sur leur bureau. Nous avons constaté qu'Hugo procédait volontiers ainsi : il jetait négligemment ses vers sur un envers de billet de part ou au dos d'une lettre quelconque. Lorsqu'on lit l'*Art d'être grand-père*, l'œil est accroché, au verso d'un feuillet, par l'envoi aimable, et un tantinet précieux, d'un poisson d'avril, daté du 2 avril 1877 : « Cher et illustre

maître », implore l'expéditeur, en son style châtié, un style à manchettes, « permettez à un humble rimeur, dont vous avez daigné accueillir les vers d'une indulgente parole, de vous offrir une truite de la Touvre, la petite rivière d'Angoulême que Marot, dans une alerte épître adressée au « Roi qui s'amuse », a célébrée jadis, et qu'il a appelée la rivière « pavée de truites, lardée d'anguilles, et bordée d'escrevisses ». — Veuillez agréer, cher et illustre maître, l'hommage de mon admiration et de mon filial respect. » — Qu'est devenu ce modeste disciple, M. Désyr Ravon, qui savait témoigner sa reconnaissance par un si joli cadeau de gourmet? Fut-il un de ceux — ils furent légion — à qui le grand homme vieillissant, exempt de jalousie à l'endroit des *jeunes*, puisqu'il se devinait immortel, prodigua des félicitations équivalant à cette formule : « Je suis un soleil couchant; vous êtes un astre qui se lève »?

*
* *

Nous avons insisté déjà — et nous aurons l'occasion d'y revenir encore — sur la portée des *Notes pour l'imprimeur*. Multipliées et impérieuses dans les manuscrits d'Hugo, elles prouvent surabondamment à quel point, chez lui, tout était réglé, pesé, calculé à dessein, en vue de produire sur l'intelligence et sur l'œil du lecteur le plus d'effet possible. Aucun

détail de disposition, d'agencement, ne lui semble méprisable : « Mettre », enjoint-il à l'encre rouge, « les dates[1] des pièces en caractères très fins, et tout au bas des pages; — pas de pages blanches entre chaque pièce. Seulement, faire finir et commencer chaque pièce *en belle page.* » — En tête du volume des *Contemplations* (n° 5 des mss. de V. Hugo), le poète s'est montré peut-être encore plus minutieux. Il indique le nombre strict de vers : vingt-quatre à la page. Si l'éditeur le désire, on peut aller jusqu'à vingt-six. Ne pas insérer de page blanche (faux-titre) entre chaque pièce; se borner à faire finir toutes les pièces en belle page, et à ne jamais commencer une pièce sur un verso : entre chaque livre, un faux-titre. — Puis, il spécifie les divisions et les titres particuliers de l'ouvrage, conseille de ne pas exagérer la largeur des blancs, d'imprimer les dates des pièces en très petits caractères (en *non-pareille*), et *tout à fait au bas de la page.* Il conclut : « M'envoyer des épreuves très correctes, pour que je n'aie jamais à demander de secondes épreuves ». Cette tâche excédante de correction à la loupe, avec laquelle tant de publicistes contemporains en prennent si fort à leur aise, l'agaçait visiblement, comme inférieure à son génie, encore qu'il n'osât s'y soustraire

1. Ces dates ne concordent pas toujours dans le manuscrit et dans les éditions; ou bien, elles sont plus précises dans le premier, et donnent, par exemple, le quantième, supprimé comme inutile dans l'impression définitive.

pour en déléguer le soin à d'autres. Cela s'admet. N'importe; cette mise en demeure de fournir dès l'abord un tirage digne du *bon* doit faire sourire quiconque n'a pas reculé devant la corvée d'amender consciencieusement des secondes et des troisièmes ébauches, sachant par expérience à quel point il est prudent de ne pas s'en tenir à un premier essai.

Il n'est pas malaisé, au demeurant, — ce qui montre que les protes n'ont pas toujours apporté à leur pieuse mission tout le zèle exigible, — de ramasser, dans la petite édition dite *ne varietur*, la matière d'un *errata* : taches matérielles graves, différences essentielles avec la ponctuation autographe, fautes diverses qui ne s'étaient pas glissées dans les premières éditions, et qui altèrent notablement le sens[1].

1. En voici quelques-unes des plus choquantes. A l'avant-dernier vers de la dernière strophe de la pièce intitulée : *L'autre président* (*Châtiments*, liv. II, 6; p. 89) :

> ... Ce doit être une joie, ô vengeurs des vertus,
> De faire souffleter les masques *et* (lisez : *par*) les spectres,
> Et Dupin par Brutus.

L'édition de 1853 n'a pas commis ce *lapsus*.

Ailleurs (*Châtiments*, liv. II, 1, *Idylles*), une virgule omise dans la strophe où est ce vers : « Chantez en chœur, les beaux garçons... » — Même pièce (strophe de l'armée) : « Pas de scrupule! » Il faut le pluriel *scrupules* (cf. le ms.).

Châtiments, liv. IV, 8 : *adjonction* pour *abjection*.

Cf. aussi *Châtiments* (liv. III, 15, *Le bord de la mer*, 3e vers avant la fin), *groupe* au lieu de *gouffre*, ce qui donne un non-sens :

> Le poignarder, devant ce *groupe* obscur et morne,
> En présence de l'ombre et de l'immensité!

En tête du manuscrit figurent, de même que dans les éditions, les lignes qui précédaient le tirage tronqué du livre, paru à Bruxelles : « Le faux serment est un crime, etc. ». Suit la table des matières, sur trois feuilles consécutives; et, près du titre (Châtiments; Jersey, 1852-1853; Victor Hugo) asséné en gros caractères écrasés, selon sa coutume, la précaution comminatoire, répétée à plusieurs reprises sur les feuilles de garde : « *L'auteur se réserve le droit de traduction.* » Peu de ces menus souvenirs qui foisonnent dans les autres papiers d'Hugo, et que nous avons signalés au début de cet article. Notons donc rapidement les variations qui se sont produites dans l'esprit du poète sur le libellé des titres, et les passages qui ont subi les plus sérieux remaniements. Observons, du reste, que les retouches des

Légende des siècles, t. II, p. 61 (en parlant des anciens rois) :

Tous leurs *événements*, toutes leurs funérailles...

C'est une coquille absurde. Le manuscrit porte : *avènements.*

Légende, t. I, p. 44, *Les Lions.* Il y est dit qu'il fallait que *cet antre*

Bâti *pour* les géants, servît pour les lions.

Le manuscrit donne : « Bâti *par* les géants... », qui est le seul texte sensé.

Légende, I, p. 197, *L'an neuf de l'Hégire*; un vers faux (treize pieds) :

Et disait : La beauté sur *la* terre, au ciel le jour.

Légende, IV, p. 203, *Petit Paul*; un autre vers de treize pieds :

Et l'enfant veut marcher. Et l'*aïeule* patriarche...

Plusieurs de ces erreurs ne sont pas dans la grande édition définitive. Il est fâcheux qu'elles n'aient pas encore disparu de la petite.

Châtiments sont moins considérables que celles des autres œuvres composées à loisir; — nous parlons, bien entendu, des pièces qui ont, à n'en pas douter, l'aspect d'un brouillon, d'un *premier jet*, car plusieurs, dans ce recueil comme dans les autres, sont notoirement *recopiées*. — La cause en est simple. Une effusion de haine dictée par une verve aussi véhémente que celle-là, aussi outrageuse, aussi triviale par accès (Hugo ne s'est même pas privé du calembour, cette *fiente de l'esprit*, comme il disait : Canrobert-Macaire, salvum *fac im*peratorem, etc.), un tel élan d'attaque doit, de toute nécessité, éclore dans le cerveau du pamphlétaire sous une forme pressante, brève et stable. Polir la diatribe à tête reposée, ce serait l'affaiblir, l'énerver à souhait. Aussi le manuscrit n'est-il pas quadrillé de ratures, noirci de surcharges, criblé d'additions marginales[1], comme tel volume de la collection, principalement celui de la *Pitié suprême*. Ce recueil de vers (mss. de V. Hugo, n° 10, vol. de 68 feuillets, livré à la Bibliothèque le 27 octobre 1892) est un des plus foncièrement modifiés (à citer spécialement les feuillets 8, 9, 10, 15, 17, 20, 27, 28, 35, 38, 52, 65) : c'est un de ceux qui présentent le plus saisissant aspect d'une minute péniblement exécutée.

On a vu que, dans son avertissement préliminaire

1. Répétons que, dans tous les manuscrits d'Hugo, les suppressions sont relativement fort rares. Doué d'un copieux tempérament de rhéteur, il se plaît à développer ses idées, et il ne les condense ou ne les retranche qu'à regret.

à l'éditeur, Hugo, avec ce souci vétilleux de guide typographique qui le caractérise, n'a pas omis d'exprimer et le compte des vers, et la manière dont il voulait qu'ils fussent disposés sur la page, et les titres généraux — titres ironiques — des sept livres que contiennent les éditions. Il n'est point hors de propos de reproduire presque *in extenso* cet avis, dont les recommandations finales surtout sont topiques. On remarquera que l'auteur annonce un ouvrage d'environ 540 pages. Or, l'édition Hetzel (in-12) ne renferme que 328 pages, et la petite édition *ne varietur* (Hetzel et Quantin, in-18) n'en a que 380, tout compris. On a supprimé de celle-ci la longue note première, relative à la pièce 6 du livre IV (*Écrit en descendant de la tribune*, le 17 juillet 1851), où se trouve un extrait du discours que le poète, fréquemment interrompu par Lepic, Charras, Viellard, Ferdinand Barrot, M. de la Moskowa, Ernest de Girardin, Baroche (un de ses plastrons préférés des *Châtiments*), Clary, Léon Faucher, de Crouseilles, de Staplande, etc., etc., débita, pendant quatre heures d'horloge, le jour où l'on débattit, à l'Assemblée nationale, la revision de la Constitution. Le texte officiel de cette virulente invective lancée contre le prince-président, futur empereur, a été imprimé, d'abord dans le recueil complet des *Œuvres oratoires* d'Hugo, publié en deux tomes à Bruxelles, puis dans le tome Ier d'*Actes et Paroles. — Avant l'exil.* — Plus loin, note III, l'édition de 1853 con-

signait le texte de la Déclaration dont nous avons parlé plus haut, et qu'on introduisit dans le tome II d'*Actes et Paroles. — Pendant l'exil.* — On a retranché également de l'édition *ne varietur*, comme reproduites au tome II d'*Actes et Paroles*, les harangues, d'une beauté superbe, prononcées par Hugo au cimetière de Saint-Jean (23 avril et 26 juillet 1853), au nom de la proscription de Jersey[1], sur les tombes des deux derniers proscrits morts dans l'île d'exil, Jean Bousquet et Louise Julien, noms obscurs que le renom du panégyriste a sauvés de l'oubli. Toutes deux se terminaient sur ce cri d'appel : « *Vive la République universelle!* » Elles figurent dans l'édition belge et dans celle de 1853.

Voici cette *Note pour l'imprimeur* :

« Le volume entier se compose de 6 200 vers : il est divisé en sept livres, précédés et suivis d'une sorte de prologue intitulé *Nox* et d'épilogue intitulé *Lux*. Entre chacune de ces divisions, il doit y avoir un faux-titre (page blanche portant le titre spécial de la division). Ainsi, neuf compartiments, neuf faux-titres, comme suit :

« Chaque livre porte un titre spécial.

« Le 1er livre contient *quinze* pièces; le 2e, *sept*; le 3e, *seize*; le 4e, *treize*; le 5e, *douze*; le 6e, *onze*; le 7e, *onze* : en tout, quatre-vingt-cinq pièces, plus le prologue *Nox* et l'épilogue *Lux*. Le volume sera ouvert

1. Ces trois discours sont donc naturellement absents du manuscrit des *Châtiments*.

par une préface d'une page (qu'on donnera à la fin) et fermé par une vingtaine de pages de *notes*. Il aura environ 540 pages. Il n'y aura de faux-titres qu'entre les grandes divisions, et non entre les pièces; on se contentera de faire toutes les pièces *en belle page*.

« *Nox*. Livre premier. — La société est sauvée.
Livre II. — L'ordre est rétabli.
Livre III. — La famille est restaurée.
Livre IV. — La religion est glorifiée.
Livre V. — L'autorité est sacrée.
Livre VI. — La stabilité est assurée.
Livre VII. — Les sauveurs se sauveront. *Lux*.

« Chaque pièce porte en titre son titre spécial et son numéro d'ordre en chiffre romain. Quelques pièces n'ont pas de titre. On se bornera à mettre en tête le chiffre d'ordre. Épargner l'espace. Faire le moins de vide et de blanc possible. Faire des pages de 31 ou 32 vers format, *Napoléon le Petit*, mais justification différente; moins de marge; peu importe la beauté *matérielle* du volume; avant tout, il faut qu'il soit petit[1].

« Pour le blanc des entre-strophes et des alinéas ordinaires, se borner à une interligne d'une ligne;

1. Sans doute pour qu'il soit plus portatif, plus facile à dissimuler en poche. Excellente précaution! — Relisez, dans les *Mémoires* de Rochefort, cités plus haut, l'anecdote relative aux bustes en plâtre de l'Empereur, dans lesquels on cachait adroitement les numéros de la *Lanterne*.

quelquefois il y a dans les pièces, outre les alinéas, des divisions intérieures marquées par des chiffres romains; pour ces divisions avec chiffres, faire le blanc double.

« Quand un vers est long et dépasse la justification, il ne faut pas le replier. L'auteur s'y oppose absolument. Il faut entrer dans la garniture. *Très essentiel* : toujours mettre le vers dans toute sa longueur.

« Afin d'éviter les allées et venues d'épreuves et de gagner du temps, le manuscrit a été revu avec grand soin; il faudra corriger minutieusement et collationner les épreuves sur le manuscrit, de manière à n'envoyer à l'auteur que des épreuves déjà tellement correctes qu'il puisse, après les avoir revues, y mettre son *bon à tirer* et ne jamais demander deux épreuves de la même feuille. De cette façon, on ira vite. C'est ce qu'il faut. — Secret et célérité. — Toute l'affaire est là.

« Pour l'édition *expurgée*, si l'on corrige les épreuves *avec le soin le plus minutieux* sur le *bon à tirer*, on pourra se dispenser d'envoyer des épreuves à l'auteur. Quand il y aura un vers ou plusieurs vers retranchés, il faudra mettre autant de lignes de points que de vers, et quand il y aura un mot ou deux supprimés dans un vers, autant de points que de lettres. »

Telle est l'économie générale de l'ouvrage. Essentiel, accessoire, Hugo n'oublie rien, comme on voit

Le génie pratique ne lui a pas plus manqué que le génie poétique. L'art de la mise en scène, de la mise en valeur et de la mise au point n'avait guère de mystères pour lui.

Il nous reste à parcourir le corps même du livre en fixant, par un tableau méthodique, les points capitaux qui commandent l'attention (titres, dates, modifications principales).

Prologue *Nox*. Titres proposés : *Jeux de prince*; *le 2 décembre 1851*, pièce assez remaniée. Notons même une partie où le premier jet, raturé, est indéchiffrable; ce sont les deux strophes :

> Nous nous partagerons, mon oncle et moi, l'histoire...
> Je me cramponne à lui. C'est moi qui suis le maître...

Le début primitif, tout à fait différent, en était :

> Prince, debout! la nuit s'ouvre comme un abîme.
> C'est du jour d'Austerlitz qu'il faut dater ton crime.
> Viens, lève-toi!

La pièce s'achevait d'abord à la fin de la division VIII (*Sinistre, a reparu sous le ciel étoilé!*). Elle était datée là : 16-22 novembre. Jersey [1]. Puis, Hugo a ajouté en marge, à l'encre bleue, une neuvième division (conclusion en six vers) : c'est une sorte d'apostrophe, d'invocation à la Muse, sur ce thème : *Facit indignatio versus.*

1. Hugo, avons-nous dit, marquait le quantième précis du mois. L'édition porte l'indication du mois seulement.

La pièce I du premier livre était, à l'origine, notablement plus longue; l'auteur a supprimé plusieurs strophes, au début. La date est : 30 mars, Jersey (et non : *août* 1853). — La pièce suivante (I, 2, *Toulon*) est signée sur le manuscrit : Jersey, 28 octobre 1852; et on lit sur l'édition : Écrit en arrivant à Bruxelles, 12 décembre 1851.

I, 4. *Aux morts du 4 décembre.* — Le premier titre, biffé, avec un point d'interrogation en marge, était ainsi libellé : *A des passants qui ont disparu le 4 décembre* (?). La troisième strophe a été ôtée : on la retrouve dans les notes de l'édition *ne varietur* (*Toi, marchand, tu pensais à ton navire en charge...*).

Date du manuscrit : 10 novembre, Jersey.

I, 7. *Ad majorem Dei gloriam.* — Projet de titre, raturé : *Le parti noir*, avec ce schéma :

L'épigraphe — tirée d'un discours ambitieux et menaçant du P. Roothaan, général des jésuites, à la conférence de Chieri — manque sur le manuscrit. Date exacte : 8 novembre 1852. Peu de corrections à signaler.

I, 8. L'admirable pièce *A un martyr*, dont l'épigraphe, figurant sur un fragment de journal découpé et collé, est un simple extrait des *Annales de la pro-*

pagation de la Foi relatant le supplice d'un missionnaire du Tonkin, Bonnard, décapité le 1er mai 1852, après trois ans d'absence, renferme une strophe retranchée depuis. C'était la cinquième avant-dernière : elle venait immédiatement après le vers : *Et le cri qu'il poussa, Lamma Sabacthani!* — Voici, pour mémoire, cette strophe, d'ailleurs sensiblement inférieure aux autres, et qui prolongeait encore une imprécation déjà démesurée contre les prêtres indignes et coupables de simonie (*Ils livrent au bandit... — Ils vendent l'arche auguste... — Ils vendent au brigand... — Ils vendent ses genoux meurtris...*) :

(*Variante* : le croyant prosterné)
Ils vendent la candeur du croyant qui contemple,
Et les saints tressaillant dans l'ombre où sont leurs os,
Jérusalem qui tremble, et le voile du temple
Dont ils ont, accroupis, recousu les morceaux [1] !

I, 9. *L'art et le peuple.* — Le titre primitif était simplement : *Chanson.*

I, 11. Sur le manuscrit, la division I se place après la division II : le signe marquant l'interversion donne l'ordre suivi dans l'impression définitive; ce qui semble prouver que, parfois, l'idée copieusement développée plus tard se présente d'abord à l'esprit du poète comme un thème bien délimité, circonscrit, et même un peu sec. Il avait,

1. Hugo, d'ordinaire, ne met pas de majuscules au début des vers, sauf, naturellement, quand le premier mot du vers est précédé par un point final.

au préalable, écrit ces deux strophes du n° II (*O peuples douloureux, il faut bien qu'on vous venge!... Tant qu'un gueux forcera les bouches à se taire...*) pour en constituer une courte pièce à part, qu'il avait signée et datée (la date, 13 novembre, Jersey, est biffée); puis il les a encadrées dans d'autres, en étendant sa pièce, qui atteint alors 54 vers.

I, 12. *Carte d'Europe.* — Ce titre est absent du manuscrit, ainsi que la note de la seconde strophe (*sac de Brescia*). Modifications nombreuses, en marge. Date : 5 novembre 1852.

I, 14. Le titre du manuscrit : *Le réveil* (?) a disparu dans l'édition. Pour cette pièce, comme pour la plupart des autres, le nombre des vers est spécifié par un tout petit chiffre, placé au bas de la page.

I, 15. *Confrontations.* — Titre ajouté, absent du manuscrit. Date : 30 (et non : 5) janvier 1852.

Livre deuxième (*L'ordre rétabli*). — Sur le manuscrit, en tête de chaque livre, comme nous l'avons observé plus haut, se trouve la *Table des matières*, avec le compte des vers par pièces, et le total; ici : 632 vers. Le titre et la table sont au dos d'un exemplaire de la fameuse proclamation du 31 octobre 1852.

II, 1. *Idylles.* — Ici, grande hésitation sur le choix du titre : *Miserere* (ce mot est, comme on sait, le refrain de la pièce, entonné successivement par les caves de Lille, les greniers de Rouen, Bruxelles, Londres, Jersey, les pontons, Lambessa, Cayenne et le cimetière Montmartre), *Miserere*, *Fêtes partout*,

Chanson, n'ont pas subsisté. Le premier jet de la première strophe n'a point été maintenu (voir aux *Notes* de la petite édition *ne varietur*, p. 372). Dans un des refrains (Bruxelles, Londres, Belle-Isle, Jersey), le nom de Belle-Isle ne figure pas sur le manuscrit. — Date du manuscrit : 7 avril 1853.

II, 2. *Au peuple*. — Cette pièce, au refrain lugubre (« Lazare! Lazare! Lazare! Lève-toi! »), devait d'abord s'appeler : *Paroles dites au bord d'une tombe.* Peu de corrections et de retouches. A noter la date : 9 novembre, Jersey (sur l'édition : mai 1853); il n'est pas rare, encore un coup, que les dates ne concordent nullement dans les deux cas.

II, 3. — Ce récit d'un réalisme si pathétique (*Souvenir de la nuit du 4*) offre un curieux modèle de recherche harmonique sur les deux vers, d'une si noble venue, que consacre ainsi le texte définitif :

Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.

Le poète a longuement travaillé, tâtonné. Voici quels étaient le premier et le second jets, — assez plats, en somme :

1° Nous nous taisions, debout, une larme dans l'œil,
— Et les plus fermes cœurs tremblaient devant ce deuil.

2° Nous étions chapeau bas, muets, près du fauteuil;
Les plus fermes tremblaient devant ce sombre deuil.

II, 6. *L'autre président.* — Projet de titre : *Indignatio.* Après la dernière strophe de la division III,

une strophe enfin abandonnée, après plusieurs essais raturés; et cette décision semble heureuse. Peut-être affaiblissait-elle cette clausule énergique et dédaigneuse : « *On ne sait ce que c'est. C'est quelque vieille honte Dont le nom s'est perdu!* — » La voici, néanmoins, telle quelle, toujours à titre de document, et pour réjouir les partisans du conseil de Boileau, que Victor Hugo ne pratiquait guère : « *Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.* »

Complice dans le crime, il eût rempli sa tâche.
Mais le chef sur son nom promena le charbon.
Il n'a pas daigné faire un traître avec ce lâche,
Il a dit : « A quoi bon? »

II, 7. *A l'obéissance passive* (304 vers). — Premiers titres proposés : *Aux janissaires*, *A l'armée*. Retouches nombreuses, et, en général, bien inspirées. En marge (division II), une strophe biffée, assez remarquable, et digne, croyons-nous, d'être reproduite ici :

La bravoure, ajoutant à l'homme une coudée,
(*Variante* : dans tous les camps)
Était alors partout, n'est-il pas vrai, Vendée,
Ô vieux pays breton? [raille,
Pour vaincre un bastion, pour rompre une mu-
Pour prendre cent canons vomissant la mitraille,
Il suffit d'un bâton!

Au revers de quelques stances de la division IV, on lit une invitation à prendre le thé, court et banal billet, signé Adèle Victor Hugo. — Une

partie de la division VII a été copiée par une autre main; dans cette division, deux strophes supprimées.

Livre troisième (*La famille restaurée*), — toujours au dos de ladite proclamation, avec la table des matières et le calcul des vers (796).

III, 2. *L'homme a ri.* — L'entrefilet des *Journaux élyséens*, août 1852, qui sert d'épigraphe, a été découpé et collé en tête de la pièce. — Voici comment la fin de cette brève et haletante invective s'était d'abord présentée à l'esprit du poète. On lit sur le manuscrit, avec, en marge, la mention *réservé* :

Tu dis : je ne sens rien; et, poursuivant ton rôle,
Tu fais semblant de rire avec un rire amer;
Mais je tiens le fer rouge et vois fumer ta chair.

La date du manuscrit est : 30 octobre 1852. L'édition porte : Jersey, août 1852.

III, 4. *Ainsi les plus abjects...* — La pièce se terminait primitivement au vers 70 (*Le droit de nous donner un maître, ô tas de brutes?*), lequel précédait immédiatement la date : 4 mai 1853, Jersey. Puis, l'auteur ajouta les vingt-huit vers de développement qui suivent.

III, 7. — Le titre (*Un bon bourgeois dans sa maison*) manque sur le manuscrit, et l'épigraphe, tirée de Thien-ci-Khi, ou, comme l'orthographie Hugo, Tien-ki-Chi, lettré chinois, est collée sur un morceau

de papier, à la marge. Le début, écrit en marge, offre une plaisante correction :

> Il est certains bourgeois, prêtres du dieu Boutique,
> Plus voisins de Chrysès que de Caton d'Utique...

Or, avant d'opter pour Chrysès, le poète avait hésité entre Rothschild et Falstaff! Singulier assemblage! Au surplus, on peut fréquemment — et nous y reviendrons plus tard — signaler chez Hugo les hésitations les plus bizarres, les plus inattendues, sur le choix des noms propres.

III, 8. *Splendeurs* (titre primitif, biffé : *Beautés du deux décembre*). — La pièce, presque sans aucune rature, est évidemment recopiée au net. La date (Jersey, nov. 1852) se chercherait vainement sur le manuscrit. — Par contre, la pièce suivante (III, 9, *Joyeuse vie*) se présente sous l'aspect d'un brouillon noirci de surcharges, où abondent les intercalations, remaniements, amplifications et additions marginales de toute espèce.

III, 10. *L'empereur s'amuse, chanson* : souvenir, sans doute inconscient, du titre de son drame sur François Ier. — Projet de titre : *Joyeuse vie*; titre qu'il a fini par conférer à la pièce précédente.

Date du manuscrit : 25 janvier 1853. L'édition porte : décembre 1853.

III, 15. *Le bord de la mer*. — Dans ce dialogue contre la tyrannie, le nom d'Harmodius, un des

interlocuteurs, a remplacé celui d'Archytas. Plusieurs additions marginales.

Livre quatrième (*La religion glorifiée*; — toujours avec sa table complète). Le titre de la pièce 1 (*Sacer esto*) manque sur le manuscrit.

IV, 2 (*Ce que le poète se disait en 1848; à Ol.*). — Vieille écriture. La pièce est datée : 27 nov. 1848, sur le manuscrit. L'édition porte simplement : Paris, juillet.

IV, 3 (*Les commissions mixtes*). — Le manuscrit ajoute, avec un point interrogatif : *des juges* (?). Date du manuscrit : 7 mai, *Jersey*. Date de l'édition : *Bruxelles*, juillet 1852. Ainsi, ni la localité, ni la date ne concordent de part et d'autre.

IV, 4 (*A des journalistes de robe courte*). — On lit, près de cette appellation définitivement conservée : *A ces gens-là, jésuites*. Plusieurs strophes ont été biffées.

IV, 5 (*Quelqu'un*). — Date du manuscrit : 10 décembre 1852, *Jersey*. L'édition porte : *Londres*, août 1852. Premier titre, raturé : *Portrait*; de même qu'à la pièce n° 7 (*Un autre*), fort remaniée à la fin[1]. Celle-ci, très amplifiée en marge, présente sur le manuscrit, vers le milieu, une strophe de quatre vers, supprimée depuis, et que nous jugeons utile de citer. Elle renferme un coup de patte contre Guizot, dont la politique conservatrice et rétrograde

1. Cet *autre*, c'est Veuillot, qu'il nomme « *simple jésuite et triple gueux* ».

irrita plusieurs fois Hugo pair de France, notamment le jour où il parla en faveur des Polonais, pour empêcher Cracovie de devenir autrichienne, et pour obliger le ministère à protester contre cette inique violation des droits des peuples (discours prononcé en juin 1846, sur les affaires de Gallicie) :

Il souriait de faire arrondir sa sacoche
(*Variantes* : protestant, ce payen....)
Par Guizot, huguenot qui payait ses *credo*.
Quêtant et trahissant, il mêlait dans sa poche
La solde du mouchard aux profits du bedeau.

IV, 8. *Déjà nommé*. — A noter, dans l'édition *ne varietur* in-18, ce vers peu satisfaisant, et non conforme à l'édition de 1853 et au manuscrit, lesquels donnent *abjection* :

Suprême *adjonction*! riant avec Voltaire,
Votant pour Escobar!

IV, 9 (écriture ancienne). — A signaler, dans l'édition *ne varietur* in-18, une erreur de date. Elle donne : Paris, 31 décembre *1844*. Minuit. Il faut lire, comme dans l'édition de 1853 : 31 décembre *1848*. Minuit. — La méprise provient probablement de ce que le poète, fidèle à sa coutume, a marqué en un petit chiffre 44, à côté de la date, le nombre des vers de la pièce. Il y a donc eu confusion.

IV, 10. *Aube*, pièce visiblement transcrite au net, avait pour premier titre, très analogue : *Écrit au point du jour*. *Aube* a paru plus concis.

IV, 11. Date de l'édition : *Bruxelles*, mai 1852. Sur le manuscrit : 20 mai, *Jersey*.

La pièce IV, 12, manque au manuscrit. Elle est dédiée à quatre prisonniers après leur condamnation : Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Charles Hugo, François-Victor Hugo, rédacteurs de l'*Événement*. François-Victor avait repris dans ce journal, sous la direction de son père, la campagne pour l'abolition de la peine de mort; et un article trop vif lui avait valu, malgré une superbe plaidoirie de son père, un arrêt sévère : deux ans de prison. Le poète écrit à sa femme, de Bruxelles, le samedi 14 février 1852 : « Dis à Auguste, dis à Meurice et à Victor que je leur ferai les vers qu'ils veulent. C'est bien le moins que je jette quelques strophes à travers leurs barreaux[1]. » La pièce est datée : Conciergerie, novembre 1851.

IV, 13. *On loge à la nuit.* — Premier titre : *Le tapis-franc*. Date du manuscrit : 1er février 1852; sur l'édition : nov. 1852. Beaucoup de menues corrections de détail sur des fragments de papier bleu rapportés sur la feuille blanche.

Livre cinquième (*L'autorité est sacrée*). — Sur le manuscrit, contrairement à son usage, le poète a négligé de dresser la table des matières de ce livre.

La pièce V, 2 (*Chanson*), est transcrite deux fois, sur deux feuillets successifs (nos 130 et 131), de la main d'Hugo.

1. Lettre publiée par la *Revue de Paris* (15 janvier 1898).

La pièce V, 3, si fameuse, *Le manteau impérial*, a été recopiée. Le premier vers (*Oh! vous dont le travail est joie!...*) était d'abord : « Vous qui travaillez dans la joie!... » La date (Jersey, juin 1853) manque sur le manuscrit.

La pièce V, 4 (*Tout s'en va*), où figurent tant de personnages divers, la Raison, le Droit, l'Honneur, Alceste, la Chanson, une Plume, la Pitié, la Poésie, l'Aigle, etc., est presque triplée par les additions marginales.

V, 5 (*O drapeau de Wagram!...*). — Titre supprimé et marqué d'un point d'interrogation : (*Après avoir lu le rapport Troplong*)? A noter deux dates différentes de celle de l'édition (laquelle porte : Jersey, juin 1853) : novembre, Jersey, et octobre 1849. C'est donc, de toute évidence, une ancienne pièce, datée à nouveau.

V, 7. *Les grands corps de l'État.* — Premier titre : (*Sur le Sénat*)?

La pièce V, 9 (*Le chant de ceux qui s'en vont sur mer, air breton*), est une mise au net. — Date de l'édition : En mer, 1er août 1852. Sur le manuscrit : Jersey, 31 juillet 1853.

La pièce suivante (V, 10) est une des plus remaniées, des plus bouleversées, du recueil. Il y a même deux brouillons pour le début (feuillets 141 et 142); au revers du feuillet 141, on lit un premier jet, très raturé, de la Chanson sur l'air de Malbrouck (*Chant du sacre*). Le titre actuel (*A un qui veut se détacher*) a remplacé l'indication du manuscrit : *Montalembert.*

Une strophe, biffée et marquée d'un point d'interrogation (la sixième de la première division : *Reste!* — *Si c'est un antre où ceux qui font le mal...*) se trouve reproduite dans les Notes. — La pièce primitive finissait après la division IV[1] (après le vers : « Grandit l'ombre des arbres ! ») : on lit là la date : 22 janvier; et, au bout de la partie ajoutée (division V), la date : 24 janvier. Beaucoup d'additions marginales. — De même, *L'Expiation* (V, 13), également très corrigée, se terminait au début de la division VI, après le vers *Et l'Océan rendit son cercueil à la France*, où se lit la date, 14 novembre 1847, tandis que celle du bout de la pièce est : Jersey, 25-30 novembre 1852. Il est clair que le poète n'avait d'abord prétendu que rappeler, en guise de leçon morale, les désastres de Napoléon Ier depuis l'expédition de Russie. La peinture indignée de la cour de Napoléon III, qui occupe les divisions VI et VII, a été annexée après coup, de manière à modifier le sens général de l'œuvre, aboutissant à former un long morceau de 382 vers. — Les trois premières strophes de la division V semblent, pareillement, postérieures à la conception initiale.

Livre sixième (*La stabilité est assurée*). — Celui-là a sa table détaillée. Au bout de la première pièce, qui paraît recopiée (*Napoléon III*), cette glose : « C'est aujourd'hui, trente et un mai 1853, que je finis ce livre. Il est onze heures du matin. »

1. Cette division contient une strophe biffée, illisible.

VI, 2. *Les Martyres* (écriture pâle, presque effacée) reprennent une partie des vers qui, dans le manuscrit, appartiennent à la pièce intitulée *Pauline Roland* (V, 11); c'est le passage qui débute ainsi : « *Une d'elles était une mère sacrée...* »-

La pièce VI, 3 (*Hymne des transportés*), terminait ainsi son refrain :

Oiseaux, portez-leur nos prières [1]!
Portez-leur, ô vents, notre amour!

VI, 4 (*Chanson : Nous nous promenions parmi les décombres...*). — Le titre manque au manuscrit; mais, en revanche, la date, qui n'est pas sur l'édition, y est consignée : Jersey, 5 août 1853. La première manière de la troisième strophe était peut-être préférable au texte qui a prévalu :

Croissez, fleurs et fruits, raisins, blés et seigles!
Rivières, mes sœurs,
Ruisselez! planez, ailes des grands aigles,
Esprits des penseurs!

La pièce VI, 5 (*Éblouissements*; titre projeté : *Admirations*), est fort corrigée; et la fin de ce brouillon, qui manque au bout de la pièce, ne se retrouve que plus loin, après la pièce 10, sur le feuillet 182. Beaucoup d'additions en marge.

VI, 8 (*Aux femmes*). — Tout le début et toute la fin (les quatorze premiers vers et les dix-huit der-

1. Édition : « Oiseaux, dites-leur nos misères!... »

niers) sont dans la marge. L'habitude du *développement successif* est un procédé perpétuel chez Hugo.

En tête du numéro 11 (*Le Parti du crime*), l'édition porte un passage de la *Déclaration* précitée des proscrits, qui manque naturellement sur le manuscrit, où on lit simplement : « Le parti du crime relève la tête. » *Journal l'Union*, 8 novembre 1852. — La pièce est datée sur l'édition : novembre 1852; sur le manuscrit : 28 janvier.

Quant à la pièce VI, 12 (*On dit : — Soyez prudents...*), l'auteur avait balancé sur la place à lui accorder; il avait songé à la mettre après *Pauline Roland* : une note en fait foi.

La pièce VI, 13 (*A Juvénal*), dont une portion est transcrite sur papier bleu collé sur la page blanche, nous montre un exemple assez frappant des indécisions relatives au choix des noms propres que le poète prétend flétrir, en sa satire à la fois individuelle et générale. — Date du manuscrit : 5 février 1853; date de l'édition : novembre 1852.

Le début de la pièce VI, 14 (*Floréal*), a été considérablement remanié. Il n'est pas inutile de rapporter ici ce premier jet, plus court et plus naïf, afin qu'on puisse faire la comparaison :

Au retour du beau temps, quand la fille à l'œil bleu
S'ennuie à sa fenêtre et, soupirant un peu,
(*Variante* : danser)
Voudrait bien s'en aller aux bois au lieu de coudre,
Quand les nids...

Plus loin, un vers tout à fait modifié :

Édition :

Gallus entraîne au bois Lycoris qui se trouble.

Manuscrit :

L'esprit rêve, et le cœur de la vierge se trouble.

Lycoris et Gallus sont remplacés, dans les variantes, par Charlotte et Werther, couple assez différent!

VI, 16 (*Les trois chevaux*). — Ce titre manque au manuscrit.

La pièce VI, 17 (*Applaudissement*), porte comme premier titre projeté, — marqué d'un point d'interrogation, — *A la ville de Paris*. L'invocation du premier vers (« Ô ville du dix août!... ») est devenue, dans l'édition : *Ô grande nation*!... C'est un peu plus loin qu'on rencontre ces affreux calembours, dignes des plus triviales gazettes : *Salvum fac imperatorem* (*Au fait, faquin devait se trouver dans la phrase*); et *Canrobert-Macaire*. — La pièce, en sa conception première, était très restreinte. Elle a été amplifiée en marge (par exemple, depuis *Tout ce que tu conquis*... jusqu'à *C'est bien, descends encore*, etc.), au point d'en être triplée. Elle finissait après ce vers : *A la hauteur des bonds la profondeur des chutes!* Et elle était datée : 4 avril, Jersey. Puis, à la suite de cette date, sur un autre feuillet, le poète ajoute les dix-huit vers de la conclusion, très retouchés, et il date derechef : 6 avril, Jersey.

L'édition porte : septembre 1853.

Livre septième et dernier (*Les sauveurs se sauveront*). — Toujours, sur la page blanche, les titres et les numéros des pièces composant le livre, avec le relevé du nombre des vers de chacune, et le chiffre total à la fin :

I. Sonnez, sonnez toujours — 26, etc.

La pièce VII, 2 (*La reculade*), a été fort améliorée pour le détail du style. Additions nombreuses. — Date de l'édition : Jersey, juillet 1853. Sur le manuscrit : 1er septembre 1853.

Pareillement, la pièce VII, 3 (*Le chasseur noir*), a été très augmentée dans la marge, où figurent les strophes 1, 4, 5, 7 (*refrain*), 8.

VII, 4 (*L'égout de Rome*). — Le manuscrit ajoutait à ce titre le mot *impériale*; et, au-dessous, on lit : *Tombe d'empereur*. Au verso d'un feuillet du début (n° 216) est une des lettres relatives au bazar des proscrits (voir plus haut). — La pièce VII, 5, semble avoir été composée tout entière en vue du dernier vers : *Je regardai rouler cette tête coupée* (la lune). Dans ces dernières pièces, la verve du poète se fatigue visiblement : les épithètes communes, banales (*sombre*, *pensif* : — il affectionne cette dernière), sollicitent sa plume, qui les repousse par réflexion.

La pièce VII, 7 (*Patria*, avec la musique de Beethoven transcrite à la Note II de l'édition *ne varietur*), manque dans le recueil manuscrit.

La caravane (VII, 8) est datée, dans l'édition : Jersey, juin 1853; sur le manuscrit : 25 novembre 1852.

Sur le manuscrit manque la date (Jersey, juillet 1853) de la pièce VII, 10 (*Ce serait une erreur de croire...*).

La pièce VII, 13 (*Force des choses*), dont l'écriture est très effacée, il avait songé à l'appeler : *Natura rerum*.

Ultima verba (VII, 16) renfermait une strophe que le poète a raturée. C'était la quatrième. Elle n'est pas excellente, en effet; qu'on en juge :

Les faux frères, livrant leurs frères et leurs pères,
Disent : Chacun de nous de crainte est affranchi.
Vivons. Ce n'est pas nous que mordront les vipères;
Nous sommes les amis du sépulcre blanchi.

Date de l'édition : Jersey, 2 décembre 1852. Sur le manuscrit : 14 décembre.

Enfin, signalons, dans l'*Épilogue Lux* (à la division III), ce premier jet, assez médiocre, des troisième et quatrième strophes :

Nous errons sans voix, sans asile,
Tristes, nous tenant par la main;
Nous tournons le dos à la ville;
Dieu n'a pas pris le bon chemin.

S'il nous garde des jours prospères,
Pourquoi veut-il que nous allions
Par les sentiers où les vipères
Mordent le talon des lions?

Plus loin (division IV), une moitié de strophe complètement refondue. L'édition donne :

D'ailleurs, pensons. Nos jours sont des jours d'amertume,
Mais, quand nous étendons les bras dans cette brume,
Nous sentons une main;...

Le manuscrit (premier jet) offrait ces rimes différentes :

Et d'ailleurs, écoutons, pensons, ouvrons l'oreille :
La conscience en nous, lampe nocturne, veille,
Ame du genre humain ;...

De telles comparaisons peuvent être fructueuses. Plusieurs strophes de ce morceau sont, au surplus, très remaniées.

La même observation s'applique à la dernière pièce du volume (*La Fin*, Jersey, 9 octobre 1853).

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Avec le manuscrit de la *Légende des siècles* (première série), nous arrivons à l'ère des proportions gigantesques : mss. de V. Hugo, n° 6; 545 feuillets, d'un format de grand in-folio (environ 40 centimètres de hauteur et 30 de largeur), et l'écriture très haute. C'est bien le manuscrit de la troisième manière. Le papier est bleu le plus souvent, parfois blanc, rarement mauve. Le papier bleu porte en filigrane un médaillon couronné symbolisant la Grande-Bretagne, armée d'un bouclier et d'une lance, et tenant une fleur. L'antithèse a dû charmer le romantique vieilli [1]. Cette figure se retrouve à

1. Toutes les reliures des manuscrits de Victor Hugo sont revêtues intérieurement d'un singulier *ex-libris*, qui représente la cathédrale de Paris surgissant sur un fond sombre

peu près sur quelques timbres-poste des colonies anglaises. Sur la feuille de garde, le titre fut tracé en capitales énormes, par l'auteur lui-même, avec un bouchon de papier ou une estompe. Le deuxième feuillet contient la dédicace « à la France », avec l'épigraphe et les initiales V. H. — L'ordre des pièces est celui qui a été suivi dans les premières éditions, tandis que la *Légende* paraissait successivement, série par série. On ne trouve rien qui soit de nature à renseigner sur l'ordre définitif, établi cependant par le poète en personne. Il faut attendre le dépôt des autres manuscrits.

La préface de la première série porte la date : « Guernesey, 12 août 1859. » Or, nous voyons qu'elle est datée, dans les premières éditions, de *septembre 1859*, et, dans l'édition *ne varietur*, de *septembre 1857*. A qui la correction, ou l'erreur, est-elle imputable? — Cette préface n'a pas été écrite en une fois. Toute une section a été ajoutée en marge (de : *Un commencement peut-il être un tout?* jusqu'à : *Cet ensemble, que sera-t-il?* Et de : *On y trouvera quelque chose du passé...* à : *Plus tard, nous*

zébré obliquement, de droite à gauche (N.-E. — S.-O.), par un éclair blanc sur lequel se lit la formule : Ex libris Victor Hugo. — Le graveur qui avait composé cet *ex-libris*, Aglaüs Bouvenne, l'apporta à la Bibliothèque nationale, le 22 septembre 1896 : il l'offrait à titre gracieux, comme un hommage à la mémoire du grand homme. Nous avons lu dans un récent article de M. Mar que cette *jolie petite planche*, acceptée *avec reconnaissance* par V. Hugo, alors à Hauteville-House, date de 1870 (*Bulletin de la Société histor. d'Auteuil et de Passy*, n° du 31 mars 1899).

le croyons,...). Cette préface offre, d'ailleurs, fort peu de surcharges.

Ici se place, à propos des titres des pièces et de la division du volume, une observation qui a son prix. Victor Hugo, en établissant son manuscrit, en a séparé les diverses parties par de grandes feuilles blanches sur lesquelles il a inscrit avec soin les titres des différentes pièces de chaque partie. Cette précaution, qui révèle chez lui l'amour de son manuscrit et la méthode avec laquelle il le compose, nous éclaire encore sur les hésitations de ses titres; ces remarques peuvent se compléter par l'étude de la *Table*, écrite sur deux longues bandes de papier collées plus tard sur le papier du format ordinaire. De ces comparaisons résultent les variantes suivantes :

Dans la première partie (*D'Ève à Jésus*), la pièce intitulée *Dieu invisible au philosophe* s'appelait d'abord *L'Ane*; et la *Première rencontre du Christ avec le tombeau* s'appelait *Les prêtres*. *Le Sacre de la femme* portait en sous-titre « Mater »; et *La Conscience*, « L'Œil ». Dans la quatrième partie, la table indiquait : *Le cycle carlovingien*, et, en variante, *héroïque chrétien*, qui a prévalu. — *Bivar* y est divisé comme suit : *Le Cid sous le roi Sanche*. *Le Cid sous le roi Alphonse*. *Le Mendiant*. Ici, on le voit, la table est plus complète que le volume. Enfin, au lieu de *Le Parricide*, nous lisons simplement : *Kanut*. Dans l'intérieur du manuscrit, la table partielle fournit les

indications suivantes : *Les rois des Pyrénées* (barré), premier titre de *Le Jour des Rois*; *Gaïffer Jorge, duc d'Aquitaine* (supprimé au Cycle pyrénéen, — 2e série, — et transporté ailleurs); *Roland petit*; puis : *Les noces de Roland* (qui devint *Le Mariage de Roland*); *Comment le Cid reçoit don Sanche* (barré). Tous ces tâtonnements sont curieux, et nous ne jugeons pas trop minutieux de les signaler. — La sixième partie, *Les Trônes d'Orient*, s'intitule, dans la Table, *Califes et Sultans. 1453* y est dénommé : *Prédiction de 1453.*

Ici, une septième partie était marquée, sous le nom de *Montfaucon*. On sait qu'elle ne parut que dans la nouvelle série. Une douzième partie est encore annoncée dans cette table, sous le titre « *Hugo Dundas* ». *Ratbert* a pour titre « *Les quatre romances de Ratbert* », avec cette division : « *Le Conseil*, *Elciis*, *Onfroy*, *Fabrice*. » N'est-il point frappant de découvrir là déjà le nom de cet Elciis dont les paroles franches et énergiques ne devaient retentir que dans le volume complémentaire de la *Légende*, paru en 1883? Et peut-on en conclure que Victor Hugo ne s'est pas vanté en disant que, dès les débuts, il portait en sa tête l'immense variété de l'admirable poème? — La huitième partie a reçu, sur la table partielle de l'intérieur du manuscrit, successivement plusieurs titres : « *Seizième siècle*. — *Le mythe* (puis *le monde*, puis *le poème*) *païen retrouvé*. » Puis, « *Paganisme* » tout seul. Ces indications sont, excep-

tionnellement, contemporaines du manuscrit; car elles sont écrites au verso d'une ébauche des premiers vers du *Satyre*. — Enfin, dans la douzième partie (*Maintenant*), la table finale donne « *Paroles d'exilé* », au lieu de *Paroles dans l'épreuve*, et *L'Océan*. Ce dernier poème, que Hugo avait déjà conçu, ne devait paraître que dans le volume complémentaire. Ajoutons que, dans « *Hors des temps* », le *Jugement dernier* a pour titre : *Le Clairon*.

Les observations relatives à l'extérieur du manuscrit ne seront pas maintenant très nombreuses; nous avons dit pourquoi. Le plus souvent, l'on a affaire à une première copie, sinon à une copie définitive, et le poète se soigne beaucoup plus depuis qu'il a été sacré par la gloire et par l'épreuve. Quelques notes, quelques incertitudes, beaucoup de menues corrections; mais plus de lettres, plus de billets de part, plus de proclamations ni de programmes de concerts. On sent l'homme qui compose à loisir; et — c'est avec raison qu'on l'a dit — l'exil a conféré à Victor Hugo une sérénité presque olympienne, qui l'a véritablement métamorphosé.

Le Sacre de la femme, très corrigé, est précédé de cette note : « Faudra-t-il conserver la division par chiffres? — A examiner. » Le manuscrit se termine ainsi : « 5-17 octobre 1858; en relevant de ma maladie ». — Avant le n° VI du poème, cette note « (*un blanc*) », qui se répète à mainte reprise au cours de la *Légende*. Dans les derniers poèmes, Hugo

y joint même des étoiles, pour mieux séparer les développements. C'est un signe pour l'imprimeur; il marque, une fois de plus, le souci de l'édition soignée.

La Conscience. — Le manuscrit est ancien; il est encore de la première écriture; la date, *29 janvier* (sans l'année), ne nous renseigne qu'imparfaitement. Plusieurs pièces ont été ainsi incorporées à la *Légende des siècles*, mais ont été composées bien avant. *Les Pauvres gens* sont de 1854. La *Première rencontre du Christ avec le tombeau* est du 23 octobre 1852. D'autres sont encore plus vieilles, telles que *Le Mariage de Roland*, *Aymerillot*; la *Chanson des Aventuriers de la Mer* remonte même à 1840.

Puissance égale bonté[1] avait d'abord pour titre : *Le Puissant et l'Impuissant.* Au-dessous, ces notes, qui sont comme un commentaire ou une ébauche de plan : « *Impuissance du mal et puissance du bien.* Le mal condamné à la petitesse. La puissance se mesure à la bonté. » Toutes ces formules ont été enfermées dans un rectangle à deux diagonales, dans lequel on distingue encore ces mots : « Allah, Brahma ».

Les Lions. — En marge figure aussi une sorte de

1. M. Mabilleau (*Victor Hugo*, Hachette, in-18) cite ce titre et constate que le poète, comme l'observe le *Témoin de sa vie* (Mme Hugo), avait montré, dès la pension Cordier, certaines aptitudes pour les constructions abstraites de la géométrie. De sa préparation hâtive à l'École polytechnique, il avait conservé un goût spécial pour les formules précises, les oppositions, les équations, les proportions (cf. *Le Roi est le Roi* et *Le Cid est le Cid*, etc.)

canevas de la pièce. Des essais de vers, d'une tout autre écriture, suffiraient à démontrer que le manuscrit est déjà une copie faite à main posée. La date est ainsi libellée : « Fini le 31 octobre 1857, anniversaire de mon départ de Jersey ».

Les quatre vers du *Temple* sont copiés en double. *Booz endormi* présente de curieuses corrections.

L'Ane. — En sous-titre, *Dieu invisible au philosophe*, qui est devenu le titre définitif. L'écriture est très grosse et très droite, plus serrée que de coutume. Cette note, sur une petite fiche : « Balaam, devin, de Phétor, près l'Euphrate. Balac, roi des Moabites. Nombres, 21 et 22, etc. », a pu faire soupçonner que déjà Victor Hugo avait conçu le poème qui, plus tard, paraîtra avec le titre alors rejeté : « *L'Ane* ».

La « *Première rencontre du Christ avec le tombeau* ». — D'abord, le titre est : *Les Prêtres* (?), avec un point d'interrogation; puis, au-dessous, et barré : « *Évangile selon saint Jean.* »

La belle pièce intitulée *Le Lion d'Androclès* est une copie faite avec amour. A peine un mot surchargé, et une variante au vers 18. C'est un superbe type du manuscrit recopié. Mais une longue note, fort intéressante, nous met en présence d'un amusant problème. Victor Hugo spirite, quel beau sujet d'études pour les disciples d'Allan Kardec ou de M. de Rochas! Cette note est d'une écriture cursive, à l'encre carmin, sauf la première phrase, qui a été ajoutée postérieurement, à l'encre noire, et réunie au reste.

Telle qu'elle est, elle certifie que le poète avait fait tourner des tables et consulté les esprits en famille. Constatons, puisque cela n'a pas autrement influé sur son œuvre, que ce fut là seulement un moyen de charmer les heures fastidieuses de l'exil. Dans son curieux volume sur *Victor Hugo après 1852*, M. Edm. Biré a réuni (chap. IV) un certain nombre de témoignages topiques relatifs au spiritisme dans la famille Hugo. Il a vivement reproché au grand proscrit « d'avoir incliné sa raison devant la table à trois pieds », et d'avoir cru aux *médiums*, lui qui « ne croyait plus au Christ médiateur ». Assurément, ce commerce avec l'Inconnu, cet entretien familier avec « la Bouche d'ombre », avait quelque chose de séduisant pour l'exubérante imagination de notre poète. C'est là un cas psychologique sur lequel tout n'est pas encore dit. Parmi quelques textes tirés des Lettres et du *Journal de l'exil*, M. Biré a cité la note du manuscrit de la *Légende*. Mais la citation est incomplète et inexacte. Nous la rétablissons ici dans son intégrité :

« On trouvera dans les volumes dictés à mon fils Charles par la table une réponse du lion d'Androclès à cette pièce. Je mentionne ce fait ici en marge. Simple constatation d'un phénomène étrange auquel j'ai assisté plusieurs fois. C'est le phénomène du trépied antique. Une table à trois pieds dicte des vers par des frappements, et des strophes sortent de l'Ombre. Il va sans dire que jamais je n'ai mêlé à

mes vers un seul de ces vers venus du mystère, ni à mes idées une seule de ces idées; je les ai toujours religieusement laissés à l'Inconnu, qui en est l'unique auteur, je n'en ai pas même admis le reflet; j'en ai écarté jusqu'à l'influence. Le travail du cerveau humain doit rester à part et ne rien emprunter aux phénomènes. »

Ici, les initiales V. H. marquaient la fin de la note. Elle a été complétée, de la même écriture et de la même encre, comme suit :

« Les manifestations extérieures de l'invisible sont un fait, et les créations intérieures de la pensée en sont un autre; la muraille qui sépare ces deux faits doit être maintenue, dans l'intérêt de l'*observation* et de la science. On ne lui doit faire aucune brèche, et un emprunt serait une brèche. A côté de la science qui le défend, on sent aussi la religion, la grande, la vraie, l'obscure et la certaine, qui l'interdit. C'est donc, je le répète, autant par conscience religieuse que par conscience littéraire, c'est par respect pour ce phénomène même, que je m'en suis isolé, ayant pour loi de n'admettre aucun mélange dans mon inspiration, et voulant maintenir mon œuvre, telle qu'elle est, absolument mienne et personnelle. V. H. »

Le Lion d'Androclès porte la date : 28 février 1854.

— Mais la note est postérieure. — Nous dédions ce document peu connu à ceux qui voudraient rechercher la réponse du Lion et les livres « dictés

par la table ». Mais nous avons peine à croire que ces « strophes sorties de l'Ombre » vaillent les vers issus du cerveau du poète.

Le Mariage de Roland, qui n'est pas daté, est, à coup sûr, de la première écriture. Pour éviter d'en faire la copie, et pour l'introduire néanmoins dans le format in-folio du manuscrit, Hugo a collé les vieilles feuilles blanches sur son habituel papier bleu. — La même observation s'applique à *Aymerillot*, l'une des pièces les plus retouchées. Le manuscrit est plein de corrections, et caractéristique par le désordre qui y règne. Nulle pièce peut-être n'a été plus remaniée. Elle occupe les feuillets 106-127. Au vers 6 (*Le laboureur des monts...*), Hugo a écrit cette note en marge : « Littéralement : *Etcheco-raüna*; chant basque d'Actabicar. » Le feuillet 119 a été recopié après coup, avec la mention : « A intercaller (*sic*) A. » C'est le développement : *Ces bons Flamands, dit Charle,...* jusqu'à : *Le bon cheval du roi...* Au reste, c'est surtout sur les termes familiers, les expressions comiques, voire un peu triviales, que portent les additions. Sans doute, le poète, tout à fait fidèle encore aux principes de l'antithèse romantique, a voulu créer une opposition plus forte entre les excuses de tous ces braves, recrus de fatigue, et l'héroïque éclat du vieil empereur.

Bivar, copié sans titre, porte, au-dessous de la date, « 16 février 1859 », ces mots : « *Mon doux anniversaire.* » Nous l'avons dit, le poète s'attendrit, et

il devient le patriarche de l'exil, en attendant d'être le Grand-Père.

Le Petit roi de Galice avait un sous-titre, qui a été rayé rageusement. Le manuscrit est de dix-neuf grands feuillets. Date : « Du 12 au 20 décembre 1858; jour du départ d'Auguste Vacquerie. » Quel homme! En neuf jours exécuter une pareille pièce! C'est un vrai tour de force. Mais la date est-elle bien sincère?

La Légende d'Éviradnus; tel est le titre primitif, qui n'a point été corrigé. Au-dessous, celui-ci : *L'aventure*, qui est joliment romantique [1]. Au feuillet 218, à propos des épithètes qui caractérisent madame Mahaud, « *aimable et bijoutière* », l'auteur écrit en marge : « Voir les dix dernières pages des *Mémoires* de la Princesse palatine. » Au feuillet 223, en marge des vers :

« *L'histoire est là, ce sont toutes les panoplies...* etc. », un petit dessin, au trait, représente l'armure, homme et cheval, où se cacha Éviradnus. Le casque est terminé par un plumet prodigieux, semblable à ceux que, par plaisanterie, Gustave Doré prête aux personnages des *Contes drolatiques* de Balzac. C'est le seul dessin qu'il y ait en ce manuscrit. Il semble, en effet, que Victor Hugo, après avoir beaucoup dessiné au cours de ses premières années de production, ait subi comme un temps d'arrêt, à ce point de vue spécial. Plus tard, sa

1. La dix-huitième et dernière division (*Le jour reparaît*) s'intitulait d'abord, sur le manuscrit : *Ave, Mahaut* (*sic*).

plume redeviendra volontiers un pinceau, quand il aura été plus particulièrement touché par la grâce, la splendeur ou l'épouvante des spectacles maritimes (cf. le manuscrit des *Travailleurs de la mer*). — Détail intéressant : Joss s'appelait d'abord *Fritz*. Victor Hugo a corrigé le nom dans tout le manuscrit. Au haut du feuillet 243, plusieurs noms monosyllabiques avaient été mis en réserve, entre lesquels il a choisi : « Karl, Max, George, Joss. »

Zim-Zizimi. — C'est un manuscrit de premier jet, très remanié, surtout les feuillets 269, 270, 272, 278, 279 et 283. — Outre la date « 20-25 novembre 1858 », qui se lit à la fin, on remarque, en marge du premier feuillet, cette note : « Écrit dans l'insomnie de la nuit du 23 au 24 novembre 1858. » A côté, des indications, des essais de vers rapidement réservés et presque illisibles. Le graphologue y trouverait un enseignement. Il est facile de voir que l'écriture haute et droite est voulue. Enfin, plusieurs feuillets ont été commencés d'un côté, puis retournés et écrits de l'autre côté. — Même observation s'applique au texte de *Ratbert*.

Ratbert. — Le manuscrit est d'aspect plus ancien, le papier différent; la date : « 3 décembre 1857 »; mais l'écriture est bien de la troisième manière. La première partie portait ce titre, effacé depuis pour céder la place à celui que l'on sait (*Les conseillers probes et libres*) : *Première romance*. Beaucoup de parties ont été refondues; et, de temps à autre, de

petites fiches ont été jointes, portant quelques vers refaits. L'une d'elles montre, au verso, cette adresse : *Monsieur Victor Hugo, Hauteville, Guernesey.* En haut du feuillet 316, à gauche, un petit tableau provisoire des quatre parties du poème semblerait prouver que cette division se présenta seulement alors à l'esprit du poète. La deuxième partie se termine par la date : « *6 décembre 1857.* »

La Confiance du marquis Fabrice, où se lisent encore les mots *Quatrième romance*, porte, à l'encre rouge, les sous-titres qui se retrouveront dans le volume. Seulement, le numéro XVI (*Après justice faite*) s'intitulait d'abord : *Chose dont deux moines furent témoins le même jour.* — Dans cette vaste pièce, qui n'occupe pas moins de cinquante-six feuillets du manuscrit, et qui fut achevée en quinze jours, les noms propres ont varié à maintes reprises. Ratbert est d'abord *Foulques* (cf. f. 305, 306, 307, etc.). Isora s'appelle d'abord *Ginora*, autant qu'on le devine encore sous une épaisse rature, une rature de plume d'oie, comme Hugo les savait faire. On devrait étudier aussi à ce point de vue le feuillet 360. En bas, notons ces mots : « Agapet le Pensif, abbé de Cluny. » C'est un nom mis en réserve. — Enfin, tout le long de la pièce, les vers sont comptés par endroits, ce que Hugo omettait rarement de faire, et le total 748 est écrit au crayon à la fin.

Avec la *Chanson des aventuriers de la mer*, on salue une vieille connaissance. Le manuscrit, daté du

29 octobre 1840, retrouvé sans doute dans des cartons, et légèrement retouché, accuse tous les caractères de la première manière : petit format, encre mauvaise, toute jaunie, écriture très fine.

Le Régiment du baron Madruce était primitivement intitulé : *Les hallebardiers de la garde impériale suisse* (*1643*). La pièce semble avoir été conçue en deux fois; ou plutôt, elle devait fournir la matière de deux pièces. En effet, toute la fin, à partir des vers : *Aigle, ne t'en va pas!...*, porte un titre spécial, écrit à l'encre rouge, au feuillet 448 : *Sur un aigle.* Et, tandis que la pièce donne, comme dates, *28 janvier 1859*, au début, et *31 janvier 1859*, à la fin, le feuillet 455 mentionne celle-ci : *5 février 1859*, et, à la fin de la pièce, *Sur un aigle*, *6 février 1859*, avec ces mots, assez suggestifs en ce qu'ils dénotent chez le poète un incessant souci de la concordance entre l'actualité et le passé : « Il y a aujourd'hui six ans jour pour jour, une insurrection a éclaté à Milan. »

Le célèbre morceau *Après la bataille* est du *18 juin 1850*. C'est un exemplaire de la première manière, introduit dans le manuscrit selon le procédé signalé plus haut.

Le Crapaud était dénommé, avec une certaine affectation : *Le bon Samaritain*. Ce baudet de Samarie eût probablement prêté à rire; et Hugo, après avoir marqué ce titre d'un point d'interrogation, a fini par y renoncer.

Les Pauvres gens, avec la date, *Jersey*, *3 fév. 1854*,

offrent un modèle, rare dans la *Légende*, du manuscrit de la deuxième manière, et de l'écriture qui y correspond. Les *Paroles dans l'épreuve* sont encore plus précieuses à cet égard. C'est tout à fait la période de transition; déjà apparaît par endroits l'écriture haute et droite. La date est : *21 août 1855.*

Pleine mer. — Plein ciel. — En tête de la première de ces magnifiques rêveries, sorte d'apothéose de la pensée, Hugo avait écrit, puis raya plus tard, ce titre : *Le Navire.* Dans *Plein ciel*, une réserve de grands noms bizarrement assemblés au bas d'une page : *Condorcet*, *Cabral*, *Diaz*, *Vasco de Gama*, *Marco Polo.* Cette pièce, datée du *9 (ou du 3?) avril 1859*, fut cependant commencée plus tôt. Une note, à la fin des dernières strophes, en avertit le lecteur : « Ces sept dernières strophes ont été faites en juin 1858, au commencement de la maladie dont j'ai failli mourir. » — Or, reportons-nous aux dates de tout le manuscrit. Si l'on en excepte les quelques pièces retrouvées au fond des cartons ou des tiroirs et utilisées dans la *Légende* (voir plus haut), on constatera que ces sept strophes suprêmes, sorte de développement final où vient se fondre l'ensemble, sont vraisemblablement les premières que Victor Hugo ait écrites de tout le volume. N'est-ce pas une preuve de plus qu'en bâtissant le *péristyle*, selon sa propre et majestueuse expression, il possédait d'avance le plan de l'édifice, jusqu'à l'extrémité de la flèche qui devait se dresser vers le ciel?

II

LA COMPOSITION ET LE STYLE

Observations sur le développement successif. — Il reste à énoncer, en un bref aperçu, les résultats généraux auxquels nous a conduits, touchant l'analyse des procédés de composition intime et l'examen des corrections principales, l'inspection attentive de ces trois recueils dont nous venons de décrire l'aspect extérieur et la structure essentielle. La moisson est riche; et, pour ne pas combler la mesure, il faudra nous résigner à une demi-récolte. On se bornera donc ici à signaler quelques additions et suppressions notables; — à envisager les lois du *développement successif*; — à montrer les hésitations diverses, et bien permises, qui entravent le poète en train d'engendrer son poème; — à classer quelques-unes des images qui défilent dans sa fantaisie; — enfin, à considérer les retouches que lui imposent les exigences de la forme : détails de style, choix des épithètes, des noms propres et des termes géographiques, recherche du vocable *précis*, *technique* ou *rare*, qu'il convient de substituer, pour fortifier l'expression, au terme *vague*, *général* ou *banal*, que n'évite guère la plus habile improvisation.

Et d'abord, il semble inutile d'insister longuement sur les suppressions, trop peu nombreuses (on en a déjà cité plusieurs dans les pages qui précèdent). Pourtant, il serait injuste de soutenir que V. Hugo s'interdit absolument, par système, les coups de ciseaux. Il sait rogner hardiment, quand c'est nécessaire. Apportons quelques exemples à l'appui de notre thèse. On avouera que, malgré la tendresse du poète pour tous les vers sortis de sa plume, il fut parfois bien inspiré dans ses sacrifices.

Le Retour de l'Empereur, imprimé depuis dans la *Légende des siècles*, fut publié séparément en 1840, l'année même de la translation des cendres. Le manuscrit forme une mince plaquette à part (mss. de V. Hugo, n° 6 *bis*, de 26 feuillets; écriture cursive, hâtée; papier pelure). — Après ces vers de la division I :

> ... dont Barberousse, assis sur sa chaise de pierre,
> Dort depuis six cents ans...,

Hugo avait écrit, puis il abandonne, cette strophe, d'une franche médiocrité..., pour ne pas dire plus :

> ... Si bien que vous voyant glacé dans son délire
> Et tel qu'un dieu d'airain qui se laisse adorer,
> Ce peuple, ivre d'amour, venu pour vous sourire,
> Ne pourra que pleurer!

Un peu plus loin, il rehausse, au moyen d'une simple date, un hémistiche languissant, et convertit

en de très beaux vers des membres de phrase assez prosaïques :

Vingt ans il a dormi dans cette île lointaine!

Première version :

Il s'est donc endormi dans cette île lointaine!
Couvrant d'oubli sa tombe aux bruits humains murée...

Première version :

Laissant tomber leur paix sur sa tombe murée...

Même pièce : il expulse un fâcheux pléonasme : « De sombres *vétérans*, *vieux* guerriers qu'on admire... » devient : « De sombres *grenadiers*, *vétérans* qu'on admire... » A la strophe suivante : « Car, couché *sur le char* dans une ombre profonde... » devient : « Car, *ô géant!* couché.... »

Dans *Les Pauvres gens* (division IX), cette pièce touchante qui date de la maturité d'Hugo (le manuscrit porte la date : Jersey, 3 février 1854), à signaler cette excellente exclusion d'une répétition désagréable. Le manuscrit donne cette variante en marge (il s'agit de Jeannie, qui emporte les deux petits enfants de la morte) :

Sourde aux oiseaux de mer pareils à des crieurs,
Sourde aux vents, *sourde* aux rocs, *sourde* aux flots en [colère...

Le texte définitif conserve la même image avec ces vers, bien préférables :

N'entendant même plus les bruits extérieurs,
Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère...

La dernière strophe de la division II du *Retour de l'Empereur* avait été récrite par Hugo au bas de la page avec des apostrophes qui lui imprimaient un tour plus emphatique, un élan plus déclamatoire :

Dans ces heures de paix, ô mers, sommets, vallées,
Vents, nuages, et vous, ô sphères étoilées... :
Vous calmiez ce grand cœur!

Même pièce (division III) : il rejette une répétition vicieuse et accumule les épithètes grandiloquentes :

C'est la conquête ardue, âpre, démesurée!
Le but éblouissant des suprêmes efforts!
Première manière (*tautologique*) :
C'est la haute conquête, illustre et désirée,
But du dernier triomphe et des derniers efforts!

Ailleurs, le premier jet vient lourd, embarrassé : cinquante-six vers avant la fin de *La Rose de l'Infante* (*Légende des siècles*, III, 26), exactement après le vers : *Le fracas sépulcral et noir du branle-bas*, on lisait dans la marge ces quatre vers, délaissés ensuite, et peu regrettables, avec leurs intonations pesantes :

La brise, sur l'eau verte aux glauques chevelures,
Penche le gonflement farouche des voilures;
On entend remuer au fond des entreponts
Les canons, rattachés par leur chaîne aux crampons.

Hugo serre une énumération exagérée (*Les Pauvres gens*, division IV) :

Père, amant, frères, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là, dans ce chaos! mon cœur, mon sang, ma chair!

Première manière du second vers :

Mon bonheur, mes amours, et ma vie et ma chair! —

Cf. *Le Crapaud* : « Disloqué, de cailloux en cailloux cahoté » a remplacé : « Sanieux, disloqué, rompu, *désemboîté* », qui est mauvais : ce dernier mot est même un mot forgé, un pur barbarisme.

Mais si, chez Hugo, les retranchements sont relativement rares, à telles enseignes qu'il serait aisé d'en établir la statistique précise, le bilan serait difficile à dresser si l'on tentait de mettre en regard les *additions*, car celles-ci sont continuelles, les additions de rhétorique surtout. Telle harangue, étendue à l'excès, au delà de toute limite raisonnable, atteint à une exubérance sonore et creuse qui lasse le lecteur, épuise le récitant. Il faut, pour s'en convaincre, avoir lu à haute voix *Éviradnus* et *Le Petit Roi de Galice*. Voyez notamment, dans ce dernier poème, division VI, le discours de Pacheco (*Mes frères, n'est-ce pas? c'est mou, c'est grelottant...*); — division VII, la réplique de don Ruy le Subtil (*Vous êtes dans un vrai coupe-gorge*, etc.), et les paroles de Ruy à Roland (*Seigneur, Nuño n'est pas possible*). On pourrait, en ce fragment épique, colossalement accru, multiplier les exemples de refonte et d'augmentation successives.

Quand Éviradnus surgit, terrible comme la vengeance, devant Joss et Zéno éperdus, il leur adresse

un incommensurable discours où le poète a prodigué tour à tour les images splendides (*A quoi bon présenter le miroir aux ténèbres?*) ou très communes. Voici qui est de bien mauvais goût :

Toi, que tous ces rois-là mangent et déshonorent,
Toi, que Leurs Majestés les vermines dévorent,
Est-ce que tu n'as pas des ongles, vil troupeau,
Pour ces démangeaisons d'empereurs sur ta peau!

Il est bon de noter que c'est surtout dans les compléments nouveaux intercalés qu'abondent, comme à plaisir, la bizarrerie et l'étrangeté les plus triviales (cf. *Aymerillot* : « ... *Et, pour toutes ribotes, Nous avons dévoré beaucoup de vieilles bottes*; — *Si bien qu'étant parti vautour, on revient poule*; — *Je désire un bonnet de nuit...* ». Or, le passage de l'anathème d'Éviradnus où se rencontrent les vers si discutables que nous venons de citer, a été annexé en marge (depuis : *Ô dégradation du sceptre et de l'épée!...* et les seize vers suivants). Par compensation, peut-être, Hugo eut le tort de faire fi de cinq vers, éclatants et fermes, qu'il avait écrits auparavant :

Oui, sous ce fier succès, sous ce destin flagrant,
Sous cet enchaînement de conquêtes, si grand,
Si fort, si continu, qu'il fait croire au vulgaire
Que la victoire sert chez vous, et que la guerre
A mis votre harnais à ses chevaux fougueux...

Ces vers aboutissaient à la conclusion, maintenue :

Sigismond est un monstre et Ladislas un gueux!

Dans certains cas, l'*addition* n'est qu'une réflexion, gaie ou mélancolique, dictée au poète par son sujet lui-même (cf. *Les Pauvres gens*, division VII) :

Hélas! aimez, vivez, cueillez les primevères,
Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres...
Le sort donne pour but au festin, au berceau,...
Le refroidissement lugubre du tombeau!

Ces remarques éparses nous amènent à saisir sur le vif les lois de *développement successif* qui président à la genèse d'un poème entier.

Volontiers, donc, Hugo amplifie, soit tout bonnement pour arrondir une période, soit pour introduire une actualité (*Orientales*), soit parce que d'autres images émergent de son cerveau tandis qu'il relit son œuvre (*Éviradnus*), soit pour couper un développement trop long.

Malgré sa merveilleuse facilité et son incomparable souplesse, il est presque superflu de constater que sa pensée ne sort pas toujours d'une seule coulée. Il ébauche, au préalable, une charpente, une réduction de tout le poème naissant. Il fixe, avec un lumineux relief, les divisions essentielles, qu'il rend, au besoin, plus saillantes à ses propres yeux à l'aide d'un vers ou d'un hémistiche imagé. — En veut-on deux exemples incontestables? En vedette, et en marge, des *Lions* (*Légende des siècles*, I, 2, *D'Ève à Jésus*), on aperçoit une sorte de canevas en vers, sous forme de note; c'est le germe, le *monstre* de

toute la pièce : « Un homme vêtu de blanc apparut sur le bord de la fosse... Les quatre lions s'élancèrent au bord... »

Et l'homme dit : La paix soit avec vous, lions.

. . . . . .

Puis il leva la main ; les lions s'arrêtèrent...
Cet homme vient à vous de la part des forêts.
Cet homme vient à vous de la part du désert.
Cet homme vient à vous de la part des nuages...

Voici les jalons posés pour *Le Jour des Rois* :

Flamme au septentrion. C'est Vich incendiée.

. . . . . .

Flamboiement au midi. C'est Girone qui brûle.

. . . . . .

Rougeur à l'orient. C'est Lumbier en feu.

. . . . . .

Fumée à l'occident. C'est Téruel en cendre.

Puis, la période de gestation terminée, le plan une fois établi dans ses lignes capitales, Hugo confie enfin au papier, tout d'une haleine, sous la dictée de sa mémoire fidèle, la pièce qu'il a ruminée en sa tête. Mais il y revient bientôt, d'ordinaire pour l'enrichir de puissantes digressions, de somptueux développements ; car — nous le répétons — il supprime à regret. De là, ces périodes qui se déroulent avec tant de nombre et d'ampleur, ces descriptions accessoires, parfois poussées à outrance, ce flux d'idées et de détails de second ordre qui arrivent —

on l'a vu à propos des *Châtiments* — à doubler, voire à tripler les élucubrations primitives (cf. plus haut *Châtiments*, I, 11, et VI, 17, *Applaudissement*; et *Légende des siècles*, III, 31, *Le Régiment du Baron Madruce*. Après le vers « *Décroître le soleil et grandir les étoiles* ! » on lit la date : 31 janvier; puis, le poète reprend sa pièce sur de nouveaux frais, et il n'écrit pas moins de cent quatre-vingt-dix vers, après lesquels il redate : 6 février 1859.)

Ainsi, l'examen impartial des corrections atteste, outre la probe et consciencieuse besogne de la lime, cette maîtrise prestigieuse du vocabulaire qui allège la tâche du poète, et aussi cette exubérance géniale qui transforme une formule peu expressive en une image énergique ou pittoresque, plastique ou idéale, rapide ou redondante, destinée soit à ravir le caprice du lecteur, soit à laisser sur son âme une durable empreinte morale. Par accès, d'ailleurs, Hugo cède uniquement à son amour du grossissement, à sa manie d'interpolations fantastiques, à l'opulence de sa rhétorique déréglée, aux ressources de sa dialectique de sophiste; il prolonge à satiété ses discours (*Éviradnus*, *Le Petit Roi de Galice*), achoppe à la lourdeur et à la grossièreté. Il sème à profusion des violences de goût peut-être involontaires, causées par la recherche calculée de l'antithèse plus que par la fougue luxuriante de l'improvisation.

Pour preuves à l'appui, citons *Puissance égale*

bonté (le travail du démon dans sa forge : « *Il frappait du ciseau, du pilon, du maillet...* » Quatre vers descriptifs, étincelants, pour développer le mot *battre*); *Bivar* (les paroles enthousiastes du scheik Jabias au Cid, pour définir ce héros des Espagnes : « *Vous regardiez ainsi que néants et fumées...* »; six vers); *L'An neuf de l'Hégire* (portrait et langage de Mahomet, accrus d'abord de dix-neuf vers, puis de seize autres); *Le Crapaud* (digression panthéiste sur l'influence du *divin* se reflétant dans la plus immonde créature; puis, longue et brutale analyse — ajoutée — du supplice de l'animal, victime des enfants barbares); *Le Petit Roi de Galice* (paroles du robuste bandit Pacheco bafouant la complexion débile du jeune prince). Tous ces passages, dont plusieurs sont éminemment prolixes, diffus ou superflus, se bornaient, dans le principe, à des traits plus secs et mesurés, à des touches plus sobres et plus nettes.

Les plus merveilleuses strophes peut-être de ce chef-d'œuvre exquis, *Booz endormi* (*Légende des siècles*, I, 2, *D'Ève à Jésus*), ont été annexées au dessin primitif :

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens;...
Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge;...
Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi...
Une race naîtrait de moi! Comment le croire?
L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle;
La respiration de Booz qui dormait...

L'An neuf de l'Hégire est également remarquable à cet égard. Au début, avons-nous dit, le portrait du prophète de l'Islam est complété par une importante addition marginale. Son discours a pris aussi une extension singulière :

Souvent, comme Jacob, j'ai, la nuit, pas à pas,...

Il y a là un superbe développement de seize vers qui n'est pas sorti tout d'abord du sujet, mais est venu après coup. — Citons enfin, dans *Le Parricide* (*Légende des siècles*, I, 10), le développement, intercalé, sur les victoires de Kanut le Danois (neuf vers) : « Il bâtit un grand trône en pierres féodales.

Il vainquit les Saxons, les Pictes, les Vandales... etc. »

Quand on cherche à interpréter les mobiles de ces additions successives, le souci de l'actualité ne doit pas manquer d'entrer en ligne de compte. C'est évidemment à cette tendance, naturelle chez un écrivain à l'affût de la mode et avide de popularité, qu'il faut attribuer tel ou tel vers des *Orientales* (cf. *Orientales*, II, *Canaris* : « *Le pavillon de Naple est éclatant dans l'air* »; et XII, *La Sultane favorite* : « *Dis, crains-tu les filles de Grèce? Les lys pâles de Damanhour?* etc. »).

Joignons-y une des pièces les plus anciennes de la *Légende* (III, 28), *La Chanson des aventuriers de la mer*, datée : Kaiserslaunen, 29 octobre 1840 : « *En*

partant du golfe d'Otrante.... » (Manuscrit : « *En partant d'Asti près d'Otrante....* »). Elle est copiée d'une vieille écriture jaunie, très serrée, et présente trois strophes enrichissant le dessin primitif. Les deux premières, d'aspect tant soit peu baroque, contiennent des allusions qui ne sont pas claires pour les modernes lecteurs, mais qui l'étaient davantage de leur temps. — Voici la première, très remaniée :

En Calabre, une tarentaise
Rendit fou Spitafangama;
A Gaëte, Ascagne fut aise
De rencontrer Michellema...

Et voici la seconde, assez leste, tout à fait voltairienne :

Autre perte. André, de Pavie,
Pris par les Turcs à Lipari,
Entra, sans en avoir envie,
Au sérail, et, sous cet abri,
Devint vertueux pour la vie,
Ayant été fort amoindri...

La faculté maîtresse d'un bon ouvrier en vers, c'est, sans contredit, l'imagination, c'est-à-dire, selon l'heureuse définition de M. Ch. Renouvier[1], fondée sur l'acception propre, étymologique, du mot, « l'aptitude à se représenter les faits de figure, d'ordre et de position dans l'espace, en dehors de toute sensa-

1. Cf. Ch. Renouvier, *op. laud.*, chap. III, IV, V; et L. Mabilleau, *op. laud.*, pp. 101-176.

tion actuelle, ou de se les rappeler par une exacte et précise intuition de mémoire ».

Or, la mémoire de V. Hugo fut exceptionnelle, mais purement *formelle*, comme on l'a dit, « ne retenant que le contour et l'aspect des choses ». Au commentateur superficiel, la vision de l'auteur de *Choses vues* ne semble assujettie à aucune règle stricte; au critique plus avisé, plus perspicace, elle apparaît parfois incohérente, mais toujours intense, grandiose, compréhensive, et souvent claire, dégagée, consciente. C'est elle qui lui révèle les trésors du génie mythologique, qui lui livre le secret des comparaisons esthétiques, des métaphores inattendues, des personnifications audacieuses, des généralisations imagées, des saisissantes associations d'idées. Mais cette incomparable virtuosité n'est pas exclusive de tâtonnements, de retouches. Si l'évocation mentale des images peut aller jusqu'à l'hallucination, elle n'est pas non plus incompatible — loin de là! — avec l'investigation patiente, la méditation prudente de l'écrivain qui calcule la portée de ses développements, pèse la valeur des termes, et dirige impérieusement le mouvement rythmique de ses vers. La perception des nuances si délicates de la lumière et de la couleur, de la forme plastique et des sons, ne s'acquiert pas d'emblée. Il serait insensé — et ce serait méconnaître de la façon la plus profonde la psychologie et le tempérament de notre poète — d'admettre *a priori* qu'il embrasse sans effort, par

l'essor de son seul génie, tous les recoins du monde imaginaire où il entraîne et fait évoluer ses personnages. Il se reprend, s'amende, s'interroge, élabore à nouveau ses sensations. Il revoit lentement, logiquement, sa production première, afin d'y introduire et d'y rattacher, sans que la couture soit trop manifeste, les images accessoires et les menus motifs descriptifs que la matière comporte, et qui avaient échappé au bouillonnement de sa fantaisie créatrice. En conséquence, l'inspiration, chez lui, est proprement l'alliance amicale, la fusion intime de la vision la plus aiguë et de la composition la plus savante. Certes, la pléthore et l'enflure sont parfois la rançon de l'ampleur et de l'éclat. Mais, en revanche, que de précieuses trouvailles sont dues à ces refontes de poèmes! — Contentons-nous de quelques exemples. — *Le Sacre de la Femme* accuse les corrections imagées et abstractions incarnées suivantes :

Pas un *rayon* qui n'eût sa *dorure* première.

Texte initial :

Pas un *être* qui n'eût sa *majesté* première.
Les vents et les rayons semaient de tels délires
... Que les forêts vibraient comme de grandes lyres...

Premier jet :

Que l'horizon semblait plein d'invisibles lyres...

Plus loin (toujours en marge), la fleur s'anime; comme une créature vivante, elle a le souffle: *elle pense* :

Chaque fleur, échangeant son souffle et sa pensée
Avec le ciel serein d'où tombe la rosée,
Recevait une perle et donnait un parfum...
Une sorte de vie excessive gonflait
La mamelle du monde au mystérieux lait...

Dans la même pièce (division IV), après le vers « *Ève laissait errer ses yeux sur la nature* », on lit le chiffre V, effacé; avant d'entamer la section suivante, le poète a voulu insérer un paragraphe complémentaire (de neuf vers), où il montre avec charme les fleurs personnifiées, « ayant toutes une âme », l'œillet, le lotus, les myosotis, les roses, les lis, admirant cette belle fleur humaine, la Femme, qui vient d'éclore au sein de leur parterre.

Revenons à l'aventure légendaire d'Éviradnus, où abondent les amplifications marginales suscitées par des rapprochements métaphoriques ou des souvenirs historiques. — C'est d'abord le portrait du héros principal :

Quand il songe et s'accoude, on dirait Charlemagne.

Versions primitives, de qualité inférieure :

Vu par derrière, il a le dos de Charlemagne.
Son large front ressemble au front de Charlemagne.

Hugo décrit-il l'antique manoir qui attend Mahaud, il l'assimile à un pontife assis sur son trône [1], et

1. Ailleurs, un vieux mont est comparé de même à un évêque, à cause de son « camail de bruyère violette ».

il ajoute ces vers, si pittoresques et si majestueux :

Aussi, malgré la ronce et le chardon et l'herbe,
Le vieux burg est resté triomphal et superbe;
Il est comme un *pontife* au cœur du bois profond,
Sa tour lui met trois rangs de créneaux *sur le front*;
Le soir, sa silhouette immense se découpe;
Il a pour *trône* un roc, haute et sublime croupe;
Et, par les quatre coins, sud, nord, couchant, levant,
Quatre monts, Crobius, Bléda, géants du vent,
Aptar où croît le pin, Toxis que verdit l'orme,
Soutiennent au-dessus de sa *tiare* énorme
Les nuages, ce *dais* livide de la nuit.

Elle survient pareillement à la seconde lecture, cette gracieuse formule qui achève la peinture de la jeune marquise :

Dieu dans son harmonie également emploie
Le cèdre qui résiste et le roseau qui ploie.

Imaginé aussi après coup, le portrait des deux cruels et perfides voisins qui menacent la pauvre héritière sans défense :

Tous les peuples qu'on voit saigner à l'horizon
Sortent de leur tenaille et sont de leur façon...
Ce qu'ils font est néant et cendre; une hydre allaite,
Dans leur âme nocturne et profonde, un squelette...

La description de la salle à manger, fort longue puisqu'elle comprend deux divisions entières (VII et VIII), offre aussi des additions multiples.

Dans *Le Satyre* (*Légende des siècles*, III, 22), où les chants variés et symboliques de ce personnage *chèvre-pieds*, pareil au Silène des *Bucoliques* de Virgile, ont pris une étendue démesurée, les images pullulent. En voici une (division II) que le poète, se relisant, annexe en marge, afin de compléter la vision évoquée par un vers :

Les arbres tiennent l'ombre enchaînée à leurs tiges.
Derrière le réseau ténébreux des vertiges,
L'aube est pâle, et l'on voit se tordre les serpents
Des branches sur l'aurore horribles et rampants...

La nature s'anime. C'est l'ordinaire procédé de Victor Hugo. Chez lui, l'arbre « tord ses bras douloureux », les racines ont l'air de vipères ; il retrouve dans l'écume des vagues « la laine des moutons sinistres de la mer », et, dans les horizons indécis, des « chevaux aux crinières de flamme ».

Même pièce, plus loin :

L'œil des montagnes s'ouvre et contemple, éperdu ;...
Des guerres sans fin naît le glaive héréditaire...

Noter encore, dans *La Rose de l'Infante*, l'incarnation du Mal dans la personne du roi d'Espagne, enfermé au fond de son Escurial :

... *Ce royal spectre*, fils du spectre impérial,
Philippe deux était le Mal tenant le glaive.

Le luxe des images greffées sur le tronc primordial éclate surtout dans les *Châtiments*. A vrai dire,

elles constituent la partie immortelle de ce forcené dossier d'imprécations, de cet ardent libelle né dans l'exil, au souffle des rafales marines, en face et pourtant bien loin des côtes de la patrie.

Un commentaire littéraire et politique n'est pas de mise ici, et nous nous l'interdisons systématiquement. Il est oiseux de s'extasier, après tant d'autres, sur les rares beautés d'une œuvre de passion où tout n'est pas emportement et haine rancunière. Mais ce qui nous retient, nous modernes lecteurs, plus rassis et plus résignés aux fluctuations des régimes et aux convoitises des partis, ce sont moins les assauts de la diatribe individuelle lancée contre ces morts, contre le prince-président et ses ministres, flétris dans leurs mœurs et accusés par le proscrit de toutes les débauches et de toutes les vilenies, que les vers ajoutés par le poète en des heures plus calmes, vers sublimes comme un coup d'aile dans l'azur, ou rafraîchissants comme une brise du large; que ces échappées où nous voyons poindre devant nos yeux ravis des profils de grèves familières. Témoin l'admirable tableau — absent des données primitives de la pièce — qui clôt une des plus furieuses invectives que jamais bouche humaine ait proférées (*Châtiments*, VI, 5), et qui justifie le titre : *Éblouissements* :

Oh! laissez! laissez-moi m'enfuir sur le rivage!
Laissez-moi respirer l'odeur du flot sauvage!

Jersey rit, terre libre, au sein des sombres mers;
Les genêts sont en fleur, l'agneau paît les prés verts;
L'écume jette aux rocs ses blanches mousselines;
Par moments apparaît, au sommet des collines,
Livrant ses crins épars au vent âpre et joyeux,
Un cheval effaré qui hennit dans les cieux!

Si Victor Hugo, se corrigeant, aime à étendre, par des développements partiels et successifs, les endroits de son poème qui lui semblent trop brièvement ou un peu platement traités, il lui arrive, par contre, d'arrêter, de couper, pour y mêler des alinéas secondaires, un développement d'ensemble venu tout d'un bloc, et qui, réflexion faite, lui paraît trop long. Cette loi peut se constater, par exemple, dans *Le Satyre*, *Aymerillot*, *Zim-Zizimi*, *Sultan Mourad*. Il veut ménager l'intérêt, *intriguer* le lecteur ou l'auditeur, retarder et faire désirer la fin, la préparer au moyen de circonstances graduées qui en facilitent l'intelligence et en corsent la valeur. Ainsi, *Aymerillot*, récit très simple en lui-même, fort maigre quant au fond, séduit par la variété du ton des interpellations, insinuantes ou vives, par lesquelles l'empereur à la barbe fleurie tâche de décider ses preux, qui manquent d'entrain, à prendre Narbonne, cette belle fille au piquant corsage. Après s'être mis — en pure perte — en frais d'éloquence, il se fâche; et l'explosion de son courroux est formidable. Les tirades fragmentaires destinées à couper l'anecdote, à éloigner la conclusion le plus

possible, seront donc extrêmement fréquentes. Un morceau de la description de la place forte; quelques-unes des paroles adressées au duc Naymes (*Oui, dussé-je rester quatorze ans dans ces plaines...*); une partie de la réplique du vieillard (*Nous voulons nos foyers, nos logis, nos amours*); les vantardises de Hugo de Cotentin (*Moi, j'ai vaincu Tryphon, Thessalus, Gaïffer...*); l'exhortation de Charles au comte de Gand (*Tu mis jadis à bas Maugiron le brigand...* etc., et les douze vers suivants); la riposte, très vulgaire, du Gantois, mécontent d'avoir avalé, au cours de ses campagnes, rats, souris et tiges de bottes; enfin, l'apparition et le portrait d'Aymeri[1] (*Il regarda celui qui s'avançait...* et les huit vers consécutifs); tout cela forme une série de nouveaux articles chargés de donner, par l'usage du dialogue, un tour vif, alerte et pressant à une narration qui, d'après la contexture première, péchait, en somme, par la sécheresse.

Dans *Zim-Zizimi* (*Légende des siècles*, II, 16; 20-25 nov. 1858), l'auteur ouvre, en marge, une vaste parenthèse pour dépeindre l'incurable ennui du soudan d'Égypte, que ni la musique, ni les femmes, ni les plus atroces passe-temps ne dérident ni n'empêchent de bâiller (*Grandeur, bonheur, les biens par*

1. Après le vers *L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance*, on lit immédiatement, dans le manuscrit original, la question qui sera posée plus tard en termes un peu différents :

Çà, page, qui t'appelle, et qu'est-ce qui t'émeut?

la foule enviés... et les dix-sept vers suivants). — L'énumération des forfaits du *Sultan Mourad* provoque des remarques analogues. Une foule d'additions curieuses coupent la teneur de ce poème, excessivement remanié et surchargé. — Très amplifié, de même, le portrait du marquis Fabrice (*Tout homme auprès de lui jadis semblait petit...* etc.; quatorze vers); nombre d'interpolations marginales plus ou moins importantes interrompent la suite primitive de cette pièce, datée : 2-17 décembre 1857.

III

HÉSITATIONS DIVERSES

Elles sont innombrables, et bien légitimes. Pour une George Sand, un Balzac, un Lamartine, qui détestent remettre vingt fois, — et même deux fois, — leur ouvrage sur le métier, combien d'excellents ouvriers du verbe, prosateurs et poètes, ne doit-on pas citer avec éloge, qui n'ont atteint à la forme définitive, au résultat pleinement efficace, à l'*expression juste* que La Bruyère déclare unique, qu'au prix d'efforts infinis, après avoir coulé leur pensée dans mille moules divers! Hugo est de ceux qui n'épargnent point leur temps ni leur sueur, et qui ne rougissent pas, en gens honnêtes, des hésitations de

bon aloi. Dès le titre, parfois, il se sent incertain. On a vu, chemin faisant (*Châtiments*, *Légende des siècles*), comme la dénomination de ses poèmes l'inquiète. *Puissance égale bonté* (*Légende*, *feuillet 20*), pour ne rappeler qu'un exemple, ne fournit pas moins de cinq projets différents : *Le Puissant et l'Impuissant*; — *Impuissance du mal et puissance du bien*[1]; — *Allah Brâhma*; — *Le mal condamné à la petitesse*; — *La puissance se mesure à la bonté.* — Volontiers il supprime les désignations nominales. Cf. *Châtiments*, V, 10; projet de titre : *Montalembert*; il l'efface, et procède par allusion, appelant le personnage : *louche rhéteur* et *homme fatal*.

L'ordre des développements et des mots le préoccupe fort : il tâche de les ranger au mieux. Cf. *Évi-radnus* :« Et qu'on voit dans la nuit bien des mains supplier ». Il avait d'abord écrit : « ... bien des mains dans la nuit supplier. » Cf. *Châtiments*, III, *Apothéose* : « *parjure*, *meurtre*, *et vol* » remplace : « meurtre, parjure et vol ». Il intervertit la suite des strophes de son manuscrit : cf. *Orientales*, V, *Navarin*, division VI; *Orientales*, VII, *La douleur du pacha*; les numéros des quatre premières stances imprimées seraient, dans le manuscrit : 2, 1, 4, 3. L'ordre des strophes est également brouillé, vers le milieu, dans *La Captive ou La fille d'Europe* (*Orientales*, IX). — A signaler

1. C'est là la première ébauche de titre venue à son esprit, autant qu'on en peut juger d'après la place même que cette formule occupe sur la page.

dans *Les Pauvres gens* (division VI) deux vers écrits d'abord sur le manuscrit dans la progression inverse. Hugo, finalement, eut raison de les graduer sur le texte imprimé, et de mettre le plus fort le second :

Le spectre échevelé de la misère morte ;
Un cadavre ; — autrefois, mère joyeuse et forte ;... —

Il hésite sur la situation qui convient à une pièce dans l'ensemble du recueil. Ex. *Châtiments*, VI, 12 : *On dit : — Soyez prudents...* En marge, on lit, avec un signe de doute : *Après Pauline Roland?*

Hugo corrige sur le brouillon le détail du style en superposant les mots, en couvrant les interlignes ; il amplifie dans les marges les parties indigentes ; il colle, à l'occasion, de petites fiches sur le feuillet. Mais il est rare qu'il rédige à nouveau. En voici néanmoins un exemple, emprunté à *Éviradnus*. La strophe bien connue, — mise en musique même, — si bizarre d'expressions et d'images, *Viens! nos doux chevaux mensonges Frappent du pied tous les deux,...* figure dans la marge, afin de remplacer celle-ci, biffée dans le texte, et que nous rétablissons intégralement :

Nous irons, et j'en suis ivre,
Sous les verts taillis mouillés ;
Ton souffle te fera suivre
Des papillons réveillés.

Un peu plus loin, a été raturée également une strophe qui débutait ainsi :

> Le bruit des feuilles se mêle
> Au son lointain du beffroi...

Il remplace souvent par un pluriel un mot qu'il avait mis au singulier (*ses doigts* pour *son doigt*, etc.). Il change arbitrairement les chiffres qui, pour lui, n'ont qu'une valeur indéterminée, écrit *dix mille* au lieu de *deux mille* (*Châtiments*, V, 13, *L'Expiation*, div. I).: « On s'endormait *dix mille*, on se réveillait cent ». Cf. *Orientales*, VIII, *Chanson de Pirates*, où cent a remplacé vingt. Ce sont des exagérations épiques :

> Nous emmenions en esclavage
> Cent chrétiens, pêcheurs de corail...

Il retranche des répétitions, auxquelles il est enclin; cf. *Mariage de Roland. Édition* : « Ils luttent de si près *avec de sourds murmures...* » *Manuscrit* : « Ils luttent de si près, *sans cris et sans murmures...* » Il faut noter de plus, à propos de ce dernier vers, que parfois Hugo, se corrigeant, altère sa conception primitive au point d'exprimer précisément le contraire de ce qu'il avait d'abord écrit. Rapprochez ce vers du duc Naymes dans *Aymerillot* (vers 56) :

Édition :

Et je suis *le moins las, moi qui* suis le plus vieux.

Manuscrit :

Et je suis *le plus las, car je* suis le plus vieux.

Autres spécimens de répétitions émondées : *Orientales*, XIV, *Le Château fort*, premier vers de la quatrième strophe : « Engloutis, *engloutis*! » devient : « Engloutis *cet écueil*! » Il est vrai que, tout au rebours, il lui arrive de redoubler l'expression. Dans l'*Expiation* (*Châtiments*, V, 13, div. I), la triple répétition du nom de Waterloo a modifié ce vers du manuscrit : « Waterloo! Waterloo! *champ noir!* tragique plaine! » Voyez encore l'épilogue *Lux* (division V) du même recueil : « *Bannis! bannis! bannis!* c'est là la destinée ». Il avait songé d'abord à : « Bannis, *je vous le dis*,... » qui est faible. Il a préféré la triple apostrophe, avec raison.

La prosodie est variable : *espion* compte pour *deux* ou pour *trois* syllabes. Opposez ces deux vers : 1° *Châtiments*, IV, 7, *Un autre* : « ... Et, l'ayant vu loucher, en fit un es-pi-on... »; 2° *Châtiments*, VI, 3 : « Chasse l'es-pion, chasse le juge... »

Il balance sur le choix des mots appartenant à la même catégorie d'idées, et aligne de bas en haut ceux qui hantent successivement son esprit. Cf. *Châtiments*, VI, 13, *A Juvénal* : « Aujourd'hui les *hiboux* (variantes : *vautours*, *corbeaux*) acclament Lacenaire ». — Ailleurs : « Adieu *la tente* (variantes : *la gloire*, *la guerre*, *les camps*)! » Faut-il dire les *gueules* ou les *bouches* des dauphins (*La Rose de l'Infante*)? L'herbe sera-t-elle pleine de *saphirs*, de *perles* ou de *rubis*? — A-t-il su toujours opter dans le meilleur sens? Sans doute, au terme de ses embarras et de

ses remaniements, il ajoute quelquefois des traits de faux goût. On a pu regretter que, dans *Aymerillot* et dans *Éviradnus*, par exemple, certaines trivialités soient issues du second jet. Mais soyons justes : il en efface aussi. Témoin ce vers d'Éviradnus (division XIV) : *Mon frère, cette femme, absurdement marquise...*, qu'il avait ainsi libellé : *... Cette femme, que Dieu, ce vieillard, fait marquise...* C'était bel et bien exécrable. — Dans les *Orientales*, XII, *La Sultane favorite*, au premier vers de la deuxième strophe, *Repose-toi, jeune tigresse!* s'est amélioré en : « Repose-toi, jeune maîtresse! »

Les images. — Tout a été dit, de la façon la plus philosophique et la plus subtile, sur l'*œil* de Victor Hugo et sur ses images, « ces astres éblouissants qui flamboient dans son œuvre », comme parle un poète contemporain (M. F. Coppée). Elles ont été, non pas classées, mais *compilées* dans le récent répertoire de M. Georges Duval (*Dictionnaire des métaphores de V. Hugo*). Elles sont presque toutes belles, colorées et éclatantes, parfois simples et d'une paisible venue. Mais parfois aussi leur intempérance, oratoire ou lyrique, leur encombrement, leur emphase ou leur étrangeté nous choquent. C'est que la vision intérieure, lucide ou nébuleuse, donne le ton et impose l'allure à la pensée de Victor Hugo. Son tempérament le prédispose à cette servitude, et rien n'est plus faux que de soutenir, avec son ennemi Stendhal, qu'il est « exagéré à froid ». Au surplus,

tantôt il sait repousser une image trop téméraire ou trop vague; et, dans la *Légende* (*Le Satyre*), ce vers : « Le ciel, l'aube où le jour, *ce rire immense*, luit... » devient tout uniment : « Le ciel, *le jour qui monte et qui s'épanouit* ». Tantôt, au contraire, il use du langage métaphorique pour rehausser un vers ordinaire et pesant, comme celui-ci (*Le Satyre*) : « De son sceptre tombaient le joug, la loi, la règle ». Après réflexion, il le transforme de la sorte : *Son sceptre était un arbre ayant pour fleur la règle.* — Ailleurs (*Légende des siècles*, *Le Parricide*), une image cède la place à une autre, tout à fait différente. Il s'agit de Kanut le Danois :

> Comme un limier à suivre une piste s'attache,
> Morne, il reprit sa route...

Le premier jet était :

> Pareil au blanc flocon qui d'un roc se détache...

En voici une autre, purement et simplement exclue (*Légende des siècles*, *Mariage de Roland*). Ce vers : *L'épée est un marteau, l'armure est une enclume...* est devenu :

> Ils frappent; le brouillard du fleuve monte et fume.

Voici maintenant quelques modèles d'images simples et naturelles, substituées à des locutions ternes ou quelconques. Nous avons cité (*Sacre de la Femme*) le joli vers : *Pas un rayon qui n'eût sa dorure*

première, d'où *rayon* et *dorure* ont banni *être* et *majesté*. Dans le même poème, Hugo remplaça un vers imagé, mais déclamatoire : (*Ô chair! merveille! argile idéale! beauté!*), par un vers tout simple (*Ève offrait au ciel bleu la sainte nudité...*), qui suit cet autre vers si chaste, si pieux en sa naïveté :

L'époux priait, ayant l'épouse à son côté.

(Ce sont le dernier vers de la troisième division et le premier vers de la quatrième division.)

Il découvre des alliances de mots d'une simplicité biblique (*Booz endormi*) : « Vêtu de *probité candide* et de *lin blanc*. » — Une image sage et mesurée en supplante une autre, plus retentissante (*Éviradnus*, division XVI) : *D'une voix sépulcrale et lente comme un glas* détrône la première version : *D'une voix qui leur semble une foudre en éclats*. Enfin, citons, en dernier lieu, la délicate et touchante image ajoutée, dans *Les Pauvres gens*, en marge de la division V :

Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant l'aube pleure de naître.

L'expression. — Les épithètes. — Hugo a le souci, la science, et (car ce n'est pas assez dire) le *culte* du mot. Il apprécie plus qu'homme du monde les consonances, les sonorités, les harmonies latentes des syllabes. Expert dans tous les secrets du rythme et

de la cadence, habile à pondérer, à équilibrer les propositions, il sait à miracle placer, accoupler, opposer, diversifier les termes que lui fournit sur commande sa puissante mémoire. Entre toutes les parties du discours, les *adjectifs* ont été l'objet de son attention éclairée. Il excelle à grouper les épithètes, à les graduer, à les heurter de front en vertu de la loi des contrastes. Celles qui sont impropres, il les change; faibles, il les fortifie; banales, il les précise. — *Sombre* (rimant avec *ombre*), *pensif*, *noir*, *mystérieux*, *inexprimable*, s'offrent trop souvent à lui; il emploie fréquemment ces adjectifs; on peut même dire qu'il en abuse; mais ensuite, repassant son œuvre, il se fait une raison, et il les biffe plus fréquemment encore pour accueillir des vocables plus significatifs. Alors, *mystérieux* devient *vertigineux* (*Le Sacre de la Femme*, *Éviradnus*) ou *religieux* (*Le Sacre de la Femme*) ou *séraphique*. Selon les cas, *sombre* est remplacé par *grave* (*Puissance égale bonté*); *hideux* par *lugubre* (*Châtiments*, III, 2); *ridicule* par *monstrueux*; *rêveur* par *pensif*; *brun* par *pâle* (*Châtiments*, III, 6 : *spectre pâle au blanc burnous*); *tragique* par *fatale*; *sinistre*, *terrible* par *sévère*; *inouï* par *surprenant*; *terrible* par *féroce* ou *hautaine*; *fauve* par *sombre*; *sombre* par *morne*; *étrange* par *funèbre*; *terrible* par *joyeux*; *calme* par *froid*; *noir* par *gris*; *fatale* par *infernale*; *auguste* par *orageux*; *fier* par *doux*. *Gracieux essaim* (*Orientales*, XXIV, *Les adieux de l'hôtesse arabe*) se change en *tournoyant essaim*. — « Lecou-

teau ruisselant des *rouges* guillotines » (*Châtiments*, IV, 1) : il y avait d'abord : « ... des *noires* guillotines ». La *sainte* liberté devient la *fière* liberté. — De même, Hugo remplace d'ordinaire, pour éviter des répétitions, *impurs* par *lascifs*, *affreux* par *blêmes*, *jongleurs* par *fourbes*, *froid* (rhéteur) par *louche*, *hideux* par *immonde*, *abject* par *amer*. — Il cherche une épithète plus distinguée (*Châtiments*, VI, 5, au dernier vers) : « Un cheval *effaré* (d'abord : *frissonnant*) qui hennit dans les cieux! » Notez sa prédilection pour le mot *effaré*. Cf. *Châtiments*, *La Fin* : « Cette foudre subite éblouit ses prunelles ». Il avait mis d'abord : *effarait*. Et, dans *Éviradnus* : *Tout se tait dans la salle effarée et terrible*, premier jet du vers de la division X : « Tout est silencieux dans la salle terrible ». Même pièce, plus haut (division VIII), le vers *Ces grands cimiers, amants effarés de la mort*, s'est ainsi transformé : « Ces grands casques, épris d'aventure et de mort ». — Le sourire de Philippe II, « joyeux, épouvantable », devient, après correction, *insondable*, *impénétrable*, *amer* (*La Rose de l'Infante*, 23 mai 1859). Quand Hugo est dans l'embarras, il a coutume de superposer, de bas en haut, trois ou quatre épithètes, pour se réserver le loisir de l'élimination : *joyeux*, *splendide*, *superbe*. « *Auguste* (*haute*, *grande*) infortune (*Le Retour de l'Empereur*). *Radieux* (*rayonnant*, *ô splendide*) avenir. » Il procède de la même manière pour les substantifs et pour les verbes : « Adieu *la tente* (variantes : *la*

gloire, la guerre, les camps)! » Et, dans *Le Retour de l'Empereur* (division IV) : « Oh ! *t'abaisser* n'est pas facile ». On lit les variantes : *t'insulter*, *te vaincre*, *t'amoindrir*. — Relevons dans *Les Pauvres gens* (division V), une longue hésitation sur un verbe à élire : « Sur les murs vermoulus *branle* un toit hasardeux ». Trois verbes superposés : *penche*, *tremble*, *craque*. Quelquefois, il justifie ses épithètes par une glose (cf. *Éviradnus*, div. VI); au vers *Elle est vive, coquette, aimable et bijoutière*, il accroche une note pour prier le lecteur de se référer aux *Mémoires* de la princesse Palatine. C'est un peu vague.

Nonobstant sa tendance à multiplier les épithètes et les termes de remplissage au premier moment de la composition, il lui arrive d'en élaguer, après coup, un ou deux, et parfois davantage, quand il les juge insignifiants ou inutiles. Il en tire le bénéfice d'obtenir une forme plus ferme et plus dépouillée, comme au début des *Pauvres gens* :

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre...

Première manière :

La cabane est *chétive et* pauvre, mais bien close.
C'est triste et c'est plein d'ombre...

Exemple, encore plus probant, dans *Le Parricide* (*Légende des siècles*) :

... Et qu'ils le voyaient, eux, les prêtres, dans la gloire,
Assis comme un prophète à la droite de Dieu.

Le premier jet du second vers était :

Distinctement, splendide, heureux, auguste, bleu.

Ailleurs, il renonce à une épithète de nature, purement physique, pour accorder la suprématie à une épithète morale; et le vers y gagne, comme de juste. Cf. *Légende des siècles, Le Mariage de Roland* :

Les bateliers *pensifs* qui les ont amenés...
Premier jet : « *hâlés.* »

On pourrait prodiguer les exemples.

Ce souci de la nuance et de la sobriété est un des caractères essentiels de la poésie de Virgile et de Racine. N'est-ce pas alors le cas de répéter, après Nisard, — que Victor Hugo a si violemment maltraité, — que le romantique auteur des *Voix intérieures* et des *Contemplations* demeure, par plus d'un point, le pair des grands classiques de l'antiquité et du XVIIe siècle?

Les noms propres et les termes géographiques. — Ils foisonnent dans l'œuvre volumineuse de Victor Hugo, les noms les plus illustres comme les plus obscurs et (pardon pour cet adjectif peu académique!) les plus cocasses. Comme il avait voyagé et séjourné à l'étranger plusieurs années de sa vie, comme, de plus, il hantait les bibliothèques et lisait avec passion, en *dilettante* intelligent et en curieux éclectique qu'il était, les écrivains de toutes les époques et de tous les genres, faisant son profit de tout,

il avait acquis de très bonne heure une érudition[1] touffue, indigeste, si l'on veut, car elle lui a fait commettre d'étranges bévues, notamment en critique littéraire (*Préface de Cromwell*, *William Shakespeare*), ou d'affreux anachronismes (*Les Burgraves*), mais, à coup sûr, une érudition inouïe, invraisemblable, inépuisable. Son appétit n'est jamais rebuté. Poètes, orateurs, philosophes, romanciers, chroniqueurs, historiens, géographes, voyageurs, auteurs d'exégèse, ou de *Mémoires*, ou d'enquêtes scientifiques, tant anciens que modernes, lui ont apporté le tribut de tous les siècles et de tous les pays. Les noms propres de la chrétienté et de l'Orient ont été mis à contribution par lui (il en a inventé aussi, sans vergogne); et dans cent ans, dans cinquante peut-être, les annotateurs, s'il s'en trouve d'assez courageux pour s'attaquer à ses œuvres, devront acquérir au préalable, sous peine de rester quinauds, une instruction encyclopédique, afin de le contrôler, l'interpréter ou le blâmer en connaissance de cause.

Hugo montre, en général, peu de fixité et de sûreté dans le choix des termes très spéciaux qu'il dissémine au travers de ses poèmes. Il les change, les bouleverse, les éparpille, un peu au hasard de sa fantaisie, ou pour des considérations de sonorité et

1. Il la montre dans telle note manuscrite, par exemple celle du vers 6 d'*Aymerillot* (*Le laboureur des monts...*), déjà citée : « Littéral. *Etcheco-raüna* (chant basque d'Actabicar). »

d'harmonie tellement insaisissables à autrui qu'elles défient et déconcertent le commentaire. Ce sont apparemment les suggestions de l'euphonie ou les nécessités de la rime, sans plus, qui décident en dernier ressort, du moins dans la plupart des cas : *Fontarabie* amène le *poisson du vieux Tobie*; le diacre de la *Légende* se nomme *Pollion*, pour se mettre à l'unisson *du primat de Lyon*. Le manuscrit de la *Légende des siècles*, quoique en majeure partie recopié, atteste des recherches laborieuses, peut-être aidées par un atlas ou par quelque in-folio poudreux. Dans *Éviradnus*, Anvers exclut Utrecht. Dans *Sultan Mourad*, Éphèse détrône Ancyre; Mégare, Nicée; Agrigente, Mantinée. — Il en est de même de plusieurs vocables très particuliers et d'apport exotique : *santon* remplace *uléma*; *boyard de Tarvis* est mis pour *l'hospodar moldave; cangiar*, pour *yatagan*. En somme, la conclusion qui découle de ces remarques, c'est que Hugo se détermine plus d'une fois, de parti pris, pour les noms bizarres, chatoyants, étincelants, les noms *à panache*, au détriment de ceux que chacun possède couramment. Parfois, il se rend compte qu'il va trop loin dans cette voie; il renverse son stylet, comme dit Horace, pour remplacer *les géhennams béants* (*Sultan Mourad*) par *tous les enfers béants*, locution plus claire, plus accessible, et que, partant, il y a lieu d'adopter. Le poète, en effet, ne doit jamais accumuler à plaisir les termes techniques ou étrangers, surtout lorsqu'il se targue,

comme lui, de plaire à la foule comme aux mandarins de lettres. Or, en ce qui concerne Hugo, il faut bien constater l'arbitraire qui préside, chez lui, à l'admission des noms propres de contrées, de villes ou d'individus. Pour l'ordinaire, visiblement, il les modifie à l'aventure, guidé par je ne sais quelles préférences de rhéteur, par le caprice du moment, par l'attrait des contours et des sons ou la manie de l'effet pittoresque, par la combinaison métrique, ou simplement par la séduction de l'assemblage de syllabes qui tinte de la façon la plus caressante à son oreille, bien plutôt qu'il ne fait état des traditions historiques ou qu'il ne consulte et ne respecte la géographie, la topographie exactes. De là, d'étranges accouplements de localités ébahies d'être ainsi mariées ensemble (*Sultan Mourad*), Corinthe, Argos, Varna, Tyr, Didymothicos, Salonique. Agra bannit Alep ; Bernard, Roland ; Sweno, Sunon (*Légende des siècles*, *Le Parricide*); Maugiron remplace Everard ou Canut (*Aymerillot*), *l'Amorrhéen* exclut *l'Assyrien* (*Légende des siècles*, *Les Lions*). Quand il exalte les victoires de la Révolution ou de Napoléon le Grand, il n'a que l'embarras du choix. Il substitue Wagram ou Marengo à Austerlitz, Aboukir à Fleurus ou à Wagram, le Danube au Rhin, Essling à Eylau, Brune à Hoche, Korte à Ney. — Il préfère encore (nous glanons çà et là dans la *Légende* et les *Châtiments*) Adolphe à Guillaume (*Le Crapaud*), Néron ou Séjan à Tibère, Spartacus à Pauline Roland,

Lycurgue à Brutus, Boustrapa à Beauharnais, Alix à Agnès, Baudoin à Juda ou Roland (*Éviradnus*), Platon à Othon, Nazamustus à Étienne, Spignus à Lechus, et — rapprochements extraordinaires, inattendus — Chrysès à Falstaff, Jacques Cœur à l'Hospital, Gallus à Werther et Lycoris à Charlotte, toujours selon les exigences de la rime et de la prosodie, ou eu égard à l'éclat qu'il espère obtenir pour son vers. — Ailleurs, il remplace (*L'Expiation*) un nom d'homme par un nom de pays (il s'agit du Destin) :

> ... excitant par son rire moqueur
> Le vautour Angleterre (d'abord : *Hudson-Lowe*) à lui [ronger le cœur.

Une province cède le pas à une autre (*Châtiments*, VI, 5) :

> Voyez-moi ce coquin, normand (d'abord : *lorrain*), corse, [auvergnat...

Quant aux *Châtiments*, les noms propres y sont perpétuellement déplacés, intervertis, alternés. Sera-ce, cette fois, Lebœuf ou Fortoul, Rouher ou Persil, Veuillot ou Riancey, Nisard ou Parieu, qui aura son paquet? Se décidera-t-il pour Baroche ou Romieux, Dombidau ou Crouseilhes, Montlaville ou Chaix-d'Est-Ange, Troplong ou Dupin, Maupas ou Drouyn, Magnan, Sibour ou Suin, Catin ou Toinon? Il les prend les uns pour les autres; et,

pourvu que chacun ait son tour, il est satisfait. Est-il nécessaire alors de se demander quel motif a pu finalement fixer ses arrêts au cours des imprécations très peu variées que traçait sa plume? Non; il s'inquiète uniquement d'éviter des redites ou des omissions; car il a sa liste. Il obéit au désir de dauber à tour de rôle, au petit bonheur, sur chacun de ces hauts fonctionnaires qu'il abhorre, absolument comme, pour désigner l'empereur du deux décembre, il confond avec une égale indifférence les gredins fameux dont il prétend faire les précurseurs et les modèles du troisième Napoléon, Poulmann, Poulailler, Cartouche, Pasquin, Lacenaire et Mandrin (appellation dont vraiment il abuse); — ou encore comme il varie à l'infini les cinglantes injures dont on peut dresser une liste copieuse : « bandit, forban, brigand, voleur, larron, filou, escroc, faussaire, assassin, forçat, gueux, félon, tyran, despote, dictateur, flibustier, aigrefin, pitre, paillasse, maraud, goujat, cafard, drôle, faquin », et *tutti quanti*!

Il nous reste à dire quelques mots de la précision du style de V. Hugo, la *précision* étant, comme l'a supérieurement montré Martha[1], une des vertus maîtresses de l'écrivain ou de l'artiste, quand il a le souci de la délicatesse qui n'exclut pas la force.

1. Constant Martha, *La délicatesse dans l'art*, chap. I.

IV

PRÉCISION DE LA PENSÉE

La conception originale et vigoureuse du sujet, la faculté du développement nombreux et périodique, la passion des sons et des images, la souplesse innée des tours, la possession magistrale du vocabulaire, sont assurément des qualités stériles si le poète, par paresse ou par fatuité, néglige d'y joindre cette méditation scrupuleuse, attentive, de la forme, ce souci expérimenté de la justesse et de la propriété du style, en un mot cette recherche heureuse de l'expression (*verborum curiosa felicitas*) que Pétrone, au seuil de la décadence des lettres latines, vantait chez Horace. La clarté supérieure, le relief net, l'harmonie enchanteresse, ne se conquièrent qu'à ce prix. L'écrivain doit, comme le peintre en présence de sa toile, ajouter les touches de vigueur là où la brosse a faibli, atténuer les tons crus qui blessent l'œil, rectifier le trait où la main a dévié. Artiste hors ligne, doué d'un organisme à la fois puissant et fin, V. Hugo n'a pas jugé que les règles auxquelles le commun des martyrs n'a point le droit de se soustraire dussent être abrogées en faveur de sa nature d'élite. Aussi le voyons-nous, jusque dans les situations les plus tendues de ses drames, déployer ces

vertus de patience réfléchie, de temporisation voulue et féconde, qui sont, dans la presse et au théâtre comme à la guerre, les conditions prépondérantes du succès. Pour preuve, que de variantes dans la lutte de Ruy Blas et de Salluste, à la fin du drame, au terme de cette scène dont l'allure est si précipitée et dont la structure paraît si spontanée ! Après l'apostrophe bien connue :

Marquis, jusqu'à ce jour le ciel te protégea,
Mais s'il veut t'arracher de mes mains, qu'il se montre !

on lit ces vers, biffés ensuite et suppléés par d'autres, qui sont dans toutes les mémoires :

RUY BLAS

Oh ! de nos deux démons c'est la grande rencontre !
Avant d'exécuter le jugement de Dieu,
Voyons, lève ton front, que je le *voie* un peu...
L'amant que tu donnais à notre reine, traître,
Ce n'est pas un laquais[1], c'est le bourreau, mon maître.
(*Il le pousse vers le cabinet à droite.*)
C'est dit, Monsieur ! allez là dedans prier Dieu !

DON SALLUSTE

Quoi ! sérieusement ! osér !...

RUY BLAS, *avec un sourire effrayant.*

Non, c'est un jeu.

La loi qui règle, avons-nous dit, les corrections de détail de Victor Hugo, c'est la poursuite du mot

1. *Variante* : « C'est bien mieux qu'un laquais... »

précis, *technique* ou *rare*, qu'il substitue au mot *vague*, *général* ou *banal*. Le style, flou, terne ou encombré, de la première manière, s'affermit, se précise, se dépouille. Lui, qui ne sait pas ou ne veut pas construire avec rigueur, endiguer ses développements dans des bornes dûment proportionnées, il serre et fortifie avec soin la forme, expulse de son vers les termes languissants ou trop communs et les mots de remplissage, se débarrasse des épithètes ou banales ou superflues. — Revenons à cette délicieuse résurrection du Paradis terrestre, *Le Sacre de la Femme*. Le troisième vers (*Une ardente lueur de paix et de bonté*) nous montre quatre adjectifs superposés : *ardente*, *auguste*, *heureuse*, *sainte*. Le texte du début de ce poème offre (vers 15 et suivants) une variante que nous tenons à citer, car le passage effacé est presque aussi suave que le texte définitif, plus fertile en luxuriantes et un peu molles épithètes :

L'éden charmant et nu s'éveillait; et, donnant
De la distraction même au ciel rayonnant,
Les oiseaux gazouillaient un murmure si tendre
Que les anges penchés tâchaient de les entendre.

Le premier de ces vers a conquis une épithète plus rare (« L'éden *pudique* et nu s'éveillait mollement... »). Le procédé est perpétuel. *Céleste*, *mystérieux*, *auguste*, deviennent *religieux*, *intègre*, etc.

Comme si dans ce jour *religieux* et doux...
Tous avaient la figure *intègre* du bonheur.

Souvent, les épithètes faciles à inventer, fournies par la mémoire ou par le dictionnaire de rimes, baissent pavillon devant de nouvelles venues, plus colorées, plus justes ou plus grosses de sens. — Cf. *Le Crapaud* : « *Fauve*, il cherchait la nuit... » *Sombre*, *morne*, *triste*, ont été éliminés. Dans *Éviradnus* (division XI, *Un peu de musique*), on lit ce vers, large comme la forêt : « ... Des pas sortent du fond *vertigineux* des bois. » L'un des vers du *Satyre*, complètement transformé, était : « Tout ce *vertigineux* et sanglant vestiaire... » Même correction dans *Le Sacre de la Femme* (division III) : « Dans l'ombre, au bord d'un lac, *vertigineux* miroir. » Dans *Éviradnus* (div. XI) :

> Et voici qu'à travers la grande forêt brune
> Qu'emplit la rêverie *immense* de la lune...

Vertigineux, *immense*, ont chassé *mystérieux*, *obscure*, épithètes assez prévues. Plus loin, Hugo obtient, en se corrigeant, une antithèse. On sait comme il aime les oppositions de mots et d'idées :

> Tu m'emmènes, je t'enlève.
> L'oiseau chante dans les bois.

Il avait d'abord écrit ce couplet banal :

> Viens, le vent du soir s'élève.
> J'entends chanter une voix.

Beaucoup d'antithèses proviennent ainsi d'additions postérieures, comme celles par lesquelles Hugo

ravive sa *Chanson des aventuriers* (de 1840), avant de l'insérer dans le recueil de la *Légende* :

> L'amour ouvrit la parenthèse,
> Le mariage la ferma.
>
> . . . . . .
>
> Sur ce, l'ange se mit en garde,
> Et jeta le diable dans l'eau.

Dans *Le Crapaud* (pièce datée : 26-29 mai 1858), une antithèse a été heureusement simplifiée :

> L'animal avançant lorsque l'homme recule!

Premier jet :

> L'instinct montrant la route à l'esprit qui recule!

Tel vers du *Petit Roi de Galice* (*Cette collection de monstres se concerte*) a été refondu jusqu'à quatre fois, avec la même rime :

> 1° Ce tas de demi-rois raisonne et se concerte.
> 2° Ce ramassis d'infants presque rois se concerte.
> 3° Ce ramassis d'infants discute et se concerte.

Dans *Bivar*, un vers plein et orgueilleux proscrit une platitude :

> Votre magnificence emplissait cette cour.

Premier jet :

> Votre cimier était le plus beau de la cour.

Un vers retentissant d'*Aymerillot* (*Pendant que les torrents mugissaient sous les chênes*) était, à l'origine,

lent et lourd : « Pendant que les torrents se hâtaient vers les plaines. »

Un détail peu naturel, et même ridicule (*Le Mariage de Roland*), tombe à la correction.

Roland et Olivier, dit le poète,

... Se lavent le visage, et causent un moment.
Le batelier revient, il a fait promptement...

Premier jet :

... Et causent un moment comme deux vieux amis :
Le batelier revient, *et les trouve endormis.*

Ailleurs, sans aucunement modifier le fond même de l'idée, il change les mots (voir *Les Pauvres gens*, division II). Ce vers *Dans les brisants, parmi les lames en démence*, lui paraît plus étoffé, plus sonore, que ce vers, de sens identique :

Au milieu des écueils et des flots en démence.

Ainsi donc, presque partout, la forme gagne en simplicité, et, du même coup, en vigueur et en naturel. La fin primordiale de *Après la bataille* (*Légende des siècles*, IV, 49; feuillet 460 du ms.; pièce datée du 18 juin 1850, et désignée ainsi à la Table : *Mon père.*) ne valait certes pas le sublime *Donne-lui tout de même à boire, dit mon père* :

Mon père se tourna vers son housard tout blême :
— Bah! dit-il, *donne-lui la goutte* tout de même!

Même tournure se rencontrait également plus haut :

... Et dit : — *Donne la goutte* à ce pauvre blessé. —

Dès les pièces de sa jeunesse, il sait déjà fortifier et colorer avec art l'expression de ses strophes lyriques. Cf. *Orientales*, *XXVII*, *Nourmahal la Rousse* : « Là, dans une ombre non frayée, *Grondent* (remplaçant : *Vivent*) le tigre ensanglanté, La lionne,... le chacal, l'hyène... et le léopard. » Cf., de même, *Éviradnus* : « Ils *surgissaient* (d'abord : *arrivaient*) du Sud ou du Septentrion. » — *Les Pauvres gens* : « Sur les murs vermoulus *branle* (d'abord : *craque*, *tremble*, *penche*) un toit hasardeux. » — *Puissance égale bonté* : « Puis il *dressa le front* (d'abord : *leva la tête*)... »

Il vise de préférence l'harmonie dans cette correction qui prépare une image originale (*Le Petit Roi de Galice*) :

Son casque, dont l'épée a brisé la charnière,
S'ouvre, et montre sa bouche où l'écume apparaît,
Bave épaisse et sanglante [1]. Ainsi dans la forêt

La sève en mai, gonflant les aubépines blanches,
S'enfle, et sort en salive à la pointe des branches.

Pour le même motif d'harmonie, il assourdit ce vers :

Que savons-nous? Qui donc *sonde* le fond des choses?

Première version, *plus banale* :

Que savons-nous? Qui donc *connaît* le fond des choses?

L'appropriation exacte du terme (adjectif ou verbe) au milieu ambiant, au décor et au cadre du poème,

1. Mots substitués à : *Sanglante elle bouillonne...*

éclate dans les vers suivants, remaniés avec une chance et une science merveilleuses :

Première version :
Un souffle *tiède* était *épars* sur Galgala.
Deuxième version :
Les souffles de la nuit *flottaient sur Galgala.*
Première version :
En été la nature est *glorieuse* et douce.
Deuxième version :
On était dans le *mois où la nature est douce.*
Première version :
Son filet *ténébreux* où resplendit Vénus.
Deuxième version :
Son filet où *luit* Mars, où *rayonne* Vénus.

Les mots subissent d'ingénieuses transpositions et extensions de sens qui rajeunissent des formules rebattues ou traînantes, et rehaussent des hémistiches trop semblables à des membres de phrase prosaïques. Approuvons donc :

Une *blême blancheur baigne* les Pyrénées.
(*Le Jour des Rois.*)
Dans la *saison livide* où la cigogne émigre.
(*Ruth et Booz.*)
Vêtu de *probité candide* et de lin blanc.
(*Id.*)

Il a bien fallu aligner d'une façon quelque peu décousue ces exemples auxquels il serait aisé d'en réunir mille autres, mais qui suffisent amplement,

croyons-nous, à révéler, sous le poète inspiré dans ses conceptions, l'écrivain bien inspiré dans ses amendements, toujours respectueux de l'intensité et de la précision verbales, et artiste de race jusque dans le minutieux labeur du grammairien.

Conclusion.

Nous clorons volontiers ici par un aveu d'insuffisance ce registre partiel d'observations recueillies sur quelques-uns des manuscrits de Victor Hugo. Souhaitons qu'elles inspirent aux critiques le désir de consulter de plus près la collection, surtout quand elle sera complète : ils y feront des trouvailles qui ne seront pas méprisables. Si l'épluchage des textes n'est précieux qu'en tant qu'il aboutit à des résultats généraux, il n'en est pas moins vrai qu'en matière d'érudition toute synthèse doit toujours débuter par des remarques de détail. La science allemande ne l'ignore point. Par delà le Rhin, il existe de savants micrographes qui consacrent des années à de menues études de vocabulaire, qui composent de patientes et minutieuses monographies sur le sens d'une particule ou l'usage d'une consonne, qui recensent à la loupe les termes techniques employés par tel ou tel écrivain ancien. Ce faisant, ils ne songent guère à la gloire, moins encore à la renommée; mais, ces humbles enquêtes,

ils se flattent qu'elles auront peut-être un jour le mérite d'appuyer d'une incontestable autorité mainte thèse d'ordre littéraire. Eh! bien, les papiers légués par Hugo sont, à ce titre, un écrin des plus riches, une mine dont l'exploitation peut procurer honneur et profit aux grammairiens de l'avenir. Ne parlons pas des rhéteurs ; l'espèce s'en est, Dieu merci, raréfiée. Mais, chez nous, on a, par trop fervent à coup sûr, le culte de l'imprimé. Même pour qui connaît à fond l'œuvre sortie des presses, le manuscrit réserve, ainsi que nous l'avons constaté, plus d'une surprise. Et puis, le caractère autographe est autrement vivant que l'elzévir ou l'italique. Dans les lignes qu'improvisèrent et que retouchèrent les doigts mêmes du poète, il semble qu'il se répande quelque chose de sa personnalité; et ce je ne sais quoi d'animé s'évanouit dans les meilleures éditions. Ouvrez le volume écrit : c'est un mort qui ressuscite pour un instant; c'est un fantôme qui recouvre à votre intention de la chair et des os. Hésitations, modifications, additions, corrections, traits sensibles et attachants de la vie littéraire de l'auteur, incidents journaliers, préoccupations concomitantes, souvenirs qui se réveillent dans son cerveau comme dans son cœur, comparaisons et regrets, deuils et joies, tout cela perce à travers les mots jadis tracés par une main qui ne bougera jamais plus. De là, la satisfaction secrète qu'éprouve le lettré délicat à manier, à interroger ces feuilles véné-

rables. De là aussi la conception nouvelle et plus parfaite qu'il se forme du poète en suivant les phases par lesquelles celui-ci est parvenu à la maîtrise de la pensée exprimée, au *bien dire*. Enseignement avantageux à ce double point de vue, portrait de l'homme et intelligence de l'œuvre. L'une apparaît comme le résultat d'une réflexion avisée unie à la plus éblouissante imagination créatrice; l'autre se révèle comme le mieux doué des inventeurs, et tout ensemble comme le plus infatigable des ouvriers de lettres.

Quant à la conclusion, provisoire (comme il convient), et très générale, de cette modeste esquisse, ne pourrions-nous la résumer en ces termes? On a trop longtemps et longuement disserté sur *l'art pour l'art*. Beaucoup de lances furent rompues contre ce moulin à vent. Sans être des « hurluberlus », dignes du salut de Cyrano, Théophile Gautier et, après lui, les Parnassiens ont revendiqué le mérite d'avoir renouvelé — sinon découvert — cette formule. Que ceux d'entre eux qui marchent encore se transportent aux archives de la rue de Richelieu, et qu'ils s'inclinent, disciples déférants, devant ce qui subsiste, en ce sanctuaire, de soixante-sept années d'épiques tournois et de labeur surhumain!

SUR LES DESSINS DE VICTOR HUGO

CONSERVÉS DANS LES MANUSCRITS
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Victor Hugo, s'il faut en croire le *Témoin de sa vie*, si souvent sujet à caution, mais ici manifestement véridique, eut de fort bonne heure le goût du dessin. Dès la pension Cordier (située rue Sainte-Marguerite, près de la rue du Dragon), où il fut conduit à la rentrée de 1815 et où il prépara vaguement l'École polytechnique, il montra, ou plutôt il dissimula de précoces dispositions. Ses dissipations d'enfant se traduisaient volontiers par des pochades drolatiques, exécutées en marge d'un cahier d'algèbre, ou par des sculptures sur bois que devait peu goûter son maître d'étude. Lui-même a parlé quelque part, avec une extrême indulgence, de ces motifs ingénieux que grave sur les bancs l'ennui des écoliers. Plus tard, au collège Louis-le-Grand, où il était censé suivre les cours de philosophie, de physique et de mathématiques élémentaires, il ne se gênait point pour dessiner en classe, quand il ne lisait pas le *Génie du christianisme*, barricadé derrière son encrier, ses cahiers et sa casquette [1]; ou bien encore, il inscrivait, avec son canif, son nom sur la table, avec date, paraphe et enjolivements variés. Ces autographes se vendraient cher

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. I, p. 407.

peut-être aujourd'hui. Si, dès le principe, à l'âge où l'on est docile, où l'on ne se croit pas encore un être génial, il eût fréquenté quelque bon atelier, nul doute qu'il ne fût devenu tout autre chose qu'un crayonneur d'occasion. Il possédait d'emblée cette essentielle tendance à refléter le monde extérieur qui, chez les impressionnistes modernes, est la source d'infernales bizarreries, mais aussi de subtiles et parfois merveilleuses trouvailles. Il n'en fut rien; et il demeura livré à sa seule nature, très sensible d'ailleurs aux impressions plastiques, comme l'a noté M. Mabilleau [1] dans des pages pénétrantes et personnelles sur la vision et le tempérament du poète. Il transforme avec joie la réalité; ou mieux, il *déforme*, au gré de son imagination grossissante, les apparences qui frappent ses yeux : « des lignes heurtées et compliquées, des contours anguleux et déséquilibrés, des reliefs portés en avant et accentués par une lumière crue qui brise les plans et, çà et là, troue le tableau : voilà ce qu'on trouve pareillement dans les paysages, les marines, les tours féodales, les châteaux fantastiques, les figures grimaçantes, démesurées, qu'il s'est amusé, pendant trente ans, à griffonner au hasard de ses promenades ou de ses rêveries ». Ajoutons qu'il ne se privait pas non plus des élucubrations obscènes. D'une

1. Léopold Mabilleau, *Victor Hugo* (collection des Grands Écrivains français), Hachette, 1893, in-12; 2e partie, chap. III, p. 118.

manière générale, il affectionne surtout les oppositions tranchées, violentes, à la façon de Rembrandt. Un jour, il comble d'éloges les *splendides* eaux-fortes de Méryon, qui l'ont, dit-il, ébloui [1] : « Sans la couleur, rien qu'avec l'ombre et la lumière, le clair-obscur tout seul et livré à lui-même, voilà le problème de l'eau-forte... » Et c'est bien là ce qu'il cherche à réaliser pour son compte, la plume ou l'estompe à la main, de même que, dans ses drames romantiques, il s'attache de préférence aux touches vigoureuses et aux contrastes saisissants.

Mais, au fond, cette main, que nulle culture n'avait jamais guidée, n'était guère habile; et cette perpétuelle propension à la caricature, que servent les incorrections mêmes et l'absence complète de maîtrise technique, la gaucherie curieuse, inspiratrice d'inventions pittoresques ou monstrueuses, font songer d'aventure à un Gustave Doré qui aurait désappris son métier, ou à un Robida naïf qui s'évertuerait à travailler dans le grandiose. Chacun sait que les procédés ordinaires d'Hugo étaient les empâtements d'encre et de cendre de cigare délayée, les taches épaisses étendues avec une sorte de furie. Il ne se défie pas assez du barbouillage. Il faut signaler aussi, dans le nombre, quelques rares esquisses et croquis *au trait*. Ces singulières ébauches ont été exposées à plusieurs reprises, ni plus

1. Lettre à Ch. Baudelaire, Hauteville-House, 29 avril 1860.

ni moins que les œuvres d'un véritable artiste[1]. Lui-même, sans nul doute, en tirait vanité plus qu'il n'ose en convenir, encore qu'il affectât de les présenter comme un simple passe-temps sans conséquence. Il écrit au poète Baudelaire (billet précité) : « Je suis tout heureux et très fier de ce que vous voulez bien penser des choses que j'appelle mes dessins à la plume. J'ai fini par y mêler du crayon, du fusain, de la sépia, du charbon, de la suie et toutes sortes de mixtures bizarres qui arrivent à rendre à peu près ce que j'ai dans l'œil et surtout dans l'esprit. *Cela m'amuse entre deux strophes.* » Néanmoins, il se prenait au sérieux et quêtait, *in petto*, des compliments. — Ailleurs, nous le voyons se réjouir de ce que M. Chenay a vivement désiré graver son dessin de *John Brown*[2] et lui a demandé l'autorisation de le publier : « J'y consens », répond-il, « et j'ajoute que je le trouve utile ».

1. M. Mabilleau (*ouvrage précité*, p. 98) critique le classement qu'on en a fait : « Au lieu de grouper toutes les œuvres d'après leur origine et de rapprocher des esquisses les livres inspirés par les mêmes spectacles, — ce qui eût permis de suivre ces changements imperceptibles, si gros de conséquences, que les années et les circonstances amènent dans les opérations élémentaires d'un cerveau de poète, — on a tout démarqué, tout mêlé. Est-ce par crainte de laisser voir les matériaux dont s'était servi le grand homme, et de diminuer ainsi l'étonnement que cause sa puissance créatrice?... »

2. Lettre datée de Hauteville-House, 21 janvier 1861 (voir *Correspondance*, 1836-1882, pp. 240-241; Calmann Lévy, 1898, in-8). — A noter, dans ce même tome de la *Correspondance* (p. 105), qu'il entend parfois par le mot *dessins* ses manuscrits : « Les *dessins* sont en sûreté... » Lettre de Bruxelles, 14 décembre 1851.

Et il donne ses raisons, non sans emphase : « John Brown est un héros et un martyr. Sa mort a été un crime. Son gibet est une croix. Vous vous souvenez que j'avais écrit au bas du dessin : *Pro Christo, sicut Christus*... Mon dessin, reproduit par votre beau talent avec une fidélité saisissante, n'a d'autre valeur que ce nom, *John Brown*, nom qu'il faut répéter sans cesse, — aux républicains d'Amérique, pour qu'il les ramène au devoir, — aux esclaves, pour qu'il les appelle à la liberté. » Il écrit à Gautier, qui avait rendu un compte élogieux de ses croquis [1] : « Cher Théophile, merci... Je viens de lire ces pages de vous sur moi. Ma sombre chambre d'exil m'a tout à coup semblé pleine d'une clarté d'aurore. Je n'ai qu'un mot pour caractériser votre commentaire de mes dessins, c'est de la grâce magnifique. Vous refaites splendidement toutes ces ébauches, et de votre plume elles sortent tableaux. Le peintre, c'est vous... »

Il en faisait cadeau à diverses personnes, à sa famille d'abord, à ses enfants, à son entourage immédiat, à ses amis les plus intimes, comme Vacquerie et Meurice. Une lettre datée de Mayence (1er octobre 1840) débute ainsi : « Voici, mon cher petit Toto, un dessin que j'ai fait pour toi. Je te l'envoie bien vite, etc. » Rappelons-nous la délicieuse pièce des *Contemplations* (*Autrefois*, VI, *La vie aux*

1. Hauteville-House, 3 décembre 1862 (*Correspondance*, 1836-1882, p. 259).

champs), où il nous entretient des bambins qui se plaisent en sa compagnie :

Ils disent, doux amis, que je ne sais jamais
Me fâcher; qu'on s'amuse avec moi; que je fais
Des choses en carton, des dessins à la plume...

Il adresse un jour à sa femme la recommandation suivante (Bruxelles, samedi 14 février 1852) : « J'ai promis à notre cher Paul Meurice un dessin. Celui du petit album ne compte pas. A côté de mon lit, devant la glace, derrière le petit coffret de laque à couvercle rond, *il y a un grand dessin très réussi* qui représente deux châteaux, dont un dans le lointain. Fais-le encadrer avec trois pouces environ de marge blanche, et donne-le de ma part à Paul Meurice. » Ce ton satisfait, la complaisance avec laquelle il apprécie son œuvre n'ont rien ici que de très naturel. Il ne prévoyait pas que son épître familière, avec son amusante précision de détails, obtiendrait dans l'avenir les honneurs de la publicité. Et pourtant! Ne prescrivait-il point qu'on lui gardât les moindres billets qu'il avait rédigés?

Les récits d'excursions qu'il envoie à Mme Hugo sont pour la plupart agrémentés d'esquisses, dont quelques-unes sont d'une venue bien grossière, dont plusieurs attestent une assez sérieuse application et presque un semblant de talent.

Ouvrons, par exemple, le volume intitulé : *En voyage* , *France et Belgique* (Hetzel et Quantin, 1892,

in-8) : « Je dessine tout ce que je vois », dit-il à sa femme (lettre datée d'Étampes, 22 août 1834). Et il émaille sa relation de tracés enfantins ou humoristiques. Il croque la grande arche de la falaise d'Étretat. « C'est la plus gigantesque architecture qu'il y ait. » Une petite charge de touriste a la prétention de représenter un navire dont les voiles grises profilaient, paraît-il, sur la mer une colossale figure de Napoléon, tricorne en tête (Montivilliers, 10 août 1835). A Douai, il jette sur le papier la cime du beffroi de ville ; à Mons, il prend la tour principale, avec la place qui l'entoure ; c'est un dessin assez important, enfermé dans une lettre datée de Bruxelles (18 août 1837), où il note encore, avec figure à l'appui, que les colliers des chevaux de charrette ont la forme d'une lyre : remarque un peu puérile qu'il vient de faire, affirme-t-il, pour la première fois depuis qu'il existe.

D'Audenarde, il expédie (24 août) une description copieuse de Gand, avec une image — fort jolie vraiment — reproduisant le gros canon du xve siècle, et, au fond, les vieilles maisons et l'Hôtel de Ville ; la gueule de cette bombarde n'est qu'un réceptacle d'ordures ; les dimensions en sont énormes : 18 pieds de long ; poids : 36 000 livres ; la bouche a deux pieds et demi de diamètre. A Ypres, un antique fronton portant la date 1616, ainsi disposée $\boxed{\frac{16}{16}}$, sollicite sa plume. A Gand, il s'avise que, par une étrange

inconséquence, « nous estimons une araignée chose hideuse, et nous sommes ravis de retrouver sa toile en rosace sur les façades des cathédrales, et son corps et ses pattes en clef de voûte dans les chapelles ». (Dessin; Gand, 28 août 1837.) — Rentré en France, il recueille, en passant, la porte romane, « d'un beau goût », d'une vieille église de Montreuil-sur-Mer. « N'en juge pas », s'empresse-t-il d'ajouter, « d'après ce gribouillage » (Bernay, 5 septembre 1837). Il a encore dessiné l'église de Crécy, « laquelle a vu la bataille » (la correspondance ne nous l'a point conservée), puis la cathédrale du hameau de Bernay, avec son clocher « qu'on dirait composé de deux soufflets, l'un horizontal, l'autre vertical ». Toujours son penchant à saisir d'abord l'aspect imprévu, hallucinant, des choses!

Les trente-quatre volumes de manuscrits (prose et poésie) que compte actuellement la Bibliothèque nationale, ne sont enrichis que de rares vignettes, à part ce fameux roman des *Travailleurs de la mer*, sur lequel il conviendra d'insister davantage. Dans les *Orientales* (au verso du feuillet 41), une minuscule pochade à la plume, en quelques traits rapides, représente un seigneur en costume Henri III et deux mousquetaires Louis XIII, fort bien campés, ma foi. Le frontispice de la *Légende des siècles* est orné de feuillages et d'enluminures, ainsi que les lettres du titre. Dans ce même livre (*Aventure d'Éviradnus*), une petite silhouette schématique figure un paladin

sur son coursier, ayant en tête le heaume en forme de delta (δ) dont il est question dans la pièce (division VIII).

Les cahiers qui contiennent les brouillons des drames montrent parfois, dans les marges, des espèces de plans indiquant la disposition scénique du décor : tel, au dernier acte de *Ruy Blas*, le plan de l'étroit cabinet noir où celui-ci acculera Salluste avant de le tuer. A l'acte II de *Le Roi s'amuse*, est marquée la maison de Saltabadil, avec la rue et la cour. Pareillement, il n'est pas rare de rencontrer dans les manuscrits de ces drames des instructions utiles consignées par l'auteur lui-même pour guider le machiniste dans l'agencement du décor, la désignation des parties essentielles, portes, fenêtres, praticables, etc. Par exemple, quand V. Hugo écrivit *Ruy Blas* en 1838 (entre le 4 juillet et le 11 août), pour le théâtre de drame créé avec l'appui de Guizot et dirigé par Anténor Joly, il remit au directeur une minute (cote actuelle à la Biblioth. nat. : n° 19, 78 feuillets) où l'on remarque plusieurs de ces croquis scéniques. Au feuillet 51 (acte IV, *Don César*), on voit marquées, en marge, à gauche, la fenêtre et la cheminée par où tombera le Bazan loqueteux; puis, près du fond et à droite, l'entrée exiguë du cabinet noir et la petite porte masquée qui doivent jouer un rôle considérable. — Sur la feuille de titre des *Burgraves*, on aperçoit des canots en mer, et, au bas de la page, deux caricatures burlesques. Au feuillet

13, l'auteur a *brossé* lestement le décor du premier acte des *Burgraves* (première partie : l'aïeul) : c'est l'intérieur d'une salle de château, d'un *burg*, avec sa galerie de portraits seigneuriaux. Une grande chaire sculptée se dresse au premier plan. Au fond, une colonnade. A la droite du spectateur, une porte basse, précédée de quelques degrés. — On trouve de même, au feuillet 57, la disposition de la scène pour la troisième partie du drame : le caveau perdu, avec sa voûte cintrée et surbaissée ; à droite, la fenêtre aux barreaux brisés; à gauche, la table grossière et le banc de pierre.

Ces indications, à part deux ou trois, ne sont pas, à proprement parler, des *dessins*, pas plus que, dans les *Orientales*, le petit damier qui fixe nettement pour l'œil la longueur diversement graduée des vers de la célèbre pièce des *Djinns*. Mais voici que nous découvrons, à la dernière feuille de *Le Roi s'amuse*, une de ces physionomies caricaturales, telles que le poète les affectionnait, une de ces charges grotesques, hétéroclites, qui abondent sous sa plume, et qui rappellent la manière de Jacques Callot ou d'Albert Dürer, mais plus tourmentée, plus exaspérée, et comme poussée à l'extrême. C'est, selon la légende qui l'accompagne, « *le dernier bouffon songeant au dernier roi* ».

Ce Triboulet, sinistre et sombre, est accroupi, jambes croisées; sa bouche, largement fendue, est contractée par une grimace affreuse; il a la tête

énorme, le nez épaté, les cheveux épars. Sa tête est appuyée sur ses genoux, en une lugubre posture de lassitude et de souffrance. Il porte des chaussures pointues à la poulaine, et sa grosse tête est coiffée d'une bizarre couronne de carton munie de piquants : c'est le vrai diadème d'un amuseur de palais. L'ensemble est vigoureux, et fait songer d'abord aux hideux *Gueux contrefaits* du graveur nancéen, ou à cette *Mélancolie* dont le peintre de Nuremberg a buriné en traits ineffaçables le visage mécontent et désabusé.

Les plus nombreuses illustrations se trouvent enclavées surtout dans le manuscrit des *Travailleurs de la mer* (mss. de Victor Hugo, n° 27, 472 feuillets), ce roman que Victor Hugo, fréquemment taxé pourtant d'avarice, refusa, dit-on, de publier en feuilleton moyennant 500 000 francs qu'on lui offrait. Elles ont été reproduites en partie, je crois, dans des éditions artistiques et populaires. Ce manuscrit des *Travailleurs* est un des plus volumineux, avec celui de la *Légende* et les deux tomes des *Misérables*. La dédicace de 1866, remaniée en marge, parle avec émotion de cette « île sévère et douce », où l'auteur des *Châtiments* se consola des tristesses de l'exil par un puissant et continu labeur. Fidèle à sa coutume, Hugo signale avec beaucoup de précision la date des reprises et des interruptions de son travail : « commencé le 4 juin 1864, interrompu le 4 août; repris le 4 décembre ; terminé le 29 avril 1865 ; publié

le 12 mars 1866. » Le titre — en gros caractères — est écrit à l'encre noire. Sur le frontispice (feuillet 2), colorié en rouge et en vert, le nom de Victor Hugo serpente en vastes lettres rutilantes entrelacées de verdure. Au-dessus, planent une mouette au ventre blanc et un autre oiseau noir. On distingue aussi une sorte de rocher, couvert de feuillages; au-dessous, se lisent la date et le titre, en noir : 1866; *Les Travailleurs de la mer.*

On n'ignore pas que l'ouvrage fut dédié à Guernesey, « île douce et sombre, mon asile actuel, mon tombeau probable ». Aussi les aspects, terriens ou maritimes, et les sites sauvages empruntés à ce séjour de proscription tentent-ils à l'envi la plume du romancier dessinateur. Classons succinctement ces esquisses improvisées, en énumérant d'abord les vues de maisons et de rues du *vieux Guernesey* [1].

1. La description du logis de V. Hugo à Hauteville-House a été fort bien faite par M. Edm. Biré (*Victor Hugo après 1852*, Perrin, 1894). On y voyait, accrochés au mur, « dans des cadres fouillés par le poète lui-même, quelques-uns de ces grands dessins à la plume où Victor Hugo déployait une si étrange originalité, et qui ont fait dire à Th. Gautier (*La Presse*, 7 juin 1852) : « Victor Hugo, s'il n'était pas poète, « serait un peintre de premier ordre; il excelle à mêler, dans « des fantaisies sombres et farouches, les effets de clair-obscur « de Goya à la terreur architecturale de Piranèse... Bien des « décorateurs lui envieraient cette qualité étrange de créer « des donjons, des vieilles rues, des châteaux, des églises en « ruines, d'un style insolite, d'une architecture inconnue, pleine « d'amour et de mystère, dont l'aspect vous oppresse comme « un cauchemar. » — Hugo sculptait aussi à ses heures. Il avait fabriqué notamment une statuette de la Vierge, en bois de chêne.

Le feuillet 39 montre un donjon, un château démantelé et un clocher d'église au milieu d'un paysage ténébreux (effet de *clair-obscur*). — Au feuillet 72, une chapelle du vieux Guernesey. — Page 79 (*Les vieilles villes normandes*), procédé du même genre : flèche fantastique dominant une antique rue. C'est un vrai barbouillage : il a renversé sur son papier, sans mentir, la moitié d'un encrier.

Au feuillet 105, une maison de modeste apparence, avec pignon. Surmontant l'entrée, l'inscription ELM-PBILG et la date 1780. C'est la maison *visionnée*, ancien poste d'observation du temps des guerres de la Révolution et de l'Empire et des contrebandes. La porte et les fenêtres du rez-de-chaussée sont murées. Elle est bâtie en granit, et n'a qu'un seul étage (voir le texte des *Travailleurs*, chap. IV, *Plainmont*).

Les feuillets 143-144 montrent les masures, aux formes irrégulières et heurtées, du vieux Saint-Malo. Un long escalier y donne accès. Au-dessus de la porte, ricane une figure étrange.

Le feuillet 395 représente l'ancien paysage de Saint-Sampson (avant le comblement de la Braye de Valle).

Au feuillet 408, vue du vieux Guernesey : Le Câtel (dessin tout petit, noir, ocre et blanc, sans grand intérêt).

Feuillet 418. Encore le vieux Guernesey (enceinte de Saint-Pierre-Port). Les murs de cette enceinte

éclatent de blancheur; au fond, les tons sont très foncés. La clarté vient de la droite du croquis, lequel est entouré d'une sorte de cadre dessiné.

Feuillet 432 : ancien Saint-Sampson.

Les autres esquisses des *Travailleurs* ont trait aux personnages qui évoluent dans le récit, ou aux événements que comporte l'intrigue, d'ailleurs assez pauvre, du roman. Ce sont des silhouettes biscornues, excentriques, de terribles scènes de mer destinées à frapper fortement l'imagination ou à doubler l'intensité de l'horreur qui se dégage des pages du livre. Voici (feuillet 9, au *recto*) le Rocher Ortach, avec un navire à l'horizon. Voici (feuillet 23) le Roi des Auxcriniers, parmi les vagues : figure d'une laideur atroce; pansu, les mains appuyées sur les cuisses, les pieds immenses, le nez écrasé, la barbe en éventail, les yeux à fleur de tête, ce prince de carnaval ne ressemble pas mal à un gros poisson monstrueux. Au fond, un vaisseau penché, incliné par la tempête déchaînée.

Au feuillet 26 (au *verso*), une ignoble apparition de cauchemar, physionomie abjecte, à la ganache démesurément béante, au pif proéminent : c'est, dit la légende, la figure que font les paysans quand ils voient les *Sarregousets*. De semblables pochades, à l'encre ou à la sépia, réunies et gravées sur cuivre, formeraient un excellent album-épouvantail à l'usage des enfants méchants. Elles n'ont assurément rien d'humain.

Feuillet 29 (*verso*). Esquisse très vague. On ne sait trop ce que l'auteur a prétendu faire : c'est une manière de bloc enfariné où ne se distingue rien de net.

Au feuillet 43, un avant d'embarcation (la poupée de la Durande), historié et orné.

Feuillet 51, Mess Lethierry : encore un visage grimaçant et rébarbatif.

Feuillet 59 (*raillant la vapeur*), un abominable profil au rictus sardonique.

Au feuillet 60, un *steamer* penché qui fuit dans la nuit, en crachant la vapeur par ses deux cheminées, sur les flots blancs d'écume ou phosphorescents.

Feuillet 89 : un effroyable ouragan. Un malheureux bâtiment en perdition émerge des lames furieuses. Partout et toujours, des oppositions de blanc et de noir, des recherches de clair-obscur. Quand Hugo a la plume à la main, soit pour dessiner, soit pour écrire, il est constamment épris des contrastes franchement tranchés, des antithèses hardies et pittoresques.

Feuillet 95 : encore un vaisseau exposé en pleine mer.

Feuillet 130 : Parisien, dit *Peau Rouge*.

Feuillet 159; une vignette entourée d'une guirlande : un navire au large, baigné par le clair de lune.

Feuillet 180 : figure épouvantable, et, au surplus, peu compréhensible.

Feuillets 183-184 : propriétaire d'un cotre (*cutter*), *pas du tout fâché de la catastrophe.* — Ce personnage est hideux. La fantaisie débridée de Victor Hugo le pousse sans cesse à la charge exagérée à outrance. Certes, il possède un don réel de caricaturiste ; mais, vraiment, il en abuse. — De l'autre côté (feuillet 185), *un autre bonhomme content du malheur.* Sa face est également patibulaire.

Feuillet 208 : une étendue de mer houleuse.

Feuillet 212 : la *Durande*, prise entre deux écueils noirs : elle se détache vigoureusement en blanc. Victor Hugo a ajouté cette note : « Quand j'ai fait ce dessin, je n'avais pas encore pris le parti de faire arracher les mâts de la *Durande* par la tempête. V. H. »

Quelquefois, la conception est si vague, les linéaments sont si indistincts qu'à vrai dire on n'y voit goutte, et qu'il est impossible, avec la meilleure volonté du monde, de démêler un sujet quelconque dans un projet aussi flou (voir, par exemple, les *Douvres*, aux feuillets 223-224).

Feuillet 311 : une grande épave, un débris de mâture.

Feuillet 335 : l'Esprit de la tempête devant Gilliatt; abominable spectre, aux cheveux hérissés en coup de vent, d'une exécution presque enfantine.

Feuillet 346 : une mouette qui plane.

Feuillet 360 : le fameux poulpe, avec ses tentacules pustuleuses.

Feuillet 472 : Deruchette, avec son ombrelle. L'air de tête est un peu mièvre et coquet.

On trouve dans *L'homme qui rit* (mss. de Victor Hugo, n° 28), au folio 185, un joli portrait d'Eugène Devéria *par lui-même*. C'est une tête de jeune homme, aperçue de profil. La figure est belle, avec ses grands yeux, sa chevelure bouclée, sa fine barbiche et sa lèvre ombragée d'un soupçon de moustache. C'est une esquisse au crayon gras, avec touches blanches. Au-dessous, on lit cette note autographe : « Les dessins quelconques qui sont dans mes manuscrits sont tous de moi. Celui-ci, par exception unique, n'en est pas. C'est le portrait d'Eugène Devéria, fait par lui-même, et en 1824. Il l'avait donné à mon frère Abel, duquel je le tiens. V. H. »

Telles sont les observations générales que, tâchant d'éviter l'aridité d'un catalogue, nous avons pu proposer touchant ces essais, — baroques et incorrects pour la plupart, — dont quelques-uns seulement, et fort peu à coup sûr, n'en déplaise à Théophile Gautier, méritent de fixer l'attention. Sans doute, à titre de tendance, ces dessins en germe sont curieux; mais, en tout cas, on les a, de parti pris, beaucoup trop vantés et étudiés. Ils ne sont point d'un véritable artiste, ni même d'un *amateur* habile, avec leurs empâtements grotesques, leurs placards d'encre excessifs, leurs lignes courbes, tortues (la ligne droite lui déplaît), volontairement irré-

gulières, même quand il s'agit de déterminer les contours d'une maison. Il y a là dedans trop d'inexpérience ; la technique y est par trop embryonnaire, la bizarrerie trop systématique. Le détriment de justesse dans les dimensions, les défauts élémentaires de proportions, les lacunes de perspective y fourmillent. Mais, néanmoins, ce penchant à *faire grand* dans un cadre restreint, à créer une silhouette originale et caractéristique, effrayante, mystérieuse ou comique, est au moins intéressant. Et la conception ne manque ni de personnalité ni d'ampleur. Les artistes sont tous les mêmes. Ingres était fier de son violon; M. Haraucourt est satisfait de sa peinture; M. Albert Lambert n'est point mécontent de la sienne. Excusons donc Hugo d'avoir, lui aussi, tiré vanité de sa plume de dessinateur, encore qu'elle ne valût certes pas son pinceau d'écrivain. Mais aussi, cessons, maintenant qu'on le met avec raison, comme le prévoyait Nisard, au rang des classiques, de cataloguer précieusement et d'encenser, avec ses trop pieux thuriféraires, ce qui n'eût dû jamais passer que pour un inoffensif divertissement de poète, jaloux d'illustrer en personne son texte par des images de son cru, comme d'autres, sans connaître les règles de l'harmonie, élaborent des romances, afin de mettre leurs vers en musique. Bref, et pour conclure, c'est bien à propos de telles œuvres, qui furent à leur apparition examinées et commentées plus que tant d'authentiques morceaux

de maîtres, qu'on est en droit d'affirmer sans paradoxe, une fois de plus, qu'une signature illustre est bien efficace pour piquer la curiosité et pour dicter l'admiration des contemporains[1].

1. On liraici avec plaisir la page pittoresque où M. Léon Daudet, dans le *Voyage de Shakespeare*, décrit les procédés de Van der Borscht :

« Il possédait une méthode de travail unique, invraisemblable, et où chacun peut trouver un enseignement. Il projetait, sur une feuille de papier, du vin, de l'encre, du jus de pruneaux, quelquefois du sang, quand il se piquait une veine. Ensuite il considérait longuement le contour de ces éclaboussures, et, comme il n'est aucun chaos que le regard n'humanise, il y découvrait bientôt des chevaliers, des châteaux forts et des fontaines, des lions combattant, des hydres, des forêts fantastiques, toute une architecture de rêve puissamment ombrée et éclairée. Alors, à l'aide d'un bout de bois, d'un calame, du premier instrument venu, il améliorait, retouchait, pignochait, et, en quelques minutes, on voyait naître positivement un paysage... Par malheur, cette manière de faire le reléguait dans le monstrueux. L'épouvante est son domaine. Mais il y atteint à une vigueur exceptionnelle, et une ligne de lui porte sa marque. »

Sous le masque d'un personnage du XVIe siècle, c'est bien Victor Hugo que le romancier a prétendu désigner.

DEUX LETTRES INÉDITES DE VICTOR HUGO

Assurément, la tâche est lourde d'éditer et de réduire à ses justes proportions la Correspondance d'un homme qui a semé sa pensée à tous les coins du globe, qui a écrit, pour ainsi dire, à tous et sur toutes choses, répandant un peu partout les théories littéraires, les déclamations politiques, avec l'expression toujours nette, même exubérante, de ses amitiés et de ses haines. Qui sait s'il n'est pas encore trop tôt pour conduire cette entreprise à bonne fin? Un poète met en circulation, sans presque y songer, des improvisations vite oubliées de lui-même, mais conservées précieusement par d'autres, griffonne sur des albums, abandonne, aux instances de jolies bouches, *quelques plumes de ses ailes*, ou du moins quelques lignes de sa plume. Essayez plus tard de réunir ses œuvres complètes : vous vous heurterez à des difficultés sans nombre. Souvent, au moment où vous

croyez avoir terminé cette toile pénélopéenne, le hasard malin vous guide sur la voie de quelque pièce égarée. Vous êtes obligé d'ajouter des appendices. La chose est arrivée, par exemple, aux éditeurs de Théophile Gautier. Elle arrivera à tous ceux qui voudront réunir les vers épars ou les lettres disséminées d'un fécond auteur, avant que le temps ait fait sortir de leurs cachettes toutes ces vieilles feuilles, anéanti les unes, et consacré les autres.

Voilà pourquoi j'imagine que les exécuteurs testamentaires de Victor Hugo, qui ont résolu, aux termes de ses dernières volontés, de donner au public sa Correspondance, éprouvent, à l'heure qu'il est, des scrupules assez semblables à des remords. Vous m'objecterez qu'ils n'ont pas la prétention d'avoir livré une collection complète. Beaucoup de lettres ont dû être éliminées comme insignifiantes, quelques-unes peut-être comme trop intimes (et cependant!...); celles-là seules ont été conservées qui, pour tel ou tel motif, ont été jugées dignes d'occuper la postérité. Pour toute une période de l'Exil, Victor Hugo a surveillé lui-même ce travail. Depuis, amis et ennemis l'ont, dans des livres divers, continué au jour le jour. Il n'en est pas moins vrai que des fragments, non des moins importants, ont échappé à cet examen, et sont encore dispersés. On ne les retrouvera que peu à peu. Alors, il faudra les réunir aux volumes primitifs. Ce sera un lent travail d'agglomération, analogue à celui qui fut fait pour la Cor-

respondance de Voltaire, pour celle de Diderot, et pour tous les recueils de ce genre.

On aurait donc tort de considérer ce qui paraît aujourd'hui des lettres de Victor Hugo comme une véritable édition *ne varietur*. Si j'étais à la place des éditeurs, je n'hésiterais pas à lancer, sous forme de préface ou de circulaire, un appel à tous ceux qui, par les hasards des papiers de famille, des relations amicales, des ventes ou des cessions d'autographes[1], ont entre les mains des lettres originales de Victor Hugo : j'entends des lettres intéressantes. Or, il en subsiste d'inconnues; et je le prouve par deux exemples, à peu près comme cet autre démontrait le mouvement... en marchant!

*
* *

De ces deux lettres inédites, la première est adressée à l'éditeur Hetzel. Elle est écrite sur le grand papier bleu bien connu qui porte, en haut, à gauche, la marque estampée BATH, surmontée d'une couronne fermée. On remarque ce papier,

1. Signalons, par exemple, un court billet daté de *Hauteville-House, 26 mars* (sans doute de l'année 1866; c'est précisément en mars 1866 que parurent *Les Travailleurs de la mer*). Victor Hugo résume, probablement après coup, selon son habitude, l'idée fondamentale du livre; et cette explication, bien romantique, n'est pas sans intérêt : « Il y a deux abîmes, la mer et la femme; ce qui échappe à l'un n'échappe pas à l'autre. » — Cette lettre était, il y a quelques mois, chez un marchand d'autographes de la rue Bonaparte.

cher au poète, dans beaucoup des manuscrits de l'Exil. Hugo s'est servi, selon sa coutume, de la plume d'oie. L'écriture est cursive, et visiblement rapide. Le texte de la lettre donne les raisons de cette négligence : la hâte, le nombre des épîtres restées en souffrance, et le jour qui baissait. La seule lettre *V* sert de signature. Le jour et le mois sont mentionnés, sans millésime : « *H. H.* (Hauteville-House), *10 décembre.* » Mais l'année est indiquée par le timbre de la poste : 12 décembre 1863. Le papier est plié, sans enveloppe, et porte l'adresse suivante : « *Viâ London. France. Monsieur J. Hetzel, éditeur, 18, rue Jacob, Paris.* »

H. H., 10 décembre.

« Je n'ai rien reçu. J'ai fait prendre par la poste de Guernesey des informations près le post-master général de Londres. Rien n'est arrivé. Votre gros paquet a été intercepté. Son embonpoint l'aura dénoncé.

« Je vous écris ce mot tout de suite. Il est court, mais les jours sont plus courts encore, et je ne sais comment faire pour mener de front mon travail, mes affaires, et la colossale correspondance dont les quatre vents m'honorent. J'ai en ce moment sur ma table au moins trois cents lettres à répondre.

« Plaignez-moi d'être dans le tourbillon, et aimez-moi toujours un peu. Il est nuit, je n'y vois plus clair à vous écrire, mais j'y vois fort clair à vous aimer, ainsi que votre gracieuse et noble femme. »

Tuus.

V.

N'est-il pas joli, ce court billet du poète à son éditeur dévoué, et ne mérite-t-il pas de survivre, plus justement que bien des miettes de prose aujourd'hui entrées dans l'histoire? Il me paraît d'abord qu'il dénote plus de sensibilité et plus d'abandon qu'à l'ordinaire. Sans doute, « *aimez-moi un peu* » est devenu chez Hugo presque une formule épistolaire, dans laquelle il ne faudrait chercher que de façon très relative la trace d'une émotion. C'est égal : il perce là beaucoup de confiance, et même, dans cette fin de lettre, une certaine tendresse. Toutefois, l'Olympien n'oublie pas ses affaires, sa *colossale* correspondance, le *tourbillon* qui l'entraîne. Tout est grand chez les grands! Un peu hanté de l'idée de la persécution, il accuse, sans trop le désigner, le cabinet noir. La police impériale, ou celle de la Reine, ne fut-elle point curieuse d'un paquet qui présentait de trop vastes dimensions? Et l'indignation qui montait se déride sur ce mot : *embonpoint*! Une expression surtout est, littérairement parlant, digne de remarque; celle-ci : « la correspondance dont *les quatre vents* m'honorent ». Plus tard, la for-

mule se complétera et deviendra le titre d'un livre : *Les Quatre Vents de l'Esprit*. En effet, l'imagination de Hugo est tenace, malgré la hardiesse de son vol; et souvent l'on constate que telle image grandiose, tel nom propre sonore, tel titre original a longtemps habité son esprit avant de se préciser et d'entrer définitivement dans son œuvre.

*
* *

Si cette lettre prouve que le mage de Guernesey savait écrire en ami, en voici une autre, plus caractéristique, et d'un style tout différent. C'est un document relatif à la publication d'un livre projeté. On sait que Victor Hugo était passé maître en ces sortes d'affaires. Jamais notaire dressant un acte, jamais huissier noircissant du papier timbré n'a pris plus de précautions que ce poète discutant les clauses d'un contrat avec ses éditeurs ou ses collaborateurs. Il connaît les détours de la chicane, et se prémunit contre les erreurs et les contestations possibles. Et cela, froidement, méthodiquement, dictant avec sérénité des lois tant soit peu draconiennes, mais visiblement décidé à ne point céder, et réclamant, pour justification, la copie de sa lettre. Je crois bien qu'il pousse le scrupule jusqu'à se servir parfois d'un français douteux, craignant peut-être que le souci de la forme ne l'entraîne à quelque concession. Ainsi, le grand homme se révèle, dans ces cir-

constances, comme un parfait commerçant : on peut le dire sans crainte, puisque aussi bien, dans sa *Correspondance*, ses amis ont publié de lui des comptes et des doléances qui témoignent d'un naïf amour du gain[1].

Les conjonctures rendent ce beau sang-froid plus remarquable encore. La lettre porte la date *17 août 1868*. A cette époque, V. Hugo se trouvait à Bruxelles auprès de sa femme, que l'on considérait dès lors comme perdue. Elle expira le 27 août. M. Biré, en racontant ses derniers moments, ajoute : « La vie littéraire a de terribles exigences. Quelques mois à peine après la mort de Mme Hugo, paraissait l'*Homme qui rit*. » N'était-il pas plus terrible, au moins pour un homme du commun, de mettre au point le document que nous transcrivons, au chevet de la mourante? Loin de nous toutefois la pensée d'en faire à Hugo un grief trop cruel! Sa personnalité sut ainsi se dédoubler durant toute sa vie. C'est peut-être la condition même du travail qu'un peu d'égoïsme ; et c'est, à coup sûr, la loi du génie.

Le projet de traité qui suit est adressé à un publiciste bien connu, M. Polydore Millaud, qui fut pendant longtemps directeur du *Petit Journal*. Il se rapporte à la publication d'une sorte d'ouvrage de vulgarisation, d'encyclopédie morale, politique, litté-

1. Cf. les lettres où il établit sa situation financière et se plaint avec amertume que le théâtre ne lui rapporte plus rien.

raire, qui devait paraître sous le titre *Tout pour tous*. Je ne sais si ce titre romantique avait été trouvé par Victor Hugo. En tout cas, il est bien dans sa manière ! Peut-être est-ce simplement la traduction de la devise *Omnibus omnia*, qu'on lit à Bruxelles au fronton des Galeries Saint-Hubert.

« Bruxelles, 17 août 1868.

M. (*sic*) et ancien ami (*sic*),

« De nos conversations avec M. A. M.[1], votre fils, il résulte ceci :

« Immédiatement après la signature du traité spécial pour le livre *Tout pour tous*, entre vous, d'une part, et M. Paul Meurice, et mes deux fils Charles et François, d'autre part[2], je me considérerai comme engagé :

« 1° A vous donner pour le livre *Tout pour tous* une préface ayant au moins l'étendue de l'introduction de *Paris-Guide*[3]. Cette préface sera payée

1. A. M. Il s'agit ici d'Albert Millaud, le spirituel écrivain qui fit d'agréables opérettes, et créa presque, dans le *Figaro*, un genre de satire politique en miniature.

2. Victor Hugo vivant en exil, ses deux fils et M. Paul Meurice étaient les représentants de ses droits auprès des éditeurs.

3. On avait, l'année précédente, publié, à l'occasion de l'Exposition universelle, un livre, *Paris-Guide*, composé avec la collaboration d'éminents écrivains. L'*Introduction* en avait été écrite par V. Hugo, de ce style légèrement « frénétique » et apocalyptique qu'il prend lorsqu'il parle de Paris. Cette introduction a été rééditée à part en un petit volume, sous le

par vous à raison de cent francs la page, en prenant pour type et modèle de la page, tant pour la justification que pour le nombre de lignes ou de lettres, l'édition belge princeps (1862) des *Misérables* en dix volumes[1]. — Moyennant ce prix, payé comptant à la livraison du manuscrit, vous aurez le droit d'imprimer à un nombre illimité d'exemplaires et pour un temps illimité cette préface dans le livre *Tout pour tous*, sans pouvoir l'imprimer et la vendre à part dans un autre format, l'auteur se réservant la propriété de son œuvre sous tous les autres formats que le format du livre *Tout pour tous*.

« 2° Si vous persistiez à souhaiter que je vous donnasse, outre cette préface, pour le livre *Tout pour tous*, la rédaction faite par moi de vingt-quatre mots à mon choix dans le livre *Tout pour tous*, ces 24 mots ayant pour type et modèle les

titre : *Paris*. L'enthousiasme de l'auteur pour la Ville-Lumière, qui doit être aussi la Ville-Liberté, excuse jusqu'à ses crimes et ses tares, et se perd dans un hymne final à la république européenne, voire universelle! — « Tout cela, certes, est très beau » (ajoute spirituellement M. Biré). « Mais en lisant cette page, le soir, aux Tuileries, après une promenade à l'Exposition, où il avait caressé du regard le canon Krupp, ce que Bismarck a dû rire! »

1. Publiée par MM. Lacroix, Verbœckoven et Cie, après abandon fait par Renduel de ses droits antérieurs sur *Le Manuscrit de l'Évêque*, titre primitif des deux premiers volumes, qui formaient alors un roman complet.

quatorze esquisses-examens au chapitre *les génies* du livre *William Shakespeare* [1], vous paieriez ensemble, la préface et les 24 mots, le prix d'un volume entier, c'est-à-dire *quarante mille* francs, payables comptant à la livraison du manuscrit.

« Dans le dernier cas, vous auriez le droit de publier, outre la publication dans le livre *Tout pour tous*, pour un temps illimité, la Préface et les 24 mots réunis en volume à part, et dans tous les formats, pour douze années, à partir de la signature du présent traité, sans pouvoir réimprimer à part la dite préface et les 24 mots pendant les deux dernières années de votre jouissance. L'auteur pendant ces douze années n'aurait plus que le droit de publier cette préface et ces 24 mots dans ses œuvres complètes, sans pouvoir vendre le volume séparément. Du reste, dans ma pensée et dans ma conscience, je dois vous faire observer, Monsieur et ancien ami, ceci : selon

1. Ces quatorze *esquisses-examens* constituent les pages les plus soignées du livre *William Shakespeare*, paru en 1864. V. Hugo distingue dans l'histoire universelle quatorze « géants de l'esprit humain ». (Ce sont les *phares* de l'humanité, comme dit quelque part Baudelaire, qui, à son tour, dresse un catalogue fort différent.) Il n'est pas inopportun de rappeler cette liste, assez déconcertante : Homère, Job, Eschyle, Isaïe, Ézéchiel, Lucrèce, Juvénal, Tacite, saint Jean, saint Paul, Dante, Rabelais, Cervantès, Shakespeare. Il est bien entendu que V. Hugo lui-même sera le quinzième, et incarnera en lui l'esprit de tous ses devanciers.

moi, ces 24 mots qui (et vous pouvez en juger par les quatorze portraits-modèles du chapitre *les génies*) n'auraient que peu d'étendue, et ne tiendraient que peu de feuilles, coûteraient cependant, à moi, un très grand travail, et à vous (joints à la préface), le prix d'un volume entier, 40 000 francs. Je ne crois pas la surcharge qu'entraîneraient ces 24 mots nécessaire, et, dans mon opinion, la préface écrite par moi suffirait [1], ce qui serait pour moi une grande diminution de travail, et pour vous une grande économie d'argent.

« Ceci (*sic*) dit, dans votre intérêt et dans le mien, je vous laisse décider la question.

« Il est convenu que je ne livrerai la préface de *Tout pour tous* qu'après la publication de mon plus prochain ouvrage en un ou plusieurs volumes.

« Si vous êtes d'accord avec moi sur ces divers points, soyez assez bon pour transcrire cette lettre dans votre réponse [2].

« Croyez à ma considération la plus distinguée. »

VICTOR HUGO.

1. Parbleu! n'est-ce point, d'après Hugo, la préface qui fera le succès du livre?

2. Notez cette précaution, qui décèle l'homme d'affaires expérimenté; à cela près que les négociants ont coutume de garder eux-mêmes copie de leurs lettres de commerce. V. Hugo charge de ce soin son correspondant.

Tout commentaire serait superflu! Le livre *Tout pour tous* ne fut pas publié, et Victor Hugo n'écrivit point le pendant de l'Introduction à *Paris-Guide*. Sans doute, les prétentions de l'illustre Proscrit furent jugées exorbitantes, et cela se conçoit de reste.

Mais n'êtes-vous pas d'avis, comme moi, que toutes les lettres intéressantes ne figurent pas dans la *Correspondance*?[1]

1. Publié dans *La Quinzaine* (16 juin 1898).

A PROPOS
DE QUELQUES FRAGMENTS AUTOGRAPHES
DE LAMARTINE

Depuis quelques années, le nom de Lamartine, sinon son œuvre, paraît reprendre une vogue nouvelle. A force de raffiner, on est souvent tenté de revenir à l'extrême simplicité. Victor Hugo a engendré les Parnassiens, exclusifs ciseleurs de rythmes et de rimes. Verlaine et M. Moréas sont venus ensuite, qui ont osé blasphémer la rime :

« O qui dira les torts de la Rime!
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime [1]? »

Aujourd'hui, M. Sully-Prudhomme, suspendant sa lyre aux saules du fleuve, gémit, en prose, sur l'avènement du vers amorphe; et, parallèlement, les *Méditations*, les *Harmonies poétiques* sortent de l'oubli. M. Ch. de Pomairols écrit une *Étude de morale et d'esthétique* sur le chantre de *Jocelyn*; Mme Mary Summer conférencie à la Bodinière, devant un public mondain, sur les « Belles amies » du poète; M. Ern. Zyromski nous révèle, en un volume tout récent, ingénieux et subtil, l'*Élaboration du Paysage intérieur* dans l'âme de Lamartine, et sa *Projection sur l'Univers*.

1. P. Verlaine, *Jadis et naguère* (Art poétique à Charles Morice).

C'est à M. Jules Lemaître, je crois, que revient l'honneur d'avoir ainsi ressuscité Lamartine, en plusieurs articles qu'on retrouvera dans la quatrième et dans la sixième série des *Contemporains*. M. Ém. Faguet, dans ses *Études sur le XIXe siècle*, l'a mis également en bonne place. Mais déjà, il y a douze ou treize ans, M. Brunetière le nommait au premier rang des poètes lyriques, dans une comparaison magistrale entre le *Lac* (des *Premières Méditations*), l'*Olympio* de V. Hugo, et les vers où Musset exprime, à son tour, l'indifférence de la nature. A cette époque, M. Brunetière avait à peine imaginé l'Évolution des genres, et n'avait pas encore poussé le dogmatisme jusqu'à la tyrannie. Depuis, il n'a pas varié dans son admiration pour Lamartine. Bien au contraire, l'éclosion, en apparence spontanée, du lyrisme des *Méditations* lui a, à plusieurs reprises, servi d'argument pour sa thèse.

Il y a donc accord parfait dans la critique, relativement à la haute valeur poétique des vers de Lamartine. Sans doute est-ce parce que, grand seigneur, isolé et un peu dédaigneux, il nous prend malgré nous par sa spiritualité majestueuse, son naturel absolu, surtout par l'impuissance où nous nous trouvons de saisir sur le fait ses procédés de composition et de style. Peut-être cela tient-il à l'absence même de procédés. On a parlé de sa philosophie; mais lui-même a déclaré, dans un de ses

Commentaires, qu'il ne fallait pas chercher de philosophie dans les vers d'un jeune homme de vingt ans. Or, en poésie, il eut toujours vingt ans. On a créé des théories, auxquelles je faisais allusion tout à l'heure, sur ce que fut chez lui *le paysage intérieur*. J'ai peur que ces formules imposantes n'expliquent pas grand'chose. Aussi bien, n'est-ce pas ici le lieu de discuter des doctrines. Il me semble seulement que l'originalité de Lamartine consiste surtout à avoir ignoré par système tout ce qui, dans la poésie, est *art*, c'est-à-dire *métier*, *procédés*, *ficelles*, *chevilles*. Th. de Banville a soulevé bien des colères en professant que la cheville est une nécessité, une beauté même. Tous les poètes chevillent. Les bons poètes chevillent bien, et préparent avec soin leur menuiserie intime. Les mauvais versificateurs chevillent au petit bonheur. Voilà toute la différence. Ce paradoxe apparent est, après tout, fort acceptable. Il nous expliquera comment Lamartine, proscrit par le Parnasse comme ouvrier insuffisant, reprend faveur au moment où le lustre du Parnasse s'efface. C'est qu'il fut seulement et voulut toujours être *un amateur très distingué*. Le mot est de lui-même. Il n'implique aucun blâme, aucune accusation de *dilettantisme*, au sens moderne de l'expression. Lamartine déclarait par là son dédain pour le travail de la lime, son horreur de la retouche, de la rature, de la correction, qu'il juge peu aristocratique, son goût enfin pour toute pensée clairement exprimée,

de prime-saut, sans hésitations, sans ces tâtonnements pénibles qui lui apparaissent comme les remords de l'écrivain.

Je viens justement de relire, avec les dernières études faites sur Lamartine, quelques-uns de ses nombreux manuscrits conservés soit à la Bibliothèque nationale, soit dans des collections particulières, et j'ai été frappé de la négligence dont témoignent ces autographes. On peut dire que jamais, ou presque jamais, le poète ne revient sur l'expression de premier jet, pour la fortifier ou pour la modifier. Son écriture, assez grande, penchée, fine, presque féminine, trahit un esprit net et extrêmement facile. La comparaison de ces feuillets si lestement remplis avec les pages où se perfectionne, lentement et successivement, la pensée de Victor Hugo, est très instructive. Elle établit assez la distance qui sépare l'ouvrier puissant et consciencieux, quoique génial, du rêveur parfois sublime, chez qui la forme poétique drape mollement l'inspiration, sans souci de l'habiller avec exactitude. Comme artiste, comme homme politique et comme homme d'affaires (il dut l'être, hélas! bien malgré lui), Lamartine fut toujours un improvisateur. Jamais sa conception ne se plia aux règles de l'esprit pratique, comme jamais son génie ne consentit à descendre au travail minutieux et matériel de la correction.

*
* *

Les manuscrits de Lamartine que possède la Bibliothèque nationale font partie d'un fonds spécial, non encore catalogué. La Bibliothèque les doit à la libéralité de M. Émile Ollivier. D'autres dons viendront compléter la collection. On trouvera la liste provisoire des manuscrits existant actuellement dans l'*Inventaire sommaire des nouvelles acquisitions du département des manuscrits pendant les années 1896-1897*, dressé par M. H. Omont (Paris, Leroux, 1898). Cette liste comprend 62 numéros. Un seul manuscrit est très volumineux. C'est une partie notable de l'*Histoire des Girondins* (nos 54-61 ; 3,149 feuillets). Les autres sont des cahiers ou des livrets, souvent de peu d'étendue. Plusieurs, surtout des plus anciens, sont des albums à dessin, aux feuillets de diverses couleurs, parfois dorés sur tranche et reliés en maroquin rouge ou vert. — Je me reporte aux *Commentaires* des *Méditations*, et je m'imagine volontiers Lamartine se promenant à cheval parmi les sites familiers de sa Bourgogne natale, ou bien en Italie, sa besogne une fois terminée à l'ambassade, et s'arrêtant dans quelque paysage « romantique », pour tirer ces carnets de sa poche et y crayonner des vers. « Des pleurs écrits », dit-il souvent. — Arrêtons-nous donc quelques instants sur les trois plus anciens de ces

albums, et essayons d'y chercher quelques menues indications sur le travail du poète.

Les mss nos 1, 2, 3 (37, 45, 139 feuillets), contiennent quelques-unes des *Méditations*, quelques projets de pièces, et une copie, complète et soignée (no 3), de la froide tragédie de *Saül*. Enfin, au dos de certains feuillets du *Saül*, le début de la *Mort de Socrate*, avec plus de corrections et de remaniements que Lamartine n'a coutume d'en faire.

No 1. — Sur la feuille de garde, ce vers latin : « Majoresque cadunt altis de montibus umbræ »; et la signature « Virgilius ». — Les pièces contenues dans ce cahier font, en général, partie des *Nouvelles Méditations*. La pièce dédiée à A. de Virieu, qui commence ainsi : « Arrêtons-nous sur la colline... » (Le Passé, *Secondes Méditations poétiques*, *I*), ne présente qu'une seule rature et deux ou trois transpositions de strophes, marquées dans des notes marginales : « Celle-ci avant la précédente », et une petite main indicatrice, naïvement esquissée. Au f. 7, au vers : « Ainsi des rives étrangères.... », la note crayonnée par de Virieu, que nous avons citée ailleurs (p. 44) : « Tu as été dans les deux mondes? *es-ton* (*sic*) mieux sous cet autre ciel? » En marge aussi, ou sur des feuilles, au hasard, parmi des vers inachevés, des noms propres, des dessins enfantins, profils à la David. Lamartine n'a pas coutume

d'illustrer ses manuscrits. Notons pourtant encore (cahier n° 3, f. 23) un amusant et presque informe croquis au crayon, représentant un personnage au nez cassé, au menton rond, à l'air de pédagogue; assis sur une chaise ou sur une chaire, il tient quelque chose qui pourrait bien être une plume, et son front est ombragé d'une couronne de lauriers. Je ne serais pas étonné que ce fût la caricature de Sainte-Beuve... à moins que ce ne soit celle de Béranger.

Puis, des cris, notés pour de futurs mouvements poétiques : « Partons! faisons comme l'hyrondelle (*sic*). — Prions. » Onze pages blanches, ce qui ravirait le symboliste Viélé-Griffin, et, tout d'un coup, cet appel : « Levons les yeux vers le ciel! » Quant aux corrections, elles sont toujours aussi rares et aussi insignifiantes. Pourtant, à la Méditation VIII du deuxième livre, le titre, *L'inspiration*, a été remplacé par celui-ci : *L'esprit de Dieu.*

Le poète a, par aventure, hésité entre les trois épithètes *palpitantes*, *haletantes*, *frémissantes*. Est-ce avec des documents de cette espèce que l'on fera l'édition critique des œuvres de Lamartine, réclamée par M. Zyromski [1]? Pour moi, j'estime que la critique de textes perd ses droits là où le travail de la forme a trop visiblement fait défaut.

1. « Le moment est venu de donner l'édition critique des poésies de Lamartine. » (Ern. Zyromski, *Lamartine poète lyrique.*)

Mais voici qui nous console un peu, en nous montrant comment la pensée germe dans l'esprit du poète et s'échappe en quelques mots pressés. On a peine à admettre que ce soit là tout le *plan* d'une pièce de vers. Il est probable, néanmoins, qu'à cela se bornait pour Lamartine le travail de la préparation écrite. Il s'agit de la pièce intitulée *La Liberté* (*Nouvelles Méditations*, *XX*), qui porte le sous-titre : *Une nuit à Rome*.

Voici comment le poète la conçut tout d'abord, en prose rapide et incorrecte, entremêlée de vers, avec la notation de certains mouvements oratoires. C'est la page la plus caractéristique du manuscrit (nous gardons les majuscules) :

« Au commencement — description d'un clair de Lune dans le Colysée.

italie, italie, éveille-toi — mais non! etc.

Liberté, nom sacré! etc.

ton nom retentit comme l'airain, etc.

mais où es-tu? qui t'a connu (*sic*)?

n'es-tu pas, comme l'amour et la vertu, un souvenir, un débris d'un autre tems?

oui. Je tai (*sic*) vue une fois.... sur le sommet des Alpes! maintenant ce n'est pas toi, c'est ton ombre irrittée (*sic*).

On ne te voit jamais qu'un poignard à la main! etc.

2e description. —

la croix plane sur ces ruines — fête

comme un mât d'un vaisseau battu par la tempête! tout s'écroule, tout s'abîme; moi-même, avant que ce lierre se soit séché sur cette pierre, Je ne serai plus! les

hommes comme les flots se retireront peu après de ces rives.

O monde, un seule (*sic*) homme vous a dit la Vérité!
Celui qui t'enseigna! quoi donc? L'humilité!
Description finale... »

Relisez maintenant la pièce elle-même, qui n'est pas des moins belles; et demandez-vous de quoi est fait le manteau de poésie qui dissimule cette apparente banalité.

N° 2. — Ce second cahier (encore un album à dessiner) porte la marque : « Au Coq Honoré, rue du Coq Saint-Honoré, n° 7, chez Alph. Giroux ». Il est aux trois quarts vide. Une assez longue liste de *pièces à copier* ne nous apprend rien. Voici, au feuillet n° 6, quelques notes ou *cris* du Poète :

« Notes du poète :
J'ai jetté (*sic*) un nom aux flots — il abordera où il pourra.
J'ai prié, aimé, chanté, pleuré!
Je ne me suis point attaché à la vie matérielle comme le lierre, etc.
J'ai habité une tente parmi les hommes!
Je ne laisse pas de traces sur la terre, etc. »

Assurément c'est là du Chateaubriand, mais non du meilleur. — Dans les pièces complètement écrites, on relève encore, en marge, plusieurs indications sur le même ton, en très petit nombre. Les unes ont été utilisées, les autres négligées. En aucun

cas, le rapide et limpide courant de l'écriture n'a été altéré ou dévié sérieusement. Désire-t-on un exemple? A la fin de l'ode *Le tombeau d'un guerrier*, nous lisons la note suivante : « Tu vois la mort venir lentement! Tu l'as reçue avec indifférence, comme un moissonneur qui, après avoir coupé les épis, va recevoir son salaire! Que sera-t-il? Qui sait si le génie n'est pas une de ses vertus? On dit : Repose en Paix! » Cas exceptionnel! Le mouvement final de la pièce, dont la date est 24 juin 1823, S. P. (Saint-Point), a été remanié jusqu'à trois fois; l'image d'abord exprimée en prose entrera dans le dernier vers :

Qui peut juger du ciel la Justice infinie?
Tyrans! fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus?

Ainsi, le désir de la perfection plus grande pouvait, une fois en passant, guider Lamartine.

Le même cahier présente un autre document, qui serait curieux s'il était autre chose qu'une ébauche informe. C'est (feuillets 34-40) l'idée première, le plan (?) de la *Chute d'un ange*, cette vaste machine si négligée de style, si inférieure à *Éloa* qui servit de modèle, en laquelle cependant beaucoup de bons esprits veulent voir le chef-d'œuvre de l'art lamartinien. Ces quelques pages, très vagues, s'ouvrent par ce titre : « Plan arrêté des *Visions*, ou poème

épique, en vingt-cinq chants. » Dix-sept seulement sont esquissés, et de façon très sommaire, sauf le premier, qui renferme l'exposition du poème. Je renvoie à ces notes les chercheurs que tente une édition critique; mais qu'ils ne s'attendent pas à faire des découvertes!

N° 3. — Je serai plus bref encore sur le troisième cahier, qui nous donne aussi des fragments des *Méditations*. Notons-y seulement, avec la copie de *Saül* et le début de la *Mort de Socrate*, l'idée initiale du célèbre *Crucifix* :

> Héritage sacré de celle que je pleure,
> Toi que j'ai recueilli.....
> Avec son dernier souffle et son dernier adieu.

On le voit, j'ai relevé dans ces trois albums presque toutes les corrections et indications susceptibles de nous montrer, chez Lamartine, des retouches ou des scrupules de style, en même temps que le souci du plan d'avance arrêté. Il faut avouer que le nombre en est plus que restreint. Le poète se dévoile, tel qu'il fut à l'époque brillante de sa jeunesse, amateur très intelligent. . et littérateur par occasion.

*
* *

Amateur, Lamartine ne le fut pas moins lorsqu'il voulut jouer un rôle politique; et nous devons le

rappeler incidemment, puisque les embarras d'argent qui attristèrent sa fin sont issus de cette insouciance qui lui faisait négliger « la vie matérielle ». Son extrême facilité d'improvisation lui fait un jour concevoir la vie politique comme une diversion digne de son talent. A cette époque, il avait, comme poète, produit ce qu'il y avait en lui de plus pur. Il n'est homme d'État qu'après avoir été poète.

Mais on ne s'affranchit jamais complètement de son passé. Lamartine conserva, dans sa vie publique, une certaine dose de poésie. Ayant de sa mission une très haute idée (l'idée romantique), il eut assez d'esprit pour chercher à être, comme député, un homme pratique. Nous ne voulons pas dire qu'il y ait réussi. Dès 1833, il est nommé représentant du peuple, et, à ceux qui lui demandent où il compte siéger, il répond : « Au plafond. » C'était dire qu'il ne voulait s'enrégimenter dans aucun parti. « Homme politique, mais non politicien », il évita les intrigues et parla, de temps à autre, sur des questions techniques, qu'il étudiait avec soin, ou sur de grands sujets, faisant dominer partout, comme Victor Hugo, l'idéal et les généreux élans. Démocrate, d'ailleurs, parce qu'il voyait dans la démocratie une forme de la justice [1].

Puis, vint 1848. Tout le monde connaît son rôle à ce moment. Subitement populaire, chef du gouver-

1. Cf., sur ce rôle de Lamartine, l'étude, précitée, de M. de Pomairols.

nement, ministre des affaires étrangères, il obtint des succès d'éloquence inouïs depuis la Révolution. Témoin ce fameux discours sur le drapeau rouge et le drapeau tricolore, improvisé en pleine sédition populaire. Je ne pense pas que Cicéron et Démosthène aient jamais eu une plus belle heure. Mais sa gloire creva comme un ballon trop gonflé, brusquement, sans raison, sans même un coup d'épingle. Incapable de persistance, Lamartine méprisa les petits moyens, les mesquines adresses qui l'eussent maintenu au pouvoir. Il lui convenait assez d'être grand comme un héros antique. Quand il fallut user de ruse, il aima mieux rentrer dans l'ombre avec des souvenirs intacts; et le peuple, qui l'avait porté aux nues sans le comprendre, se dégoûta de lui sans savoir pourquoi.

Voilà comment Lamartine sortit de la vie publique en amateur, comme il y était entré, sans qu'aucun fait grave vînt justifier cette rupture. Il était absolument ruiné, endetté à ne pouvoir se libérer. On a tout dit sur l'admirable courage qu'il déploya en ces circonstances, travaillant avec acharnement, usant son imagination à échafauder des combinaisons financières auxquelles ne manquait que la baguette d'une fée secourable. Étrange destinée que celle de cet homme qui trouva moyen, dit-on, de gagner près de six millions durant ses vingt dernières années, et qui les vécut dans une situation voisine de la misère !

*
* *

Jamais il n'avait su compter; et toujours il s'était montré inquiet des trous qu'il apercevait dans son patrimoine. Son passage aux affaires ne fit que précipiter et aggraver le désastre. L'argent lui glissait entre les doigts. Il avait beau établir des balances, couvrir d'additions des feuilles entières et les moindres blancs de ses cahiers : s'il trouvait du *boni*, selon son expression, ce n'était jamais que sur le papier. Le budget mal complaisant inclinait vers le fâcheux déficit, et les rêves ne faisaient point la loi aux réalités. Revenons, en effet, aux albums que nous parcourions tout à l'heure. Dès l'époque où il écrivait les *Nouvelles Méditations*, Lamartine alignait volontiers des chiffres. Les totaux des additions sont modestes encore. Ils vont, au plus, à 25 000 francs. Plus tard, certains documents monteront à 1 500 000.... et même à l'infini! Sur la feuille de garde de l'album n° 2, et à l'intérieur de la couverture, ce ne sont guère que des comptes de ménage, « viande, 80 francs, vin, 30, cerises, fraises, artichau (*sic*) ». Puis, l'homme du monde et l'homme de sport montrent le bout de l'oreille : « boîte de fiches et jettons (*sic*) en bourse; — harnois, 100 francs. » De petits *mémentos* : « 12 francs payés. » Il en paiera bien d'autres! — Sur l'album n° 3, toujours des comptes, par pages entières,

cette fois, et avec le souci naissant d'un équilibre chaque jour plus instable. Ici apparaît la lamentable contestation du *doit* et de l'*avoir* [1].

Mais après 1848, les comptes deviennent véritablement fantastiques. C'est que l'homme d'affaires est médiocre chez Lamartine; et cela se conçoit de reste. Ses préoccupations antérieures ne le préparaient guère à vendre du vin ou à défendre ses intérêts auprès des éditeurs. Voici quelques papiers inédits, suggestifs, sinon pour l'historien, du moins pour le psychologue. Une nuit de Lamartine, en 1861! Les rêves se font chiffres, et les chiffres sont, dans une formule pieuse, recommandés au Seigneur. Les zéros se bousculent follement. Les résultats mêmes des additions sont inexacts; mais le gouffre de la dette, qui se creuse sous les pieds du poète, se comble, du moins au regard de sa fantaisie...., pendant une heure ou deux.

1. Il est à noter qu'auprès des paysans, gens intéressés et pratiques, cette débâcle budgétaire fit beaucoup de tort à Lamartine. Jamais il n'avait été ce que Balzac appelle « un grand homme de province ». Les poètes ne sont guère faits pour être les directeurs du peuple. On aime à raconter, en Bourgogne, qu'en 1848 les bons campagnards, entendant répéter partout le nom de Lamartine, croyaient qu'il s'agissait d'une femme. Ce fut bien pis quand on sut que l'homme d'État avait mal géré ses propres affaires. Il faut citer ici ce mot cruel, mais d'une philosophie bien rustique, qui fut prononcé par l'un des concitoyens de Lamartine, au moment où il était question de souscrire pour son monument :

« On n'élève pas de statue *à un homme qui doit*! »

Gavarni ou Forain aurait-il trouvé mieux?

Feuillet couvert de chiffres, de la main de Lamartine :

Benedic... Domin... super nos avoir trimestre		Nuit du 11 au 12 doit 15 juin	
160 000	—	Mâcon	80 000
10 000	caisses	Paris	80 000
10 000	vin		«
10 000	gros...		«
10 000	en recouvrement		«
40 000	m....		«
40 000	mâcon		«
80 000	abonnts		«
20 000	courant		«
20 000	Londres, Turquie		«
10 000	mandats retenus F...		«
30 000	fait en œuvres etc.		«
440 000			160 000
300 000			160 000

	Reste	300 000	(argent)
plus		40 000	mandats à l'escompte
Note du comptant		40 000	emprunt G. sur mandats
Ci...	300 000	80 000	F.-M...
	100 000	80 000	fin rembours^t...
	100 000	20 000	Turquie
	80 000	80 000	Comptoir 1861
	80 000	40 000	Biblioth. 1861
	20 000	60 000	Vins en récolte
	80 000	100 000	rembours. décemb. 1862
	40 000	30 000	œuvres 1862
	20 000	20 000	Londres
	800 000^f	20 000	Boni
		30 000	réserve de mandats....
		1 500 000	

Lisez maintenant ce projet de traité, par lequel le poète-vigneron vend d'avance ses vins pour plusieurs années :

« Entre M. P..... et M. de Lamartine a été convenu :

1° que M. P..... achète à M. de Lamartine la quantité de seize cent cinquante pièces de vin ainsi composées à peu près :

50 pièces vin vieux de choix, à... 200 fr.
150 vin vieux, 2e qualité, à..... 110 fr.
50 pièces de vin, diverses qualités. 110 fr.

et de 1 400 pièces de vin nouveau Monceau Milly... etc., à 70 fr., faisant en tout la quantité de 1 650 pièces et la somme de cent vingt-huit mille francs, plus, pour les vins nouveaux, *4 pour cent*

payable ainsi :

1° soixante mille francs le 20 décembre prochain, chez M. L..... à Mâcon en argent.

2° vingt mille fr. le 1er avril 1857, Paris.

3° vingt mille fr. fin juillet 1857.

4° vingt-huit mille fr. octobre 1857, en effets réglés.

M. de Lamartine laisse ses caves à la disposition de M. P..... jusqu'au 15 septembre 1857; sauf les caves de M..... à Collonges.

Fait double entre nous à Monceau, le 14 novembre 1856.

LAMARTINE.

J'approuve,
P..... »

Un autre document inédit, que j'ai sous les yeux, est analogue au premier. Il est daté du « 21 février 1861, nuit ». Les chiffres y marchent par totaux de 100 000, 280 000, 300 000, 600 000 francs. J'y relève la mention générale suivante : « Revenu : 500 000 francs vérifiés en moyenne » (hélas!); et ces trois notes significatives qui se font suite : « 8 mois à la campagne, 4000 francs. » — « 4 mois à Paris *et bienfaits*,

160 000 francs. » — « Extra pour mes voyages, 20 000 francs. » Toujours le désir de faire figure, de tenir son rang!

On pourrait multiplier les citations de ce genre, et j'estime que le pauvre poète a dû laisser dans ses papiers plus d'un écrit semblable, où se manifestent ses luttes, ses espoirs et ses illusions. Comparez le traité dans lequel il vend ses vins avec la lettre où V. Hugo discute froidement les conditions de sa collaboration à un ouvrage de librairie : vous serez amenés à conclure que Lamartine fut un fantaisiste en affaires, comme dans tout le reste. M. Charles Deton [1] rappelait, l'autre jour, cette attitude résignée de Lamartine vieilli, travaillant sans relâche et répétant ce mot touchant : « La Providence n'est pas couchée. » — Il citait une lettre où le poète, s'adressant à un ami, récapitulait l'énorme tâche par lui fournie en dix jours : « Mes libraires sont asphyxiés d'étonnement! » Cette lettre est affligeante, sans doute, mais elle exprime encore de la confiance, et la satisfaction du labeur régulièrement accompli. Mais que dire de celle-ci (*inédite*), qui est datée du 28 mars 1865, quatre ans avant sa mort?

« Monsieur le Juge de paix,

Non seulement je n'ai pas de différents (*sic*) avec M. B...., pour qui je professe la plus juste recon-

1. Journal *Le Gaulois* du 8 février 1899.

naissance, à qui je reconnais volontiers devoir les 5 000 francs qu'il réclame légitimement. Mais dans ce moment de crise extrême pour mes affaires subitement entravées par deux mesures, l'une en Angleterre et l'autre en France, qui *me désarment momentanément de tout mon capital*, je ne puis que réclamer au moins pour un an l'indulgence de M. B.... et la vôtre.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués. »

ALPH. DE LAMARTINE.

43, rue de la Ville-l'Évêque.

Voilà où Lamartine en était, après toute une vie de travail, pour avoir été par trop un amateur. Manœuvre de lettres, il parle, dans les comptes qu'il dresse, de ses « œuvres en *fabrication* ». Le mot n'est que trop juste! Victime d'un point d'honneur bien placé, condamné aux travaux forcés pour dettes : toutes ces expressions ont été répétées à propos de sa triste aventure. Je ne sais rien d'aussi navrant; et j'y songe parfois quand je le vois en bronze, trônant, à Passy, dans son square, non loin d'une grande bâtisse à cinq étages qui occupe l'emplacement, jadis boisé, du chalet où il est mort. Sa figure fière et fine ne paraît point abattue. Il sourit à sa gloire renaissante, et un lévrier aristocratique est couché à ses pieds. Mais il me semble qu'il

devait être sincère, quand il adressait d'avance à la cloche de ses funérailles ces belles strophes, presque inconnues, qu'on a récemment exhumées [1] :

« Moi, quand des laboureurs porteront dans ma bière
Le peu qui doit rester ici de ma poussière
Après tant de soupirs que mon sein lance ailleurs,
Quand des pleureurs gagés, froide et banale escorte,
Déposeront mon corps endormi sous la porte
Qui mène à des soleils meilleurs;

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh! n'attriste personne!
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon.
Mais prends ta voix de fête, et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison! »

1. Poème-préface pour *Les Cloches*, de H. de Lacretelle.

FRÉDÉRIC DÜBNER

D APRÈS SA CORRESPONDANCE INÉDITE

Peu de savants, à coup sûr, ont eu une existence plus humble, plus laborieuse, plus méritoire à tous égards, que Frédéric Dübner[1]. Ses travaux de bénédictin, si consciencieux, si estimables, si utiles, ne lui ont conquis ni rentes ni renom. Il semble, à tout prendre, ne s'en être guère affligé. Son influence, en dépit des luttes acharnées qu'il a soutenues, pour la cause de la bonne scolarité, contre ce qu'il intitulait la *routine*[2], demeura toujours très restreinte. Question de race et de tempérament, sans doute, plus encore que de principes. Il nous a paru intéressant d'essayer de faire revivre cette figure trop effacée d'helléniste et de philologue d'outre-Rhin, acclimaté à Paris, devenu Parisien par occasion, puis par prédilection, bien qu'il fût resté très fidèle à la patrie germanique par son langage, ses goûts personnels, ses habitudes de travail, comme aussi

1. Bibliothèque nationale, fonds français, *Nouvelles acquisitions*, nos 6681 et 6682 (deux volumes), *Correspondance de Fr. Dübner avec Emm. Miller*, 1840-1865. — Tome I, *Lettres de Dübner*, vol. de 259 feuillets, plus le feuillet 92 *bis*, 17 juin 1897. Tome II, *Lettres de Miller* (*Notes et Mémoires*), vol. de 250 feuillets, cotes 260-509, plus le feuillet 277 *bis* (408 et 442 sont blancs), 17 juin 1897.

2. En ce temps-là, on ne faisait pas encore, à l'aide de subtils et spécieux arguments, le procès du grec et du latin; mais, de l'avis de Dübner, on enseignait mal les langues anciennes. — Il en voulait surtout à Burnouf et à ses *Méthodes*.

par ses relations passablement défiantes avec ses contemporains. Sa correspondance (autographe et inédite) avec Emm. Miller, récemment annexée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, et soigneusement dépouillée par nous, permet de peindre au vif l'image d'un individu fort original, en qui l'érudition solide et pénétrante, jamais superficielle, jamais indigeste, s'alliait par malheur à certains défauts de caractère antipathiques et insupportables à l'esprit gaulois, sinon à l'esprit *welche* : inélégance de manières et de langage, intransigeante brutalité d'affirmation, ignorance parfaite, voulue, de la souplesse et de cet art des nuances et des sous-entendus, qui souvent, mieux que le talent et l'autorité les plus incontestés, servent les doctrines pédagogiques et les font prévaloir au sein des cercles lettrés et académiques. Par la sève et la verdeur de sa complexion, par la fougue de ses attaques, par l'entêtement opiniâtre de ses convictions, il rappelle un peu ces fameux érudits du XVIe siècle, qui déchiraient leurs adversaires du bec et de l'ongle, et dont la lignée ne s'est jamais tout à fait éteinte. Nous tâcherons ici d'apprécier à sa juste valeur ce docte et violent personnage, qui apparaît comme un survivant d'une autre époque égaré dans la société moderne. Nous lui laisserons la parole le plus souvent possible, de telle sorte que le lecteur puisse se former une opinion sur son compte d'après les lignes tout imprégnées de *teutonisme* qui lui seront mises

sous les yeux. On verra que, si Dübner possédait à un haut degré les qualités essentielles que réclame le métier de philologue, il ne sut pas non plus s'affranchir des travers trop communs à ceux de son espèce : pédantisme et discourtoisie, arrogance et brusquerie de polémique, présomption excessive de son infaillibilité scientifique, pénétration avisée et presque hostile (encore qu'il s'en défende!) touchant les défauts intellectuels ou les lacunes administratives de son pays d'adoption[1]. — Nous tracerons d'abord, à grands traits, le *curriculum vitæ* et le portrait moral de Dübner. Nous rechercherons ensuite en ses écrits intimes ce qu'il pensait de la France, et notamment de l'Université de son temps. Nous indiquerons, d'une façon sommaire, la nature de ses préoccupations personnelles et le tour qu'il leur donnait. Enfin, nous jugerons cette correspondance d'un quart de siècle au point de vue des idées, du style et du ton qui y règnent. Quant à ses plans réformateurs de l'enseignement classique grammatical et aux batailles qu'il livra sans succès, nous estimons nous être assez longuement étendus ailleurs sur ce sujet pour être désormais dispensés d'y insister davantage (cf. pages 265-289).

1. Dübner mourut — non sans opportunité — quelques années avant la guerre franco-allemande (12 octobre 1867), qui lui eût fait certainement une situation fausse parmi nous. Il n'était point naturalisé et n'occupa jamais, en France, aucune situation officielle. Il était décoré de la Légion d'honneur.

*
* *

Écoutons Dübner résumer (tome II) ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Cette autobiographie en raccourci débute par des précautions oratoires, sous forme de citations; volontiers il s'exprime en grec ou en latin, surtout quand l'expression française lui fait défaut : « Plutarque, je crois, a dit : Οὐδὲν ἀηδέστερον τῆς περιαυτολογίας. Mais un autre ancien dit : Ἡδέα ποιεῖ ἡ φιλία καὶ τὰ ἀηδέστατα. Donc, *inibimus æquor.* »

« Après avoir étudié, conte-t-il, huit ans au gymnase de Gotha, six ans à l'Université de Gœttingue[1], je fus appelé, en 1826, à un gymnase de Prusse avec 750 thalers d'appointements (2812 fr. 50); mais, peu de temps avant, ma sublime mère[2], dont j'étais le fils unique (j'avais perdu mon père à deux ans et

1. Jean-Frédéric Dübner naquit, le 21 décembre 1802, à Hœrselgau. A Gœttingue, il étudia sous Mitscherlich, Dissen, Heeren, O. Müller et Krause. Tandis qu'il professait au gymnase de Gotha (1826-1831), il écrivit des articles remarqués dans la *Bibliothèque critique* (*Kritische Bibliothek*) de Seebode, dans la *Gazette universelle des écoles* (*Allgemeine Schulzeitung*) de Zimmermann, et dans les *Annales de Philologie* de Jahn. Il s'occupait aussi déjà de la publication de sa savante édition de Justin (1831) et de celle de Perse (1832), accompagnée du *Commentaire* complet de Casaubon.

2. Nous respecterons scrupuleusement toutes les infractions de syntaxe, toutes les bizarreries et les naïvetés de style, et jusqu'aux fautes d'orthographe de Dübner, qui n'avait pas la prétention d'écrire correctement notre langue. Il est tantôt incisif, tantôt lent et compact.

ne l'ai pas connu), avait été atteinte d'une maladie chronique. Je refusai donc la place à Stade (sur l'Elbe) et pris celle de « collaborator » à Gotha, avec 180 thalers d'appointements (675 francs), pour être à proximité de ma mère. J'eus le bonheur de prolonger ses jours jusqu'à Pâques 1831. Après sa mort, rien ne me tenant plus à Gotha, je pris ma démission et me préparais (*sic*) à un voyage en Italie pour explorer les manuscrits des comiques latins et faire le travail qu'un peu plus tard l'excellent Ritschl a commencé et glorieusement exécuté. A la même époque, M. Didot, las des lenteurs du Trésor (Sinner et Fix avaient fait deux cahiers en trois ans), écrivit au vénérable Jacobs de lui procurer d'Allemagne un bon et énergique auxiliaire. Jacobs, qui m'aimait comme un fils, voulut bien me dire qu'il ne connaissait personne plus apte que moi, et me persuada d'ajourner mon voyage en Italie : « Vous ne « pouvez pas manquer de trouver à Paris aussi des « choses importantes pour les mêmes études ». J'arrivais à Paris à la fin de 1831 et fis avec M. Didot [1] un traité *de trois ans*, en toute forme. Ce traité n'a jamais été renouvelé, et me voilà encore dans sa machine. En 1836, il commençait sa *Bibliothèque grecque*, dont j'ai fait plusieurs volumes tout seul;

1. Sur Ambroise Firmin-Didot, voir la *Notice* qui a été imprimée, peu après sa mort, dans le *Bulletin* de l'Association des Études grecques (par Queux-Saint-Hilaire), et que l'on a tirée à part tout dernièrement. — La direction de cette grande entreprise du *Thesaurus* fut ensuite confiée à Dindorf.

pour d'autres volumes, j'ai tracé le plan exécuté par d'autres; *tous* ont passé par mes mains; il n'y a *pas un seul* dans lequel je n'aie pas eu quelque part. En 1838, les Gaume commençaient la réimpression du Saint Chrysostôme de Montfaucon, dans laquelle je les ai aidé (*sic*) de la première page jusqu'à la dernière, 26 volumes, dont 11 ont été lus *deux fois*, à cause de l'incendie de la rue du Pot-de-Fer. Vous savez qu'aucune page bénédictine ne peut passer aujourd'hui sans recevoir quelques corrections, le Chrysostome de Montfaucon, *opus senile*, plus que tout autre. Dans leur Saint Augustin, la dissertation sur les sermons apocryphes, et le texte et le commentaire de la *Cité de Dieu* sont de moi; j'y ai collationné les huit plus anciens manuscrits. Je ne parlerai pas de la *Bibliotheca latina nova* de Panckoucke, aujourd'hui morte, où j'ai fait le commentaire sur Stace, Horace, Justin et les petits poètes latins.

« En 1841, je fus invité par un libraire d'annoter pour les écoles les auteurs ou parties d'auteurs grecs et latins qui sont portés sur les programmes universitaires. Je consentis pour deux causes : premièrement, ce sont en général les chefs-d'œuvre dont on aime toujours à s'occuper, tandis que chez Didot il fallait attaquer indistinctement bon ou mauvais ; secondement *et surtout*, parce que les *textes* classiques étaient, presque sans exception, dans le plus déplorable état : pures reproductions des vieilles

éditions, dans lesquelles ne se remarquait pas une trace des gigantesques travaux de la critique exécutés depuis Bentley; les notes explicatives étaient également, à cinq ou six exceptions près, tout ce qu'on pouvait voir de plus pauvre et souvent de plus inexact. A part le travail de Frémian sur le discours au (*sic*) jeunes gens, de Saint Basile, on vit alors pour la première fois consulter les manuscrits et sacrifier de coûteuses éditions critiques pour faire imprimer de petits livres de classe; c'est probablement aussi la première fois qu'on vit profiter les savants étrangers des petits livres faits pour les classes françaises, comme Orelli m'a fait l'honneur de reproduire, dans sa splendide édition de Tacite, *presque tout* mon commentaire classique. Je puis dire que j'ai donné une bonne impulsion; si, aujourd'hui, tout libraire classique recommande à son annotateur de prendre un *bon texte*, c'est moi qui suis la cause première [1]. Les petits commentaires sont également aujourd'hui tout autre chose qu'ils n'étaient il y a vingt ans. Enfin, je puis le dire sans forfanterie aucune, sur ce terrain des éditions classiques mon influence directe et indirecte est fort sensible.

1. « Dois-je avouer que mes petites éditions classiques sont au nombre de *82 voluminula*? Homère, Virgile, Horace et Tacite y sont le mieux travaillés. Mais j'ai l'idée que le petit Virgile *elzévir* que Didot a « illustré » ne peut pas trop déplaire même à un connaisseur un peu difficile. » Dübner n'est pas trop modeste en tout ce passage. Mais il a raison. Il est certain que ses éditions classiques ont donné l'exemple et causé une bienfaisante révolution dans la librairie française.

Mais l'Université *royale* était constituée de façon à perpétuer « la bonne tradition » : c'est ainsi qu'on appelait la vieille routine.

« Enfin, la secousse politique y fit entrer le mouvement : ce fut un grand bien, quoique M. Fortoul n'y mît pas toute l'intelligence et toute la prudence nécessaires. Alors, je résolus de tenter la pratique de mes idées sur l'enseignement classique, et je saisissais (*sic*) l'occasion qui s'offrait : l'Institution de l'abbé Delbos. On s'étonnait de me voir « marchand de soupe »; cela n'était certainement pas mon goût; mais il s'agissait d'essayer sur les jeunes gens mes idées grammaticales, avant de les produire imprimées. Nos prospectus mirent en éveil les créanciers de l'abbé Delbos, qui m'avait caché sa faillite de 86 000 francs à Montsempron; il dut fuire (*sic*) avant que nous ouvrions. Me voilà dans la position ou de tout perdre, ou de marcher. C'est l'embryon de ma grammaire qui me conduisit dans cette effroyable retraite de Russie. Les avances faites à Delbos, mes pertes, le *lucrum cessans*, se réduisent à un *minimum* de 60 000 francs que me coûte *la pensée* de vouloir doter la France d'une méthode grecque et d'une méthode latine aussi bonnes que je pouvais les produire. Sans cette pensée, j'eusse été à mille lieues de vouloir reprendre l'enseignement orale (*sic*) : le savant n'est heureux que dans son cabinet.

« Lorsque j'eus exécuté mon idée patriotique, pas

moyen d'arriver à faire *examiner* ma grammaire et d'obtenir les observations que je demandais à genoux pour la rendre réellement *élémentaire et pratique*, comme le titre le promettait. A la place de cela, on décréta dans la session du Conseil impérial de décembre 1855 : 1° qu'on mettrait les livres classiques à l'essai dans un ou deux lycées ; 2° qu'on publierait, sous les auspices du ministre, des *textes prescrits* des auteurs classiques. — *Aucun* livre classique ne fut mis à l'essai ; mais, en mars, parurent les *textes prescrits* des *Dialogues des Morts* et des *Métamorphoses*. Le lendemain, j'écrivis à M. Fortoul que, dans ces *textes prescrits*, les fautes de toute sorte et les contresens abondaient ; qu'il me paraissait impossible que le gouvernement voulût assumer la responsabilité de pareils *textes*, de beaucoup inférieurs aux éditions Tauchnitz qui se vendaient partout pour quelques centimes. On ne daigna pas me répondre. Alors, je publiai mes *Commentaires critiques sur les textes prescrits*. On s'émut, et M. Jourdain me disait : « Ce n'était qu'un essai ; après avoir examiné, M. le Ministre a ajourné *à l'année prochaine* la continuation des textes prescrits ». (On était fin avril ou premiers jours de juin.) Malheureusement, M. Fortoul mourut au mois de juillet, et on attribuait à sa mort l'abandon des textes prescrits ; ils étaient bien enterrés avant lui.

« Sur la couverture j'avais annoncé : « La Méthode grecque de M. Burnouf devant le nouveau règle-

ment pour l'adoption des livres classiques ». — le règlement de l'*essai*. Cela parut au mois d'août, pendant l'interrègne : il n'y avait pas de ministre. Je représentais un professeur médiocrement instruit *essayant*, selon le règlement, la grammaire de Burnouf. L'examen *savant* d'un seul chapitre suivait. Les premiers jours d'octobre, j'envoyais ces deux brochures au nouveau ministre, qui me répondit qu'il soumettrait la question, qui lui paraissait importante, au Conseil impérial. Ce Conseil siégeait au mois de décembre, et il ne paraît pas que la question lui a (*sic*) été soumise. Fin janvier, j'écrivis : *Lettre à Son Excellence* — splendidement imprimée, où je traitais la question au point de vue général. Pas de réponse; après six mois d'attente, je publiai cette lettre, au mois de juillet. Comme réponse, ouverture des classes, au mois d'octobre, avec Burnouf, et *ordre exprès à tous les proviseurs de veiller à ce que ma grammaire n'entre dans aucun établissement* [1]. Lettre au ministre, où je me plaignais de cet ordre. Pas de réponse. Demande d'une audience de quelques minutes. Pas de réponse. Alors, j'ai publié ma *critique chiffrée*; je montrais 500 fautes dans 400 paragraphes. — Deux mois après, publication dans le *Journal officiel* de la déci-

1. Si ce qu'affirme ici Dübner est rigoureusement exact, on ne peut s'empêcher de déplorer, en passant, la pitoyable condition des fonctionnaires de ce temps-là, privés de toute indépendance et de toute initiative, et réduits au rôle de machines.

sion d'une commission (MM. Leclerc, Hase, Guigniaut, Egger, Berger, Pierron, Pessonneaux) : « que, malgré toutes les critiques, la grammaire prescrite devait être conservée ». Là-dessus, lettre à M. Hase. A la suite d'elle, nouvelle commission, à laquelle je fus appelé. Croyant que je ne pouvais être à la fois juge et partie, et étant *seul* contre *cinq* membres d'une commission antérieure qui avait décidé contre moi, je refusais de siéger. On fit, dans cette commission, un extrait de mes brochures, et le ministre remit cet extrait à l'éditeur de la grammaire Burnouf pour la corriger d'après ces observations. La nouvelle édition parut, avec le nouveau patronage du ministre au verso du titre ; la correction laissait *infiniment* à désirer, et, au fond, l'œuvre n'était pas améliorer (*sic*). Là-dessus, mes deux brochures intitulées *Routines*, que je n'ai pas rendues publiques, parce que, dans l'intervalle, le ministre avait *réellement* fait examiner ma grammaire ; je répondis par la galanterie d'anéantir mes deux brochures intitulées : « La routine en France dans l'enseignement classique au XIXe siècle », avec une épigraphe tirée des œuvres de l'Empereur. Il est important d'ajouter que le premier exemplaire de *chacune* de mes brochures a été envoyé au ministre, avant toute autre communication, et que je n'ai *jamais* fait distribuer qu'après avoir vainement attendu pendant huit ou dix jours une réponse quelconque du ministère. Un peu de politesse ou la

moindre manifestation d'une volonté *sérieuse* d'améliorer eussent empêché tout le scandale que mes brochures ont fait, et je n'eusse pas dépensé plus de 3 000 francs en frais de guerre. Au mois de décembre 1858, j'écrivis au ministre qu'à mon grand chagrin je ne pouvais plus empêcher que mes brochures, destinées à guérir un mal domestique, ne se répandent à l'étranger; que je le suppliais d'aviser afin que je pusse les retirer et détruire. *More suo*, pas de réponse. Que vouliez-vous que je fisse? Aussi, l'étranger a sifflé. On en fit une arme politique. Dans la *Gazette d'Augsbourg*, on disait : « En France, on ne laisse *pas même* un professeur libre d'enseigner selon la méthode qu'il veut, et on prétend exporter la liberté? » etc. Aujourd'hui je me tais, parce qu'il y a au moins quelque procédé avec moi; mais pour la partie de l'enseignement que je connais et où je me suis mis en avant, on ne fait encore rien, absolument rien. Le *summus moderator* règle louablement la position extérieure des professeurs, organise les cadres des services, l'objet et la police des examens; mais pour la *substance* même de l'enseignement secondaire, il ne fait et peut-être n'en sait absolument rien [1]. »

1. Dübner mourut — sans avoir triomphé — le 12 octobre 1867, à Montreuil-sous-Bois, où il habitait depuis longtemps, vivant en campagnard et cultivant son jardin. Ce fut un travailleur infatigable. Il avait fourni à la *Bibliothèque des auteurs grecs* de la maison Didot les *Moralia* et les fragments de Plutarque, les œuvres d'Arrien, de Maxime de Tyr, d'Himérius, les frag-

Comme on le voit par les pages irritées qui précèdent, ce conflit contre les doctrines de Burnouf et contre sa *Méthode* occupa une large part des loisirs de Dübner. Il croyait ainsi faire une guerre salutaire à l'ignorance attitrée. Il écrivait au plus fort de la querelle : « La Belgique, l'Allemagne et la Hollande, qui apprennent maintenant à la mieux connaître (*la Méthode*), la trouvent très méphitique. Dindorf m'écrit : « Depuis que nous connaissons vos brochures, la locution *grec burnoufien*, ou *c'est du burnoufien*, devient de jour en jour plus proverbiale : on ne dit presque plus : c'est *barbare*. » Voilà, certes, de l'exagération! Selon Dübner, il fallait *refondre* entièrement le livre, et ne point se contenter de corrections secondaires, qui ne changent rien au vice fondamental de la méthode. Il ne faut pas « faire badigeonner quelques lézardes du vieil édifice afin de faire durer encore la prescription exclusive au moyen de ces *apparences* de corrections. » Ailleurs, Dübner se plaint que les conclusions données sur le Burnouf par Egger en 1857

ments de quelques épiques, le *Christus patiens* et autres drames chrétiens, les Scolies d'Aristophane et de Théocrite. Outre ces importantes publications, il convient encore de signaler : *Epistola critica ad Fr. Jacobsium* (Paris, 1844; relative aux fables de Babrius); plusieurs articles d'érudition dans la *Revue de Philologie* (Paris, 1845-1847), dans la *Revue de l'Enseignement* et dans le *Journal général de l'Instruction publique*. — A consulter, sur Dübner, la notice de Fr. Godefroy (Paris, 1867); *Augsb. Allg. Zeit.*, 1867; *Discours* de Sainte-Beuve, prononcé le jour de l'inauguration du monument à la mémoire de Dübner (Paris, 1868).

et 1858 lui aient causé, à lui personnellement, une perte de dix mille francs pour le moins. Mais, conclut-il, « tout sera oublié, et je rentrerai dans mes sentiments naturels, si je vois enfin cesser l'affreuse προσωπολῆψία (*partialité*) dont je suis victime ». Ennuyé de constater que ses brochures ne produisent pas assez d'effet en haut lieu, il songe à informer le grand public, à porter le débat devant l'opinion : « J'ai grande envie de faire imprimer dans un journal un article bien explicite, sans détail technique et s'adressant au grand publique (*sic*) des pères et mères, dans lequel j'exposerai *le scandale* d'un enseignement qui martyrise et dégoûte la jeunesse sans l'éclairer par rien. Voilà ce que j'ai eu la délicatesse (très mal appréciée) d'éviter jusqu'ici ; mais je commence à reconnaître qu'il faudra y arriver bon gré mal gré. » La presse aimait moins alors qu'aujourd'hui à révéler aux familles, qui n'en peuvent mais, et au risque de détruire en elles toute confiance, les tâtonnements et les dissidences des pédagogues auxquels elles s'en remettent de l'instruction de leurs fils ; et il est peu probable qu'une pareille campagne eût tourné à l'avantage de Dübner. Celui-ci était vigoureusement soutenu, dans ses revendications et dans ses protestations contre Burnouf, par le savant helléniste Hase, qui écrivait au ministre Rouland, le 27 mars 1857[1] : « La question

1. Le mois suivant, siégeait la première commission composée des grands hellénistes Guigniaut, Leclerc, Egger et son

agitée par M. Dübner est à la fois délicate et complexe. La grammaire de Burnouf, lorsqu'elle fut publiée pour la première fois, pouvait être regardée comme un ouvrage utile, bien lié, suffisant pour l'enseignement secondaire. Mais, depuis une quarantaine d'années, la science a fait de grands progrès; les textes des anciens classiques ont été épurés par de nombreuses collations de manuscrits; beaucoup de points de grammaire ont été discutés, approfondis, éclaircis par des philologues habiles; le livre de Burnouf est resté tel qu'il était. M. Dübner s'est aperçu de ces omissions et de ces erreurs; il les a signalées dans une lettre écrite à Votre Excellence... » N'est-ce pas là l'exacte mesure, et la vraie position de la question?

*
* *

Il est temps d'entrer dans quelques détails sur le caractère, sur la santé physique et morale de l'homme dont l'aspect semble, au premier abord, passablement hirsute et désagréable. Il gagne, au fond, à être connu. On lui a reproché cent fois, et avec la dernière âpreté, son pédantisme, inconscient ou non, son absence d'aménité, ses emportements, sa *cuistrerie*, pour tout dire. Or, ces défauts, il les connaît; il les confesse, à l'occasion, avec une belle

élève Pessonneaux, qui prévalurent contre Hase, et s'opposèrent aux mesures radicales proposées par Dübner.

franchise. Il sait, mieux que personne, à quel point il se montre, en ses allures ultra-germaniques, grossier, cassant, tranchant, bourru. Il n'ignore pas qu'il cède trop souvent à sa brutalité native, que ses façons sont vulgaires et lui suscitent, dans les polémiques, comme dans les simples conversations, presque autant d'adversaires que d'interlocuteurs. Mais il rachète ces vilains côtés de sa nature par d'excellentes qualités de conscience, de droiture, de loyauté, de bonne foi, qui lui ont conservé jusqu'au bout le dévouement fidèle de ses rares amis. Il ne se refuse jamais le plaisir de donner un bon coup de boutoir; mais il est capable de s'attendrir sur les infortunes d'autrui, et il s'ingénie au service de ceux qu'il affectionne. Il sait être charitable et discret; il se montre parfois, ce puits de science qu'on a taxé de sécheresse, intarissable dans ses tendresses. Dans sa correspondance avec Miller en particulier, l'expansion impétueuse de ses sentiments risque de faire sourire le lecteur, mais l'oblige du même coup, vis-à-vis de Dübner, au pardon et à la sympathie. C'est le privilège des natures droites.

Le trait le plus saillant de cette physionomie un peu fruste, c'est la puissance et le goût du travail. La maladie l'obsède cruellement, comme un obstacle au labeur quotidien. C'est un ouvrier zélé, qui déteste interrompre sa besogne. Il envie Miller, qui se porte comme un charme : « Ma santé va

mieux, après une très triste semaine. Que la vôtre, mon bel Apollon, soit toujours florissante ! » Quand Miller quitte la Bibliothèque royale, Dübner, retenu au logis par un érysipèle, trouve pourtant moyen de le féliciter sans délai : « Selon moi, c'est une perte évidente pour la Bibliothèque royale que vous en soyez sorti : mais puisque vous aviez des raisons pour vous y déplaire, je suis content que votre volonté soit faite (8 fév. 1850). » Un peu plus tard (21 mars 1850), il se plaint encore d'être souffrant, « banni (*sic*) à la chambre par une attaque de grippe ou fort rhume d'apparence grippale ». C'était sans doute l'*influenza*, dont le nom n'était pas encore inventé. Dur pour lui-même, Dübner n'appréciait pas, comme Pline, les bénéfices d'une indisposition légère. Il maudissait tout ce qui venait entraver sa journée d'infatigable bûcheron, les fâcheux aussi bien que la colique : « Peu de temps après votre départ, le choléra nous a envahi (*sic*) très fortement aux Thernes (*sic*), Batignolles, Neuilly, etc. Heureusement, nous n'en avons pas été atteints; mais, pendant tout ce temps, nous avons souffert, à des intervalles très rapprochés, de coliques plus ou moins fortes, de malaises et d'étranges sentiments de fatigue, presque de prostration. Cela ne m'a guère avancé dans mes travaux... » Pour le même motif, ce grand laborieux est navré d'une maladie de sa femme. Enfin, la voilà sur pied ! « Elle fait quelques pas dans sa chambre,

appuyée sur un bâton du côté *sinistre*. » Mais, ajoute-t-il avec regret, quelle lacune dans ses travaux durant ce lugubre mois[1] !

Il se formait de la science la plus haute idée, et la plus noble. A propos d'une légère polémique survenue entre Miller et le grave M. Guigniaut, il s'exprime ainsi : « Je vous approuve de faire à la paix et à la bonne harmonie tous les sacrifices compatibles avec la science, qui ne vit que par le culte de la vérité, et avec l'honneur. » Il se rend compte de la violence de ses impulsions instinctives, et il loue la modération. C'est le cas de répéter le fameux : *Video meliora proboque...* « Quelques (*sic*) soient les apparences *du moment*, avoue-t-il, on se félicite toujours plus tard d'avoir suivi la règle du bon sens, de la morale et de l'honneur. » Il est donc foncièrement honnête : « Je n'agis *jamais*, déclare-t-il, contre la sagesse, dès qu'elle m'apparaît. » Honnête, mais hargneux à l'occasion, et enclin à la sombre manie de la persécution, commune aux philologues. Car il se croit bafoué, vilipendé, et il épanche ses doléances dans le sein de Miller, qui s'efforce vainement de le consoler, de l'adoucir : « Trahi, honni et méprisé comme moi, vous friseriez peut-être aussi l'aigreur, j'ose le

1. Toujours pour la même raison, il se lamente sur le dérangement que lui cause l'interminable travail des paveurs, qui s'exécute juste sous ses croisées, à Montreuil (un travail qu'il a commandé, pourtant).

croire. » Honnête, et désintéressé, incorruptible, quoique pauvre : « Il y a bientôt trois mois que j'ai mis rudement à la porte un libraire qui avait l'effronterie de me faire entrevoir *une somme* : il prononça le mot! »

Il s'égaie, il est facétieux par accès; mais sa plaisanterie est épaisse, son sel est gros, ses mots d'esprit sont lourds, et ses grâces rappellent assez bien celles d'un éléphant en bas âge. Il affirme, par exemple, que le directeur du *Journal général*, le rédacteur *en chef*, Louandre, n'est que rédacteur *en serf*, parce que c'est son secrétaire de la Rozerie qui, en réalité, dirige tout. Il lui arrive aussi de colporter les calembours d'autrui, de leur faire un sort : « Le ministre (M. Victor Duruy) s'agite au-delà de toute expression; il fait une prodigieuse masse de *bona mixta malis*. On vient de donner de nouveaux noms à beaucoup de rues, presque tous tirés d'hommes illustres : autour de l'Arc-de-Triomphe, il y a une « rue *circulaire* ». Émile de Girardin a proposé de l'appeler « rue *Duruy* ». Cela vous peindra suffisamment l'activité fiévreuse de notre *Summus*. » Dübner ne répudie pas, au besoin, les locutions triviales ou un peu lestes. Il parle des intrigants dont il a les *fœtus* à examiner. Il écrit quelque part, à propos de je ne sais quel calcul embarrassant : « Envoyez ces diables de chiffres astronomiques à M. Arago ou à M. Biot τὸν μακαρίτην : moi, je dirai : « Mais je suis impuissant! » comme disait, en ver-

sant de chaudes larmes, notre ami S. à qui nous faisions croire un jour que M. Hase tenait à le faire marier avec Mlle L. » (La discrétion nous invite à remplacer les noms par des initiales.)

Un second trait — et qui n'est pas moins frappant — de cette nature sévère et rigoureuse pour elle-même, c'est une remarquable conscience d'érudit. En dépit de l'incertitude de la forme, qui dégage un parfum d'exotisme parfois assez piquant, malgré les barbarismes et les impropriétés qui émaillent sa prose, il est juste de noter qu'il s'attache toujours à limiter, à définir sa pensée avec précision : « Si dans votre écrit, recommande-t-il à Miller (Versailles, 30 mai 1847), vous faites mention de moi, veuillez me montrer les passages où vous le ferez : je vous dirai *avec franchise et dans une entière vérité* ce qui en est; sans cette précaution, il pourrait se glisser quelque erreur dans vos assertions, et ce serait un chagrin mortel pour moi d'avoir à réclamer contre quelque chose que vous auriez dit. » Ailleurs, éclate une profession de modestie dont l'accent paraît bien sincère : « Sachez que je dis avec le vénérable Jacobs (son vieux maître de Gotha, le célèbre éditeur de l'*Anthologie grecque*), et avec infiniment plus de raison que lui : « Je n'ai jamais ouvert le livre de qui que ce soit sans qu'il ne m'ait paru plus savant que moi ». — « Vous savez, continue-t-il, que jamais je n'ai affiché nulle prétention de savoir le français... Je ne cache à personne et je crie sur les toits que je

ne sais pas le français[1]. » Il confesse ne savoir que le balbutier un peu. Néanmoins, il se rend justice à lui-même dans un billet où il défend Didot contre Miller qui le qualifiait d'*anti-français*, dénomination qui lui semble excessive et inique : « Entre nous, je puis appeler mon travail de trente-cinq ans *herculéen* : est-ce que la France s'en est souciée le moins du monde? Je puis cependant dire, en toute vérité, que, sur la marche des études grecques et latines, j'ai exercé plus d'influence en France qu'aucun ministre de l'Instruction publique des deux Majestés[2]. »

Esprit judicieux, en somme, mais étroit, de courte vue, trop fréquemment entraîné hors des bornes de la saine critique par l'ardeur même de ses convictions ou de ses partis pris, tel Dübner, peint par lui-même, se dévoile à notre impartialité. Mais si, pour achever cette psychologie rapide, nous voulions rendre hommage à ses qualités privées, à ce qu'on peut nommer ses *vertus socratiques*, il faudrait louer sans restriction la simplicité non affectée de son régime, sa tempérance, sa régularité de mœurs, son

1. Quand il hésite, il superpose quelquefois deux formes différentes : « Mme Dübner vous présente ses remerciements cordi*als*. » Au-dessus, il écrit : *aux*.

2. Miller ayant fait son éloge, Dübner s'écrie : « Ah! mon cher ami, comme vous êtes sujet aux excès et aux illusions du cœur! Je ne me crois pas un vaut-rien, mais je sais que je ne vaux pas tant que l'on dit. » Cette lettre est rédigée à moitié en grec et en latin (Dübner aimait ces sortes de mosaïques). Ailleurs, il se reconnaît, pour tout mérite, « une certaine facilité de travail ». Au total, il ne s'en fait pas accroire, sauf quand il est de mauvaise humeur.

indulgence et sa générosité pour les faibles. Sa médiocrité lui avait permis toutefois d'acheter, à Montreuil-sous-Bois, une petite maison entourée d'un jardin et d'un verger, qu'il eut à plusieurs reprises la velléité de vendre. Comme il est peu entendu en affaires, Miller l'en dissuade : il lui conseille d'attendre au moins, afin de faire une meilleure opération. L'état de propriétaire implique de multiples soucis. Tantôt les pêches se vendent mal ; tantôt le raisin fait défaut. Une année où les vendanges s'annoncent mauvaises, Miller écrit à son sobre ami : « Cela vous touche peu, je pense, et vous rencontrez plus souvent Bacchus dans vos travaux helléniques que dans votre gosier. » Dans un autre billet, il le remercie pour un copieux envoi de fruits. Cette étroite amitié — sur laquelle nous reviendrons plus tard — entre deux hommes d'humeur si opposée, dénote que Dübner a fort bon cœur. Il compatit aux mécomptes et aux angoisses de son ami. La fille de ce dernier, Jeanne Miller, a subi une opération au bras : « Je me reporte, écrit Dübner, à l'âge de Mlle Jeanne, dont j'ai clair souvenir, et je sens combien elle souffrira de la gêne par son bras, tenu en solide écharpe : c'est un enfer pour les enfants. Et Madame Miller! Je comprends ses mortelles inquiétudes, avant d'avoir reçu l'assurance des praticiens. Que de peines, mon cher ami! Dans de tels moments, il appert que l'homme est bien réellement la tête de la maison, et que c'est lui qui tient le

gouvernail : sans lui, dans de tels moments, les flots renverseraient le vaisseau. » C'est le développement, un peu trop lyrique, du dicton : « Du côté de la barbe est la toute-puissance ».

Voici une jolie lettre, et vraiment délicate, pleine de bonté et de philanthropie, où Dübner, helléniste et philhellène, patronne un jeune Athénien sans ressources. Nous la citerons à peu près intégralement. Le recueil complet en contient peu d'aussi charmantes, et par la pensée qui la dicta, et par l'expression dont il la revêt :

« Mon cher ami, vous me qualifierez d'ami importun et d'homme qui n'a jamais lu les beaux chapitres sur le *decorum* et sur l'*urbanitas* dans Cicéron, etc., etc. Mais veuillez lire d'abord mon récit. M. Alexandre, Athénien de bonne maison, a été envoyé (il y a, je crois, deux ans) à Paris pour y faire son droit. Dans le mouvement actuel de la Grèce, les biens de son père ont été mis sous séquestre ou même confisqués, et il se trouve tout d'un coup sans aucune espèce de ressources. Il a été chaleureusement recommandé, par la rédaction de la *Gazette de France*, à un de mes amis, professeur de mathématiques, qui me l'a envoyé. Sa personne et sa conversation m'ont fortement intéressé, et j'ai parlé de lui à Piccolo et à la famille Didot. Nous avons tous trouvé qu'il n'y avait qu'un seul moyen de venir au secours de M. Alexandre : celui de lui procurer des leçons, soit de grec ancien, soit de grec moderne. Veuillez donc, mon cher ami,

passer mentalement en revue toutes vos connaissances et relations, pour voir s'il n'y a pas, par hasard, une personne qui ait besoin, soit d'explication ou traduction de quelque chose de grec, ou de leçons. Sypsomo a trouvé son fameux Anglais qui a pris pendant plusieurs années des leçons de grec moderne. Moi-même, pendant mon séjour en France, j'ai été sollicité plusieurs fois de traduire des textes grecs; au baron Ferussac j'ai traduit toutes les parties d'Aristote qui ont rapport aux mollusques — forcément *gratis* : il mourut en faillite, et je n'ai rien obtenu du syndic, notaire de la rue Montmartre.

« Maintenant, mon cher ami, vous voyez dans quel sens j'ai pensé à vous. Si le hasard veut que vous ayez quelqu'un, ce serait rendre un grand service à M. Alexandre, dont la personne ne manquera pas de vous plaire. Son affreuse position m'a inspiré cette tentative, dont elle excusera aussi l'inconvenance. Je n'y pense que ce matin; car il doit venir me demander ce que j'ai pu effectuer hier chez M. Didot... M. Alexandre paraît être en très bons termes avec l'ambassadeur grec, mais celui-ci doit être assez embarrassé pour son propre compte. Veuillez avoir la bonté de causer quelques minutes avec lui, et voir si vous pouvez faire quelque chose pour ses besoins très pressants. Je suis d'autant plus sensible à sa position que j'ai vu de près bien des angoisses de pauvres étrangers sur le pavé de Paris : à plusieurs on pouvait justement faire le

reproche d'imprévoyance; mais, de ce côté, on ne peut accuser le jeune Athénien. — Mille tendres amitiés de cœur. »

L'épigraphe latine de cette épître toute cordiale pourrait être le vers connu : *Non ignara mali, miseris succurrere disco.* La difficulté d'un début de carrière endurcit ou dilate le cœur de celui qui a souffert; cela dépend de son *idiosyncrasie*, pour parler le jargon des philosophes et des médecins. Dübner a connu des heures pénibles. Il se les remémore avec ingénuité, et non sans douceur, car elles l'aident à s'attendrir sur les déboires du prochain.

*
* *

Vis-à-vis de ses contemporains, compétiteurs en grammaire ou en lexicographie, membres de l'Université ou de l'Institut, hellénistes ou latinistes professionnels, Dübner fait trop souvent preuve d'une amertume envieuse, d'un dédain profond, d'une animosité acerbe, qu'on lui a vertement, à bon droit, reprochés. Rien n'égale l'aigreur avec laquelle il se plaint sans cesse de l'apathie du haut enseignement, qui, selon lui, ne veut rien faire de bon et cherche à outrance des délais pour ne rien réformer : « Mon parti, s'écrie-t-il, est bien pris de révéler successivement et sans relâche toutes leurs turpitudes! » Il incrimine la « profonde ânerie de Lhomond, qui,

dans un pays comme la France, est *prescrit*! J'ai connu en Allemagne des maîtres d'école de campagne dont les idées grammaticales étaient bien plus éclairées et avancées que celles de Lhomond. » Il prodigue aux savants de son entourage les appellations injurieuses. Le *méprisable* Hasius[1] « sera connu pour avoir deux espèces de grec à son service, selon les circonstances, comme Nisard a deux morales... Hase s'est conduit *indignement* à mon endroit au sein des commissions : on m'a répété ses paroles (*à propos du débat Burnouf*). C'est pitoyable de voir un tel colosse participer à la conspiration d'un tas de petits vauriens. » Il trouve que la conduite d'Alexandre est *scandaleuse* (il affectionne ce mot), et il dévoile ce qu'il appelle ses « menées souterraines » contre lui, Dübner... Tout ce passage contre Alexandre, helléniste distingué et membre de l'Institut, est d'une violence extrême. Il a hostilement annoté sa grammaire grecque, qu'il trouve détestable. En revanche, M. Maury est *un des hommes qu'il admire le plus en France*. Il accumule les formules les moins indulgentes pour caractériser Jourdain (ὁ φιλοσοφώτατος καὶ ἀλογώτατος Jourdain), Raoul-Rochette, qui a l'esprit faux : « Il voyait toujours une ou deux raisons capitales et décisives dans six ou huit faibles et douteuses : c'était ordinairement

1. Hase, — 1780-1864, — naturalisé en 1820, professeur de grammaire comparée à la Faculté des Lettres de Paris, en 1852, et membre de l'Académie des Inscriptions.

cela qui donnait à Letronne beau jeu contre lui[1] ». Dübner est agressif, ami de la polémique. La légèreté, la mauvaise méthode, la prétention, l'exaspèrent. Tout ce qui est superficiel, hâtif, l'irrite, et il ne résiste jamais au plaisir de signaler les inadvertances ou les bévues qu'il relève, lecteur implacable et avisé, dans les volumes classiques qui paraissent au jour le jour. La main lui démange, et il cogne sans ménagement. Il a soin, d'ailleurs, dans ses attaques et ses répliques, de faire corriger au préalable par son ami Miller ses fautes de syntaxe et d'orthographe; car il serait plaisant, quand on se mêle de morigéner et régenter autrui, que l'on prêtât soi-même le flanc à la critique; et ses adversaires auraient trop beau jeu à se moquer des accrocs nombreux qu'il fait à la langue [2]. Il déclare n'avoir pu triompher de la tentation de faire ressortir quelquefois, dans son *Conciones latin*, l'extrême ignorance de Naudet : « Ç'a l'a vivement frappé, et il a fait paraître aussitôt une nouvelle édition du sien », accompagnée d'une pré-face dirigée contre son ennemi. Naturellement, elle contient de « *nouvelles balourdises.* » — « Je vais lui répondre d'une bonne manière quand j'aurai fini mon examen. Je vous

1. Letronne, savant enjoué, aimable, et parfait homme du monde, offre le type exactement inverse de Frédéric Dübner, qui vivait comme un ours. — Voir le jugement de Walckenaër, cité dans l'article *Letronne* de la *Nouvelle biographie générale*, de Didot.

2. Je *voudrait*; — additions *postérieurs*; — je *répond*; — vous m'indiquerez où je *puisse* vous voir; — votre lettre est *arrivé*, etc., etc.

soumettrai cela très prochainement, pour me faire le style : il y aura de quoi le contenter; vous allez voir cela. » Miller amendait-il souvent, dans la prose de son correspondant, des phrases aussi barbares que celle-ci, que nous avons dénichée dans une lettre de 1840 (20 octobre), et qui, dans son genre, est une vraie perle : « Et vous, mon cher ami, m'écrivez aussi d'*une* manière que je dois *pensé* que des exemplaires *soient* dans le public... *Adieux*, mon cher ami. » Dübner, malgré sa fierté rébarbative, ne dédaignait pas non plus pourtant de recourir à l'entremise de Miller, qu'il prie de parler en sa faveur à Lélut, à Guigniaut. Il faut bien se défendre comme on peut. Les adversaires sont des *Goliaths armés de toutes pièces*. Et il flétrit âprement l'ingratitude et les mauvais procédés de tel ou tel à son égard, comme si lui-même n'avait pas pris à tâche, par sa rudesse, de justifier toutes les rancunes : « Et *Hasius* (Hase), avec lequel je collabore depuis janvier 1832! Le dernier des universitaires lui est plus près que moi. »

Daremberg est une des victimes ordinaires de Dübner : il le soupçonne d'avoir été incapable de déchiffrer et d'interpréter convenablement les manuscrits par lui découverts au mont Athos : « Léon Renier, sur mon active instigation, travaille pour avoir communication des lettres et papiers de Mynas[1]

1. Minoïde Mynas (Μινωΐδης Μῆνας), Grec résidant à Paris, avait été chargé par Villemain, alors ministre de l'Instruction

qui sont encore à Paris. Nous nous mettrons tous les deux à déchiffrer et à en extraire ce qu'il faut : « *car il est certain que Daremberg n'a pas su assez ni lire ni comprendre.* » Fort bien ; mais Daremberg, méfiant, garde pour lui les précieux papiers ; il s'agit de les lui soutirer, toujours avec l'aide obligeante de Renier. De là, cette amusante missive : « Comme vous le pensez bien, les deux caisses cachées à Trébizonde m'ont électrisé (vous savez sans doute que M. Mynas avait *caché* une *caisses* (*sic*) de manuscrits à Vaugirard, que le Ministère faisait chercher en vain pendant son dernier voyage, où on le disait coupable de menées hostiles contre la France à Athènes). Après avoir beaucoup réfléchi, j'ai reconnu l'impossibilité d'attaquer Daremberg par moi-même : il a une jalousie indicible de votre mission, jalousie que j'ai plusieurs fois cherché à combattre : comme votre ami, j'exciterais infailliblement sa méfiance, et, sans aucun doute, il se boutonnerait ou chercherait à nous égarer. Après la mort de Mynas, D. m'a souvent parlé des précieuses révélations qu'il trouvait dans les lettres et papiers de M. mis sous scellés et remis *à lui* pour les examiner. Vous devez vous rappeler combien j'insistais, avant votre départ, de (*sic*) vous faire communiquer les *papiers particuliers* de

publique, d'une mission en Macédoine, afin de rechercher des manuscrits grecs. C'est lui qui visita le couvent de Sainte-Laure, au mont Athos, où il eut la chance de découvrir un exemplaire des fables de Babrius (80 pages in-8°, écriture du xe siècle).

Mynas. A présent, je n'ai trouvé d'autre ressource que de parler confidentiellement de tout cela avec M. Léon Renier, qui m'a promis de faire des diligences (*sic*)... La confiance accordée de si haut et pendant tant d'années à Daremberg était une absurdité en tout sens. Mais nous tenons à être de *vrais* Athéniens[1]... »

Les relations personnelles de Dübner avec les philologues étrangers contemporains sont particulièrement intéressantes. Il en connaissait beaucoup; il en hébergea chez lui plusieurs, lorsqu'ils furent de passage à Paris. Il faut avouer qu'il professe une tendresse spéciale, une prédilection marquée, pour les savants qui ne sont pas français. Néanmoins, comme ses enthousiasmes sont aussi vifs que ses haines et ses rancunes, il en est, dans le nombre, qu'il déteste cordialement. Tel, le célèbre Tischendorf, lequel, à son gré, « n'est qu'un *écumeur* dans tous les sens de votre mot... Il est très fort pour le mensonge... C'est un insolent, etc. » Est-ce exact? Tischendorf, pourtant, ne fut pas un savant méprisable. Cet orientaliste allemand (né en Saxe, à Leigenfeld, le 18 janvier 1815), correspondant de notre Académie des Inscriptions, est l'auteur de très nombreux travaux, notamment de plu-

1. Dübner n'aime guère non plus le sévère Artaud : « Encore un helléniste de parti ; sa mort me fait peine, à cause de nos anciennes et fréquentes relations, quoiqu'il n'ait jamais fait pour moi οὐδὲ γρῦ ». Artaud passait pour ne rendre service à personne. Comme inspecteur, il était très dur.

sieurs éditions grecques du Nouveau et de l'Ancien Testament, dont il avait examiné tous les manuscrits grecs renfermés dans les bibliothèques de l'Europe et dans les cloîtres de l'Orient, au cours de ses voyages en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Italie, et dans les contrées orientales. Tischendorf professa à Leipzig. — Dübner raille les élégances philologiques de Bentley, enregistrées et approuvées par Brunck. En revanche, il vante, à propos de manuscrits, le docte Niebuhr : « En ce point, son jugement est toujours sûr, et très sûr ». Il affirme pour Lobeck [1] une admiration sans pareille, sans limites. Qu'on en juge. Offrant à Miller un article sur les *Paralipomena* de ce savant, il ajoute : « Je voudrais bien rassembler dans une petite introduction tous les mérites et le caractère des recherches de cet homme prodigieux, qui est sans contredit le plus profond philologue de tous ceux qui vivent. En France, on ne connaît que l'*Aglaophamus*, mais ses mérites sur ce que l'on pourrait appeler la physiologie de la langue grecque

1. Chrétien-Auguste Lobeck (1781-1860) fut professeur à Wittemberg, puis à l'université de Kœnigsberg. Il publia l'*Aglaophamus*, ouvrage sur les causes de la théologie mystique des Grecs (Kœnigsberg, 1829. 2 vol. in-8°), dirigé surtout contre la *Symbolique* de Creuzer. Il y a joint de nombreux fragments se rapportant à la cosmogonie attribuée à Orphée (voir la Biographie Didot). — Les *Paralipomena Grammaticæ Græcæ* ont paru à Leipzig en 1837 (2 vol. in-8°). On doit aussi à Lobeck une remarquable édition de l'*Ajax* de Sophocle. — Sur les savants connus par Dübner, consulter les notices du *Nomenclator* d'Eckstein.

paraissent ignorés. » — Dans la même lettre, Dübner souhaite que quelque savant marin, *s'il y en a*, puisse s'occuper d'un ouvrage de Bœckh dont une grande partie traite la technique de tous les détails du vaisseau, et contrôler si les exposés de Bœckh présentent quelque garantie.

Un autre savant d'outre-Rhin que Dübner, si peu prodigue d'éloges, avait coutume de nommer avec une grande déférence, et qu'il faut mettre tout en première ligne au rang de ses préférés, c'est Kœchly, « philologue très distingué, réfugié après la révolution de Dresde, où il était membre du gouvernement provisoire ». — La vie de ce personnage fut très active et militante. Philologue et antiquaire, Hermann-Auguste-Théodore Kœchly, né à Leipzig, le 5 août 1815, élève de Gottfried Hermann, avait réussi, au prix de louables efforts, à initier plus complètement la jeunesse des écoles à l'esprit même de l'antiquité, en faisant lire en entier aux étudiants, sans trop s'attacher aux minuties de la grammaire, les principaux chefs-d'œuvre anciens. C'est la méthode qu'on a tâché, sans grand succès, d'acclimater dans nos lycées, — il y a quelque dix ans, — sous la rubrique d'explications *cursives*. Kœchly prit une part importante aux réunions qui, en 1848, se tinrent en Allemagne pour la réorganisation de l'enseignement public. L'an d'après (1849), élu membre de la seconde chambre de la Saxe, et impliqué dans les troubles qui éclatèrent à Dresde,

au mois de mai, il se réfugia d'abord à Bruxelles, puis, en 1851, se rendit à Zurich, où il venait d'être nommé professeur des littératures grecque et romaine, en remplacement de l'illustre Orelli. — Dübner fut également en relations avec Schneidewin, professeur à Gœttingen, qui s'était engagé à fournir un recueil complet des fragments de tous les lyriques pour la collection Didot (voir la lettre du 22 juillet 1846). Il connut aussi Cobet; et il cite même le mot d'un savant qui se proposait de donner une solide leçon à Cobet, en montrant que, là où il est le plus « grossier », il se trompe le plus manifestement. Chose bizarre que le ton dont se servent certains érudits dans leurs rapports réciproques, et jusque dans leur commerce intellectuel! Voici un bout de lettre, d'un tour assez humoristique et plaisant : « J'ai observé depuis longtemps en France, note Dübner avec sa plume fréquemment incorrecte, l'admirable politique des écrivains médiocres ou nulles (*sic*), de demander au critique partout et toujours la politesse des salons composés de moitié de dames; sans cela, ledit critique passe chez eux pour Allemand, c'est-à-dire homme sans manières et sans tact. Entre parenthèse, une avanture (*sic*) : Léon Renier avait fait un article *vraiment* grossier contre le Dion Cassius du pauvre Gros : il me le lut; je désapprouvai, et lui exposai comment, en prenant un *ton paternel*, il pouvait éviter tous les gros mots et piquer davantage. Dans ces choses, rien ne

surpasse *le ton paternel*. Renier persista, et vingt personnes dirent : « On y voit Dübner ; c'est de Dübner que viennent ces gros mots ; un Français n'écrit pas ainsi. »

L'anecdote est amusante [1]. Une autre missive, assez curieuse aussi, nous fait assister à un *éreintement* de Nisard, qui eut lieu dans un grand dîner présidé par le cardinal Morlot. Des professeurs de l'Université, conte Dübner, mirent la conversation sur les remplaçants de Sainte-Beuve à l'École normale, aiguisant des épigrammes sur les deux professeurs de français, Garsonnet, auteur d'un grand article sur Nisard (*Litt. franç.*, 4e vol.), dans la *Revue européenne*, Corrard, qui a fait, sur le même sujet, trois articles dans la *Revue* de Hachette. « Il faut avouer (disait-on) que Nisard prend soin de ses *thuriféraires*, etc. » L'un montra une lettre de Nisard, qu'il portait toujours sur lui, disait-il, et où Nisard s'excuse de ne pas l'avoir choisi de préférence : « Vous avez fait depuis longtemps vos preuves dans des chaires de rhétorique ; mais mon amitié avec G. et C. date depuis *plus longtemps* ». Le professeur ajouta : « Ce n'est pas l'amitié qui était plus longue ; mais leurs *articles* sur lui étaient plus longs que le mien, qui n'avait qu'une colonne du *Consti-*

1. Dübner, au surplus, ne se gênait pas lui-même pour reprocher, par exemple, à Egger, si consciencieux et si fin, qu'on eût publié sous sa direction, sous ses auspices, des ouvrages *complètement nuls*. Il n'est pas tranchant à demi.

tutionnel, etc. Je le lui ai fait sentir dans ma réponse, ajoutant que je m'étonnais de son apologie, puisque je ne lui avais jamais rien demandé, et que je me trouvais on ne peut mieux dans la chaire de rhétorique de mon lycée. » La correspondance de Dübner renferme pas mal de commérages de ce goût. Nous n'y insisterons pas; et nous tâcherons de préciser — ce qui offre plus d'intérêt — les jugements portés par Dübner sur la France et sur l'état de nos études, sur l'Université et sur ses chefs.

*
* *

Dübner, en dépit de son origine germanique, savait évidemment apprécier et goûter la culture française. Le type de l'érudit français du XVIe siècle était sans doute, pour lui comme pour Guigniaut, au dire de Jules Simon, le type idéal, le modèle par excellence; et, discourtois, agressif comme il l'était dans ses polémiques, il dut plus d'une fois se trouver égaré, dépaysé, dans l'époque où son destin l'avait fait naître. Ce solide helléniste, cet éditeur, ce critique si compétent, avouait sans ambages que, « pour que le grec ait tout son prix, il faut joindre à l'explication philologique allemande *le commentaire français* ». Néanmoins, l'opinion de Dübner sur les Français de son temps est, en général, marquée au coin de la plus injuste sévérité. Notre

absence de défiance, notre humeur naïvement expansive, ont souvent créé aux étrangers domiciliés parmi nous une situation bien commode pour diriger à leur gré leur enquête plus ou moins bienveillante sur nos mœurs littéraires, notre système pédagogique, etc. D'ordinaire, ils nous récompensent de notre abandon et de nos indiscrétions par des plaisanteries et des remarques satiriques; et nous demeurons bonnement convaincus que notre pays est le dernier de l'Europe au point de vue des méthodes scientifiques, et qu'il importe de tout y réformer au plus tôt sur le patron de nos voisins. Certes, Dübner, par ses travaux et par son zèle inépuisable, fut fort utile à sa patrie d'adoption; et, pourtant, il ne lui ménage guère les *coups de patte*. Ainsi, il constate « *l'empressement général*, en France, dès qu'il s'agit d'une *place*. Un journal anglais disait dernièrement : « On a beaucoup d'exemples de « Français qui ont donné leur vie pour un gouver- « nement, mais aucun n'a jamais donné sa *place* ». L'administration française, notamment celle de l'Université, est, selon lui, fort malade : « Elle réclame hautement le pistouri (*sic*) ». Et, avec cela, le ministre se plaint de « l'envahissement du mercantilisme dans son département!... Une allure décidée de son Journal suffirait, et au-delà, pour chasser les marchands du temple. »

Dübner affiche un mépris transcendant pour la plupart des travaux de critique de textes exécutés

en France. Il estime très arriérée la patrie des Budé et des Boissonade : « Dans la préface sur César, je suis obligé de dire que, en France, la critique de cet auteur est restée (sauf une demi-douzaine de détails) au point où Robert Estienne l'avait laissée en 1544; que, depuis ce temps, ce sont les Anglais, les Hollandais, les Allemands, les Danois, qui ont fait avancer la chose. Quand vous lirez cela, vous m'appellerez *antifrançais*. Qu'y faire? La vérité est telle que je la dis. » Au fond, il aimait la France pour y séjourner, et aussi pour la morigéner. Il s'y plaisait, mais nos habitudes nationales ne lui convenaient point. Et il plaçait en esprit le Collège de France, — où ne professait pas encore Rossignol, mais Hase, — au-dessous du dernier des gymnases d'outre-Rhin.

Il recevait dans son logis, avec toutes sortes de cordiales prévenances, les savants étrangers qui débarquaient à Paris pour étudier nos cours et nos Facultés. Il raille la sauvagerie de Cobet, qui, au lieu de se reposer et de se promener, se claquemure dans sa chambre. « Pour vous, écrit-il à Miller, la *rusticatio* n'est qu'une suite de vos travaux accoutumés. Dans les temps, quand je pouvais encore aller pour quelques semaines au Havre, je n'y faisais *rien du tout*! Nous avons encore eu Cobet à Paris pour huit jours « pour se délasser »; pour cela faire, il reste dans sa chambre, Hôtel de Valois ou au Palais-Royal, et *ne voit personne*, ni le

Bois de Boulogne, etc. Je ne comprends rien à ce système de « délassement ». Il est vrai qu'il ajoute plus loin que Cobet a du moins sur lui cette supériorité, qu'il évite les ennuyeux fatrassiers : « Je ne puis résister à lire les extravagances et folies; Cobet, lui, à la première ligne de cette sorte, il détourne la tête et n'y regarde plus jamais ».

Il faut rendre à Dübner cette justice que, malgré ses complaisances envers les étrangers et ses attaches avec son pays natal, il a toujours observé l'attitude, en somme, la plus franche et la plus loyale. Il n'a jamais joué un rôle équivoque, et l'idée d'un espionnage quelconque lui répugnait invinciblement : « On m'a, en Allemagne, tant de fois demandé, et au poids de l'or, des renseignements intimes sur l'Université et l'administration de l'instruction publique : j'ai refusé jusqu'ici, à cause de l'amitié de M. Didot avec Cousin et Villemain ». Le journalisme n'était guère son fait non plus, et il ne consentait à parler que des questions qui rentraient dans ses occupations habituelles. Pour les comptes rendus de l'Institut, on lui avait offert la collaboration avec un rédacteur de journal : « Je ne devais pas refuser cette bonne fortune dans ma position actuelle, écrit-il comme en s'excusant. Vous en avez fait vous-même l'expérience, par principe ces messieurs ne s'occupent qu'à tourner la manivelle de leur orgue de Barbarie et à émarger : les questions les laissent profondément indifférents. Il ne

me reste donc absolument que la publicité, qui n'est pas d'un accès très facile. Je sollicitais un jour pour un bas-bleu auprès de M. Xavier Raimond (des *Débats*), et lui dis : « Il est donc aussi difficile d'arriver chez vous que de monter au ciel? » — « Bien plus difficile », me répondit-il. » Les choses ont encore empiré depuis. Le tout est de se faire vite un nom qui vous permette ensuite de placer partout votre prose, ne valût-elle pas le diable!

Dübner ne tarit pas sur la bassesse du caractère universitaire. Il le définit avec la dernière violence, surtout quand il est aigri par l'insuccès : « J'ai aussi fait mes études sur le terrain du caractère universitaire. C'est quelque chose de hideux, mais cela *existe* comme le rat, la punaise, etc., et il faut bien se conduire en conséquence. » Il ne se gêne pas pour approuver les plus ardents adversaires de l'Université, comme le hargneux auteur des *Odeurs de Paris* : « Ce matin, un mot de Veuillot, dans un récent écrit, m'a bien fait rire : « Qui ignore cet art « merveilleux des savants de l'Université qui, dès « qu'ils ont pour trois sous d'une chose, en vendent « tout de suite pour six francs? » Combien de noms propres mettriez-vous sous ces mots? »

Les chefs de l'Université, les directeurs, les inspecteurs généraux (Alexandre en tête, qu'il traite d'*empoisonneur hypocrite*), ne sont pas plus ménagés : ce sont tous des ignorants, des ânes bâtés. Deux

chefs de bureau au ministère lui ont dit les choses les plus pitoyables : ce sont de « pauvres têtes enrouillées (?) ». Les débats académiques, avec leurs finesses et leurs délicates nuances, ne sont que de fades et creux bavardages : « Je veux vous faire en confidence ma confession à l'endroit de l'aménité et des belles *formes* de la polémique française. Il y a, dans ces « sous-entendus », que vantait tant feu Rigault, et dans ce *circa præcordia ludit*, pour moi quelque chose de *puant*; au *fond* de toutes ces belles phrases il y a un manque de considération, un mépris *réel* pour la personne et pour la vérité... » Nos doctrines scientifiques manquent d'indépendance et de désintéressement : « Les journaux étrangers sifflent notre érudition sur toutes les clefs. Il est de fait qu'avec une Université moins marchande de telles choses ne se produiraient pas. »

Dübner s'est insurgé, avec hardiesse et entêtement, contre les procédés pédagogiques en cours sous le second Empire. Dire pourquoi m'entraînerait trop loin, et je m'en suis expliqué ailleurs. Il déclare d'une façon assez humoristique, à propos des mauvais livres d'enseignement et des mauvaises méthodes autorisées en hauts lieux : « Les orateurs et les journaux font de belles tirades contre les Anglais, qui forcent les pauvres Chinois à s'empoisonner avec l'opium. Regardez un peu chez vous, Messieurs! Un procédé identique se pratique dans l'Université; les grands libraires savent obtenir de

l'Autorité l'entrée forcée de leur opium dans toutes les classes... » Les méthodes de Dübner avaient, au surplus, dans certains milieux universitaires, un vif succès, tout clandestin, nullement officiel, et dont il ne voulait pas se contenter. Il rapporte une conversation avec Nisard, avec Chassang, qui avouaient qu'on étudiait Dübner, et non Lhomond, à l'École normale. « Je sais, ajoute-t-il, par plus de *vingt* professeurs, qu'ils dictent ma Grammaire dans les lycées, et que tous corrigent, dans leurs leçons, Burnouf d'après mon *Examen détaillé* : depuis plus de trois ans, je fournis la substance à cet enseignement grammatical ; mais, par une méprisable machine de guerre à laquelle il est pénible de voir s'associer les hauts dignitaires de l'État qui forment le Conseil impérial, même mon petit Lhomond reste constamment exclu des lycées. » Et il tonne contre la décadence des études et contre la routine, l'*abjection* : « Ces jours-ci, il y avait *six lignes et demie* de grec dans le *Journal officiel de l'Instruction publique* ; il n'y avait pas plus de trente et une fautes dans ces six lignes. » Ses idées réformatrices étaient originales, souvent sensées et nettes, parfois bizarres. Il croyait, comme J. Ferry, qu'on pouvait apprendre plus vite les langues anciennes et les mieux savoir ; et il recommandait des lectures cursives d'auteurs qui n'ont rien de classique : « J'ai comparé, dit-il, le Pæanius avec Eutrope : son style grec est de la prose fort honnête, style ordinaire et souvent irré-

prochable. Si, dans une de nos classes, on consacrait un semestre seulement à faire lire aux élèves le Pæanius avec l'Eutrope à côté, ils sauraient après ce semestre plus de grec qu'ils n'en savent aujourd'hui dans nos lycées après trois et quatre ans. »

Il s'agite pour imposer ses idées par la presse : « Déjà le *Temps* a commencé une série d'articles intitulés : *La réforme de l'enseignement secondaire*; l'*Opinion* et l'*Union* suiveront (*sic*). » Ces colonnes seraient intéressantes, aujourd'hui plus que jamais, à compulser au point de vue spécial de l'histoire rétrospective de la grammaire parmi nous. C'était déjà la période de crise, de malaise, dont on se plaint actuellement. Quant aux inspecteurs généraux, dont « la moitié au moins ne fait *jamais* rien », Dübner cite un Lesieur, inspecteur honoraire, qui vient de publier dans la *Revue* de Hachette un article sur le baccalauréat, et subsidiairement sur la déplorable bassesse du niveau des études dans les collèges : « Voyez comme ils sont, conclut Dübner : quand ils sont en fonction et émargent, pas de danger qu'ils disent ce qu'ils savent et ce qu'ils pensent !... » Ailleurs, il prononce : « Le vieux système de l'Université *est à l'agonie.* » Assertion d'une exagération notoire. C'est qu'en ce temps-là, comme au nôtre, tant valaient les maîtres, tant valaient les méthodes. Laissons donc Dübner reprocher aux professeurs d'il y a trente-cinq ans leur zèle obscur

et leur muette obéissance : « Je suis tenté de dire, au sujet des universitaires, ce que Parménon dit à Thaïs, à laquelle il présente Chéréa travesti en eunuque, demandant au rival Thrason et à son parasite : « Que dites-vous de ce présent de mon maître? » — « *Tacent; satis laudant.* »

Dübner, pour obtenir satisfaction sur ses plans de refonte et de remaniements des programmes, relance successivement tous les ministres qui se remplacent au pouvoir; et, quand on l'évince, il se répand en imprécations d'une outrance parfois comique. Son défaut n'est pas de mesurer trop ses termes : « La déplorable faiblesse de M. Rouland l'entraîne dans des infamies. » — « J'ai vu le ministre. *Prorsus suo ingenio utitur* : il déclare hautement que tout marche mal, mais pas une ombre de résolution d'y porter remède (*ah! le fâcheux style!*) : il semble croire sage et habile de laisser les choses *in statu quo.* » Ce n'est certes pas d'aujourd'hui qu'est née la manie de taxer d'incapacité ou d'inertie les membres du gouvernement; mais, sans mentir, Dübner abuse de ce droit. On le verra bien par les citations suivantes. Il a l'humeur batailleuse, et, avant chaque entrevue, il se munit d'arguments qui lui semblent irréfutables : « J'ai *onze* flèches dans mon carquois, bien solide (*sic*) chacune; j'en décocherai celles qui se placeront *naturellement* dans la conversation. » Il accuse continuellement la versatilité du grand-maître, et toujours à propos de

sa grammaire : « Le *Summus* (c'est ainsi qu'il se plaît à nommer le ministre, par dérision) laisse les choses dans l'ornière et dans la routine. » Et il n'hésite pas à employer les intermédiaires auprès de lui, ou même auprès de l'Empereur, songeant parfois même à recourir à Mme Cornu. Il souhaite que M. Lélut fasse une démarche en faveur de son livre. Il se plaint de M. Maury, qui ne s'est pas dérangé dans son intérêt. Mécontent des ministres, il tâche d'avoir l'oreille de l'Empereur lui-même, qu'il exalte parfois sans mesure. La violence des termes dont Dübner se sert pour qualifier le zèle et l'activité de M. Duruy est inimaginable. Dépité de n'avoir pas trouvé auprès de lui l'accueil qu'il espérait pour ses réclamations et ses chimériques velléités de réformes, il se livre sur son compte à des appréciations capables d'indigner tous ceux qui éprouvent, au bout de trente ans écoulés, à quel point l'œuvre de cet homme supérieur fut *manifestement bienfaisante*, pour parler le langage de M. Jules Lemaître. D'abord, il l'accuse de se prêter à une combinaison vraiment machiavélique : « Je ne crois pas me tromper en pensant que Duruy est selon le cœur de S. M.... parce qu'il exécute le programme que voici : maintenir ou produire la médiocrité partout, et faire ainsi de l'égalité. » Étrange imputation! Bizarre politique! Et comment notre helléniste peut-il la concilier avec ce « profond discernement » qu'il a, dit-il, « tant de fois admiré » chez l'Empe-

reur? Car il est courtisan à ses heures! Mais voici qui est plus divertissant. Éconduit à plusieurs reprises, il crie bien fort à l'outrage, et se plaint qu'on manque de politesse envers les journaux, l'Université, et lui-même. On a « foudroyé le *Journal général*, qui cesse d'être officiel à partir du 1er janvier : mais le journal continuera à paraître sous une rédaction indépendante, dont d'excellents éléments sont déjà réunis ». C'est ainsi que Dübner fait souvent chorus avec les adversaires de l'Université. Au plus fort de ses luttes, desservi, croit-il, par ses ennemis personnels auprès du ministre, il déclame contre l'accueil qu'il a reçu « rue de Grenelle »; à l'entendre, il ne demandait qu'un peu « de politesse primaire, pas même secondaire, et encore moins supérieure ». Là-dessus reparaît sa préoccupation coutumière, appuyée sur un peu de mythologie et quelques fautes de français : « Mais *il fallait me supprimer*, et ils sont encore à l'œuvre, puissamment secondés par le dieu Harpocrate, dont le culte se développe prodigieusement chez nous. Puisse-t-il ne pas devenir Typhon, qui, un jour, fit maison nette à l'Olympe, dont les dieux fuièrent (*sic*!) et se firent chats, etc., pour se cacher en Égypte. A revoir, au premier armistice. » Ainsi, cet homme, qui se sait violent, vulgaire dans le langage de la polémique, qui se vante de faire peur à Quicherat et à Désirée (*sic*) Nisard, qui affecte un dédain absolu pour les études qui échappent à son domaine, et

cite, par exemple, parmi ses ennemis, M. de Serre, professeur de chimie *ou d'une autre chose semblable* au Collège de France, cet homme-là ose se plaindre du manque d'aménité des chefs de la hiérarchie universitaire! La chose est légèrement comique. Volontiers aussi il reproche au ministre ses courts séjours dans les palais impériaux, où il ne peut aller le poursuivre : « Le *Summus* (comme il le nomme toujours ironiquement) est parti pour Compiègne : jusques-à quand durera son *aulicatio* (car comment écrire *rusticatio*?)? » Dübner avait été plusieurs fois admis aux audiences de M. Duruy. Il raconte, comme malgré lui, qu'il vient d'avoir une entrevue avec l'Excellence, qui lui a adressé des paroles toutes cordiales; mais il se croit forcé de terminer sur ce trait de satire, d'ailleurs plus naïf que méchant : « Souhaitons que ses bonnes intentions à mon égard ne s'évaporent pas avec la poudre qu'il brûlera dans les chasses qui remplissent toutes ses vacances! »

*
* *

L'ami intime[1] de Frédéric Dübner, celui à qui il s'ouvrait si confidemment de ses travaux et de ses

1. Sur Emm. Miller, consulter l'article de la Biographie Didot et la brochure de M. Henri Omont, de la Bibliothèque nationale, *Catalogue des manuscrits recueillis par feu Emm. Miller*. Leroux, 1897. — Miller (né à Paris, le 19 avril 1812, mort à Cannes, le 9 janv. 1886), avait dix ans de moins que Dübner.

luttes, de ses espérances et de ses déboires, Emmanuel Miller, fut un helléniste et un épigraphiste fort distingué. Il fut attaché, dès 1833, au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale; aussi, Mme Miller a-t-elle tenu à donner ses lettres à cette maison où il a débuté et passé de si longues et si laborieuses années de sa vie. Bientôt (en 1835 et 1836), il fut chargé, par un savant étranger, de deux missions en Italie. Dans les différentes bibliothèques de la Péninsule, il copia ou collationna les textes de divers auteurs qui furent plus tard compris dans la grande collection des classiques grecs de Didot. Il recueillit, notamment, les scolies d'Aristophane : le résultat de ces recherches parut à Oxford en 1838 (3 vol. in-8°), et servit à Dübner pour l'édition desdites *scolies*, dans la collection Didot. Récompensé, en 1836, par un prix de l'Académie des Inscriptions pour une question mise au concours et relative à l'histoire de l'établissement des Vandales en Afrique, Miller se vit conférer, en 1843, par Villemain, alors ministre de l'instruction publique, une nouvelle mission littéraire en Espagne; au cours de cette mission, qui ne dura que trois mois, il dressa l'inventaire sommaire de ceux des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale de Madrid dont l'ancien conservateur, Jean d'Iriarte, n'avait point publié les notices, et il découvrit de nombreux fragments de Nicolas de Damas. En même temps, il rédigeait un catalogue détaillé des manuscrits grecs de l'Escu-

rial, imprimé quelques années après, en 1848. A la mort de Beuchot, Miller fut appelé à le remplacer comme bibliothécaire de l'Assemblée nationale (emploi qu'il conserva au Corps législatif), et il demeura pendant trente ans environ, jusqu'en 1880, à la tête de ce riche dépôt. Dans l'intervalle, en 1856, il fit partie de l'ambassade extraordinaire envoyée en Russie par Napoléon III, et assista, aux côtés du duc de Morny, aux fêtes du couronnement du tzar Alexandre II. Il profita de ce voyage et de son séjour à Saint-Pétersbourg et à Moscou pour explorer les richesses littéraires qui s'y cachaient, et il rapporta de ses fouilles scrupuleuses dans les bibliothèques une masse de documents intéressant notre histoire nationale. En juillet 1860, il fut admis à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, où il occupa le fauteuil de Ph. Le Bas, qui fut archéologue, épigraphiste et maître de conférences à l'École normale, et dont Fr. Sarcey a malicieusement conté, dans ses *Souvenirs de jeunesse*, qu'il s'est parfois laissé coller, en grec, par ses élèves, en particulier par l'espiègle Edmond About.

On a de Miller d'importants travaux critiques (*Périple de Marcien d'Héraclée*, *Epitome d'Artémidore*, etc., ou *Supplément aux dernières éditions des Petits Géographes*, *d'après un manuscrit grec de la Bibliothèque royale*, etc.). Enfin, la salle grecque du Musée du Louvre renferme les monuments qu'il

découvrit à Panagia, au cours de son fructueux voyage dans l'île de Thasos[1].

Comme nous l'avons dit plus haut, la Bibliothèque nationale ne possède que quelques-unes des lettres adressées à Dübner par Emm. Miller (*Nouv. acq.*, 6682, pp. 408 et suiv.). Sous la cote 6683-6684, elle a, de plus, des lettres envoyées à Miller par divers savants français et étrangers, classées par ordre alphabétique de correspondants. Car Miller était très répandu, et s'était concilié mainte sympathie par son caractère affable, bienveillant et sûr. Quand on compare les lettres de Miller et de Dübner, et qu'on rapproche les missives calmes, sensées, élégantes, l'écriture nette et soignée de l'un, avec les épîtres bouillantes, orageuses, la main irrégulière et nerveuse de l'autre, on est frappé, dès l'abord, par l'opposition tranchée de leurs deux natures, par le caractère si opposé de leur ton, de leur style. Tous deux étaient animés par un égal amour de la science et de la vérité; et c'est ce qui explique leur parfaite concorde, leur entente absolue. Ils semblent, en effet, n'avoir pas connu un seul instant de réelle mésintelligence. Ils se communiquent avec une entière candeur, sans jamais craindre de s'ennuyer l'un l'autre, leurs projets, leurs ambitions, leurs tra-

1. Voir, pour plus ample informé, sur Emm. Miller, la notice du marquis de Queux de Saint-Hilaire (*Revue des Études grecques*), et l'article de M. Salomon Reinach.

verses, et jusqu'aux plus futiles détails de leur vie intime[1]. Ils échangent de petits cadeaux, pour entretenir leur réciproque amitié. Miller habite, en 1840, rue de La Rochefoucauld, 12; en 1846, rue Blanche, 35; un peu plus tard, la suscription porte: « Monsieur Miller, aux Manuscrits, Bibliothèque du Roi, rue Richelieu. » Dübner vit dans la retraite, au fond de son ermitage de Montreuil, où il reçoit des visites de ses amis de toutes nations, de ses compatriotes d'outre-Rhin[2].

Dübner écrit assez drôlement : « En amitié, vous êtes chez moi le roi constitutionnel, « qui ne peut mal faire ». Je me remets tout entier à vos inspirations, et j'ai la foi de m'en trouver toujours bien... Comme vous savez agréablement railler les gens! C'est ainsi que mon cher chat (il travaille avec moi depuis bientôt quinze ans) me griffe d'une manière si gentille et élégante que je n'ai pas le courage de lui donner la tape méritée. » Les lettres de Miller, de leur côté, sont tout à fait charmantes[3]. Dübner s'ai-

1. Par exemple, Dübner écrit : « Merci de votre souci pour ce que vous appelez avec raison mes « *pauvres* fruits ». Voyant la persistance du mauvais temps, j'ai vendu mes pêches sur pied, 9 000 à 28 francs le mille, et j'ai encore à me féliciter : beaucoup d'autres n'ont eu que 22 ou 20 francs. Dans les bonnes années, le prix varie entre 50 et 70 francs le mille. »

2. « Dans aucune année il ne s'est abattu tant de voyageurs allemands sur moi, que pendant six semaines d'août et septembre. Dindorf est resté douze jours... »

3. Cf., notamment, tome II, feuillet 420. Quelle différence entre le ton fougueux du trop pétulant Dübner et les pages si posées de Miller! Celles-là sont d'un vrai sage, qui sait se maîtriser, et que l'expérience a corrigé de ses emportements

grit, s'emporte à souhait; toujours prêt à prendre feu et flamme, il veut casser les vitres. Miller, qui le connaît par cœur, le tance sur le mode affectueux à propos de ces violences inutiles qui peuvent lui porter préjudice à lui-même. C'est le ton aimablement grondeur d'un Tiberge sans sécheresse et sans raideur. Un jour, il lui rend compte d'une démarche qu'il a faite en sa faveur; il lui demande de ses nouvelles, et s'il ne s'impatiente pas trop de l'insouciance et de l'ineptie auxquelles il se heurte sans cesse : « J'attends un petit mot de vous avec une bien vive impatience, et je tiens surtout à connaître la situation morale de votre individu. Je m'admire, moi, si salpêtre ordinairement, recommandant aux autres le calme et la modération. Je sais par expérience combien il est dangereux de se laisser aller à sa fougue d'indignation. Je me rappelle le temps où j'étais aux manuscrits : M. Hase n'arrivait toujours qu'en tremblant, craignant d'apprendre quelque nouvelle histoire arrivée entre Naudet et moi. Il me comparait à un marron fulminant qu'il avait entre les doigts. Tout cela est bien modifié : j'emploie maintenant bien souvent le mépris à la place de la colère. Je reconnais aujourd'hui que, tant qu'on n'est pas arrivé à son but, il faut louvoyer et ren-

coutumiers. Il modère, il apaise, avec un sourire socratique dont le plus susceptible ne se froisserait pas, et Dübner ne songe jamais à se regimber contre cette voix douce et conciliante qui lui prêche le calme.

fermer en soi tous les mouvements impétueux qui voudraient sortir avec violence. Je regrette de ne pas être votre curé de Montreuil; il me semble que je vous ferais un beau sermon sur la patience, la modération, le calme et tous les synonymes du même genre[1]. » Il sert Dübner de son mieux, écrit en sa faveur à M. Lélut, à Mme Cornu. La tardive décoration de Dübner est due, en grande partie, à cette intervention[2]. Et Dübner, reconnaissant, comblait Miller de fruits, de *dons de Pomone.* — A propos de la fameuse lutte contre Burnouf et *la routine*, Miller, consulté, prodigue ses conseils, certain que ses avis seront écoutés : « J'ai lu très attentivement, mon cher ami, et votre lettre, et votre routine... Tout cela me semble très bien, très logique, très fort de raisonnement, et, à part quelques petites étrangetés de tournures françaises, fort bien écrit dans notre langue. Peut-être n'aurais-je pas, dans la lettre au ministre, écrit en toutes lettres : ELLE, SON EXCELLENCE (majuscules); vous avez l'air ou d'être trop obséquieux, ou de vous *ficher* de lui : entre nous, c'est plutôt le dernier. Vous ne feriez pas plus pour l'Empereur ou pour le Pape. Quant à l'autre brochure, je regrette deux choses : la première, le format. Celui que vous avez choisi n'attire

1. Cette lettre est datée du jeudi 31 octobre. Miller, pas plus que Dübner, ne met, d'habitude, la date de l'année. Dübner omet souvent même aussi le quantième du mois.

2. « Espérons, écrit Miller, que Mme Cornu réussira dans ses démarches. »

pas le désir et le soin de la conservation comme l'in-8°, que l'on place facilement dans un recueil. La seconde, c'est votre titre *Routine*, que je ne trouve pas assez digne de vous et du sujet que vous traitez. Je sais bien que l'épigraphe impériale l'amène et le justifie, mais j'aurais mieux aimé autre chose. Quoi qu'il en soit, vous leur faites une rude guerre, et je vous avouerai que je n'ai pas été mécontent du ton qui y règne[1]. Ils trouveront bien à redire, parce qu'ils seront vexés; mais la victoire vous restera, comme je l'espère bien. J'ai remis hier les deux pièces à M. Lélut[2], en les lui recommandant tout particulièrement : malheureusement, n'entendant rien au grec, il décline toute initiative de jugement; je lui ai dit seulement d'étudier la question au point de vue des principes et du progrès des études grecques en France. Il déplore seulement que la commission nommée par le ministre, et qui paraissait compétente, puisqu'elle était composée d'hellénistes officiels, ne se soit pas prononcée carrément contre la conservation de la grammaire de Burnouf. Du reste, il examinera tout cela consciencieusement et avec le vif désir de connaître la vérité. M. Lélut a ajouté : Ce qui doit naturellement prévenir contre

1. Sainte-Beuve approuvait également les méthodes d'enseignement de Dübner, qui lui écrivit, à propos de certains chapitres de *Port-Royal*, une intéressante lettre, imprimée dans l'appendice du troisième volume (p. 620; date : 31 mai 1866).

2. Médecin et philosophe (1804-1877), membre du Corps législatif.

M. Dübner, c'est qu'il veut faire adopter sa grammaire, et, naturellement, il peut être accusé de partialité dans son jugement sur celle de Burnouf. Je vous dis tout, parce que ce sont des objections qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit de ceux qui ne sont pas du métier, et il est bon que vous sachiez tout cela.

« Maintenant, mon cher ami, permettez-moi encore de vous recommander la modération en tout, dans vos écrits, dans vos paroles, dans votre ton. » Il le savait fort désagréable, en effet! Et il ajoute plaisamment : « Je sais par expérience qu'on gâte toujours ses affaires quand on montre trop d'aigreur ou d'impatience. Vous ne vous observez pas assez, et, sans le vouloir, vous pouvez choquer ceux qui vous aiment le mieux. Vous avez une oreille trop facile pour admettre les *on dit* des uns et des autres, et cela peut vous entraîner à des jugements injustes et peu mérités. Excusez le langage d'une franche amitié. Mon but unique est de vous voir réussir et être apprécié comme vous le méritez. Je me croirais donc coupable si je ne vous prévenais pas quand je crois que vous n'êtes pas dans la bonne voie. Quoi qu'il en soit, rien ne pourra altérer l'affection que j'ai pour vous, et, dussiez-vous me rudoyer quelquefois, je ne vous en aimerai pas moins du fond du cœur. Je souffre réellement de vous savoir dans cette situation morale si contraire à vos goûts et à vos occupations habituelles. Si je voyais Mme Dübner, je

me joindrais à elle pour tâcher de calmer vos blessures et de vous faire prendre votre mal en patience... Tout à vous de cœur. » Voilà, certes, le langage d'un excellent, d'un véritable ami.

Sur un seul point, on peut signaler un désaccord momentané entre les deux amis. Il y a une lettre où Miller énumère ses griefs contre Didot. Il s'agit d'anciens ressentiments, sur lesquels il ne convient pas d'insister ici : « Vous trouvez injuste et excessive, écrit-il à Dübner, la qualification d'anti-français dont je me suis servi à son égard. Mais vous ne m'avez pas bien compris. Je n'ai pas voulu dire qu'il avait tort de s'adresser à l'Allemagne toutes les fois qu'il s'agissait d'une œuvre importante qui n'aurait pas pu être confiée à un Français. Je sais mieux que personne, et je vous l'ai dit assez souvent, combien mes compatriotes sont ignorants et incapables en ce qui concerne la philologie grecque et latine[1]. A ce point de vue, je ne blâme pas Didot; mais j'ai le droit de l'appeler *anti-français* lorsqu'il fait tout au monde pour éviter de mettre en relief un Français. » Suit une sévère récrimination à propos du *Thesaurus*. Miller rappelle des mots peu courtois dont il avait gardé rancune. Passons. Il accuse sa mauvaise humeur d'avoir été provoquée sous l'inspiration de

1. Cela était encore vrai à l'époque où écrivait Miller, il y a une quarantaine d'années. Ce jugement serait profondément inique, erroné, de nos jours, après les travaux des Weil, des Bréal, des Croiset, des Riemann, des Reinach, des Tournier, des Havet.

ce bon Letronne[1], « qui était vexé, dit-il, de voir mon nom mêlé à ceux de Hase et des Dindorf ». Ah! quelle race irritable que celle des érudits! — Mais, en définitive, Miller veut oublier tous ses griefs pour faire plaisir à Dübner, qui soutient Didot, lequel a toujours été bon pour lui. Nous voyons que Dübner, avec sa rude et impulsive nature, s'était alarmé, avait pris la mouche à propos de cette épithète, qu'il s'appliquait personnellement. De là, quelques petits nuages, quelques points noirs, vite dissipés, entre les deux amis. « Vous avez eu tort, réplique Miller, de vous mêler dans tout cela à propos du mot *anti-français*. Ai-je besoin de dire à vous ce que je pense de vous? Didot a eu raison de faire faire sa collection en dehors de l'Université et de l'Institut. Ce n'est pas par là que sont mes penchants. Vous savez maintenant le sens que j'attachais à l'expression dont je me suis servi. » (Tome II, p. 424.)

Les lettres de Miller qui terminent le recueil sont datées en grande partie de Panagia, port de Thasos (juillet 1864). Au cours de sa mission, Miller raconte ses résultats, cite les inscriptions qui lui ont paru intéressantes pour l'onomatologie thasienne, et dont la découverte infirme en partie les travaux de Letronne et de Pappe. Il consulte Dübner sur le sens d'une inscription surmontant un bas-relief. Ce sont

1. Letronne appréciait avec estime les travaux de Dübner (voir son compte rendu d'une édition grecque de la collection Didot, dans le *Journal des Savants* d'avril 1840).

de jolies impressions de voyage et d'alertes descriptions de l'île; car il écrit avec charme, et avec une remarquable précision de savant. Mais, par malheur, la place nous manque pour donner des citations, et nous ne pouvons qu'y renvoyer les amateurs d'archéologie pittoresque.

Dübner méditait parfois un travail en collaboration avec son ami. Dans une lettre (3 mai 1841) où il se montre naïvement surpris de la courtoisie de Miller, il lui écrit : « Mon cher ami, on voit bien vos habitudes de salon et de haute et élégante société dans la manière fine et polie dont vous avez flétri le gachi (*sic*) de l'abbé Caillau : M. Volcmar Fritzsche[1] ne l'aurait pas fait ainsi, qui aime à lancer des *absurde*, *perinepte*, *ridicule* (c'est *le plus grossier* des philologues vivants, en tout sens, par ses paroles comme par ses actions; mais cela ne s'imprime pas). A présent, tout à fait entre nous, et *à dire à personne*!! On m'a chargé d'une édition des poésies de Grégoire, et je m'y mettrai vers la fin de l'année, *volente Deo*. J'aurai (*sic*) grande envie de me lier avec vous, et les libraires aimeront peut-être voir votre nom *seul* sur le titre : vous feriez seulement dans la préface l'éloge de votre ami hérétique. Nous parlerons par occasion là-dessus : mais n'en dites rien à personne... »

1. Franz Volcmar Fritzsche, né le 26 janv. 1806, à Steinbach, étudia (1819-1822) à Luckau, puis, depuis 1822, à Leipzig. Il professa à Leipzig (1824-1828), à l'Université, puis, en 1828, devint professeur de philologie classique à Rostock.

Peu à peu, la douce influence de Miller aidant, Dübner s'apaise. Il se réjouit de la dissipation ou de l'évanouissement de la colère ministérielle contre « sa petite personne » (sa *petite personne* était, par parenthèse, assez épaisse et lourde, et lui-même parle de ses gros traits de visage). — « Son Excellence, annonce-t-il, m'a nommé spontanément membre de la Commission des livres classiques (*seul* extra-universitaire), et accompagné cette nomination d'une lettre très flatteuse sur « mes mérites ». Il paraît donc vouloir du bien aux études grecques. Vous savez ce que Cicéron dit sur la philosophie à Rome : si on voit ce pauvre grec un peu favorisé d'en haut, cela ne peut que lui être favorable. »

*
* *

On relève encore dans cette correspondance mille confidences curieuses sur les travaux de Dübner. Professeur et éditeur infatigable, ce Germain, qui ne s'est pas fait naturaliser, qui n'a jamais eu en France de position officielle, enseignait à l'école des Carmes, où il s'efforçait de faire prévaloir les plus saines méthodes. Il y eut beaucoup de pur dévouement et de science authentique dans cette carrière si bien remplie. Pour être utile aux écoles de son pays d'adoption, il compose un lexique « qui s'im-

prime à la vapeur », il multiplie les éditions classiques (Didot, Lecoffre, Hachette). Et ses livres sont le plus souvent des modèles du genre; les notes, très sobres, sont choisies avec soin et intelligence. Comme on l'a dit avec raison, « elles donnent tout ce qui est nécessaire pour comprendre le texte; elles ont surtout en vue de stimuler le travail de l'élève, d'exercer sa perspicacité, d'attirer son attention sur les points réellement importants de grammaire ou d'histoire ». Non content d'annoter pour les autres, il crible d'annotations à son usage les marges de ses éditions d'Horace (de L. F. Heindorf, Breslau, Korn, 1815), de Térence et de Plaute (de Bothe, Halberstad, 1821 et 1822 : surtout *l'Andrienne*, *l'Héautontimorumenos*, *les Adelphes*, *l'Hécyre*, *le Phormion*), de Justin (Wetzel, Leipzig, 1817). La Bibliothèque de l'Université de Paris conserve un certain nombre de ces exemplaires revêtus par Dübner de notes manuscrites[1]. Il se plaint parfois, mais rarement, de ce labeur immense, qui l'épuise : « J'ai été, et je suis encore littéralement *accablé* ». Il expose à Miller un original essai de classification des fables ésopiques d'après le *fond* : « La fable ésopique et l'ancienne histoire naturelle (v. Aristote et Pline : traditions)

1. Ce sont surtout des notes critiques, des rapprochements ou des références. — Voir le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Université*, rédigé par Émile Chatelain (Champion, 1892) : n°s 1171, 1172-73, 1174, 1175, 1176 (édit. de Justin, Plaute, Térence, Horace). Parfois, il rédige pour lui ses notes en latin : « Suid. V. Ὁράτιος *num nostrum respicit?* (*non puto*). »

doivent, de toute nécessité, mutuellement se compléter et s'expliquer. On pourrait donc distinguer, par des remarques tirées du fond, les fables d'une simplicité évidemment *antique*; d'autres, qui portent sur des mœurs et même sur la constitution de certains États de Grèce et d'Asie; d'autres, qui rappellent la philosophie, la mythologie, etc. Une chose m'a souvent frappé : il n'est pas rare que la morale ajoutée à une fable, même quelquefois (à en juger par le style) nullement à une époque très récente, montre que la fable n'était plus comprise : preuve d'autres temps, d'autres mœurs, d'un autre courant d'idées. » — Un jour, Dübner raconte à Miller ses entretiens avec Zumpt; une autre fois, il lui parle du travail de Letronne sur l'inscription de Rosette, et s'égaie, à ce propos, sur le compte de Lenormant, « léger sur beaucoup de points ». C'est un reproche qu'on n'aurait pu retourner contre Dübner. Lui, n'est léger à aucun égard. Sa plume est même, par accès, d'une pesanteur odieuse. Il peste contre les blancs-becs qui, « avec leurs découvertes, croient être au-dessus des Ménage, etc.; et une grande partie de leurs découvertes aura été laissée *sciemment* de côté par vos grands ancêtres ». Il félicite Miller d'avoir loué dignement les philologues allemands : « Puissiez-vous toujours parler aussi bien de mes compatriotes, qui ne rencontrent pas toujours chez vous des juges aussi *aimables*! » En avril 1841, il s'occupe de Porphyre, et porte sur ce philosophe

une intéressante appréciation[1] : « Ces jours-ci, j'ai été encore une fois plongé dans Porphyre : réellement, vous devriez peu à peu cueillir des matériaux pour un ouvrage sur Porphyre, qui offrirait la plus grande variété. Ce personnage s'attache à une foule de points historiques, philosophiques, poétiques, grammaticaux : mais, n'ayant jamais été traité dans son ensemble, on se trouve chaque fois arrêté à son nom, et on ne sait pas quel cas faire de ses notices ou de ses vues. Un ouvrage à peu près complet sur Porphyre exercerait une influence sur tous les points de l'étude de l'antiquité, et les savants les plus divers seraient obligés d'y recourir. Si je n'avais pas trop d'affaires sur les bras et trop d'engagements à remplir, je m'y mettrais jour et nuit (*quelle ardeur!*), et je serais sûr de rendre l'ouvrage indispensable aux savants des plus différentes branches. Porphyre était un esprit inquiet, pétillant, mais aucunement éminent : par conséquent, nous, qui sommes *minorum gentium*, ne risquerions aucunement de trouver cet esprit au-dessus de notre portée. »

Outre ces projets de travaux de longue haleine, signalons maintes menues conjectures sur les leçons de textes : « Je me suis toujours battu avec les corruptions *du détail* pour le sens de chaque page », dit-il à propos d'un ouvrage contre les gnostiques.

1. Voir aussi, sur les gnostiques et les philosophes, la lettre du 4 avril 1850, p. 31.

Les plus humbles questions de grammaire ne semblent pas d'insignifiantes vétilles à ce grand et patient laborieux. On ne dit pas *false*, adverbe, mais *falso*. Il a consulté là-dessus le grand chapitre de Charisius sur les adverbes. « Entre emenda*te*, ela*te*, fer*me*, fa*bre*, etc., il enregistre fal*so* (p. 199, éd. Keil), en parle dans *onze* lignes avec exemples, en ajoutant à la fin : « False Sisenna : quod judicium « false factum ». Voilà le seul exemple qu'il a trouvé, et cela, dans un écrivain *archaïque*. » — Il est tenté par l'étude des noms propres, parfois si curieuse et si suggestive : « Ah! quelle science que celle des noms propres! Je crois bien qu'ils ne se hasardent point sur cet océan garni de ὕφαλοι de toute sorte. Oh! oui, qu'il y a là matière d'études philologiques pour toute une vie! » Plusieurs savants devraient se partager la tâche : « Cela serait comme les lexiques spéciaux sur tel ou tel auteur, qui contribuent à pouvoir à la fin former un bon dictionnaire général. Mais, si on laisse toute la besogne au Hercule à venir, le plus fort et le plus courageux pourra reculer. »

Une lettre de Miller, qui offre un sérieux intérêt pour les archéologues, fait allusion à un travail de Conze (publié en 1860) relatant un voyage dans les îles de la mer thracienne fait en 1858 (mai et mois suivants) : Thasos, Samothrace, Imbros et Lemnos. Conze est en contradiction parfois avec Ferrol. Mais

il n'a exploré que *topographiquement*, indiquant les endroits dont la conformation trahit des ruines, et où il faut entreprendre des fouilles. Lui-même n'a rien remué, il n'a pas même abattu un arbuste : il se plaint du vêtement de la végétation. « Il a soigneusement mesuré partout, s'est mis en relation avec les habitants, et a recueilli beaucoup de traditions locales, qu'il ne semble pas surfaire, mais apprécier à leur valeur réelle. C'est lui qui a trouvé le tombeau d'Antiphon, *seul* intact : les inscriptions étaient au-dessous des pierres, qu'il a fait retourner : *pendant* qu'il copiait, on arrivait déjà pour fouiller et piller, emportant de suite le plomb qui liait quelques pierres. »

Dübner s'enquiert avec curiosité de tous ces détails; mais il préfère encore la paléographie à l'épigraphie; et il exprime cette prédilection avec cette verve un peu vulgaire qui lui est familière. Nicolas de Damas le touche plus que les marbres les plus précieux : « Si une bonne armée de Hausmanns venue du Nouveau-Monde, par exemple du Mexique, démolissait Paris pour tout de bon, ne préféreriez-vous pas la conservation de la bibliothèque du plus pauvre humaniste à celle de toutes les inscriptions du Père La Chaise et de tous les placards blancs qui tapissent nos murs? En vous embrassant à votre retour, *j'aime mieux lécher sur vos joues la poussière des bibliothèques que celle des champs ou des ruines.* » — Il le félicite, d'ailleurs, en ter-

minant, d'avoir découvert plus que Perrot et Conze.

Il y a, dans cette correspondance, beaucoup de choses concernant spécialement la maison Didot, ses publications, ses collaborateurs; on pourrait en extraire une foule de renseignements utiles pour qui voudrait écrire la monographie de cette illustre maison de librairie. Dübner ne nous fait grâce de rien : « Comme parenthèse dans mes occupations habituelles, je fagotte depuis décembre un lexique français-grec... Je suis dans l'S, et soupire ardemment après le Z. » Il a composé un petit *Lhomond grec* pour la sixième et la cinquième, et il l'a soumis à plusieurs professeurs parisiens de ces classes : « Je n'en ai donné (en 1858) le bon à tirer que lorsqu'ils me déclarèrent : « C'est absolument et tout ce qu'il nous faut. » — Il aime, pour varier ses recherches, les anecdotes, les petites enquêtes amusantes de détail : « Je vois dans une relation que Henri Estienne, dans l'*Epistola ad Camerarium*, en tête de son édition d'Hérodote, s'amuse beaucoup d'un traducteur allemand, Conrad Heresbach, qui enrichit Hérodote d'une masse de montagnes, villes et peuples, tels que la montagne *Hirus* (il y a ὄρος ἱρόν); — les peuples *Hessones*, ἥσσονας; — *Hœtines*, οἵτινες (le pronom); — *Halees*, ἁλέες, *conferti*.

« Le même Henri Estienne, dans *Apologie pour Hérodote*, p. 359, dit que l'ignorance du grec a du

bon : elle peut peupler le ciel de saints, tels que *saint Lonchi*, qu'un cardinal italien a tiré du mot λόγχη, et sainte Tiphaine, faite de la fête Θεοφάνεια... Dans un catalogue des philosophes grecs est cité, parmi les cyniques, un *Hesperius*, venu de ces mots d'Athénée : τῶν κυνικῶν τις ἑσπέριος ἐλθών... (*le soir*). »

*
* *

En résumé, cette correspondance, où revit, avec sa fougue, son ardeur et son érudition exceptionnelles, « l'un des hommes les plus savants que la France ait enlevés à l'Allemagne », comme dit Sainte-Beuve, le disciple, plein de vigueur et d'autorité, de l'illustre Otfried Müller, — cet épanchement amical d'une intelligence qui ne trouva que peu d'écho en son siècle, méritent assurément de fixer l'attention et d'être tirés de l'oubli. Encore un coup, il ne faut pas juger ce robuste et parfois pédantesque personnage avec nos idées modernes. Il faut le séparer de son époque et le replacer dans le milieu qui lui convient, en le reculant de deux ou trois siècles en-deçà. Il se croit trop souvent infaillible. Il fait trop fréquemment, sans peut-être s'en douter, étalage de sa science. Il régente, il morigène avec joie. Il ignore les délicatesses de la langue, et il est brouillé avec l'orthographe : fautes de syntaxe, barbarismes (Il voulait que je *cours*, *gachi*, *adieux*, j'étais content

qu'il *voulu*, je vous supplie de ne pas *bouillir* votre âme, *convainqu*, *allité*, prendre *sur* ma responsabilité, Schneidewin vous fait faire des remerciements et des salutations *enthousiastiques*, ma faible *chaire* est déjà en défaillance, *quelques soient* les apparences du moment, il ne m'a pas pris à *parti*, il serait déplacé que je *criticasse* une de ses décisions, etc., etc.) abondent sous sa plume. Il parle allemand en français, et il n'a pas, au surplus, — il l'avoue lui-même — la prétention de savoir le français. Les formules grecques et latines foisonnent dans sa prose : « Εὐτύχει, Ἀγαθῇ τύχῃ (au début d'une lettre), — M. Artaud connaît *diurna experientia*, — *suo more*, — *Stans pede in uno*, — *Iuus tibi* (à la fin d'une épître), — je ne pouvais être aujourd'hui (pour parler avec l'ami Plaute) *animo defæcato*, — ne lisez pas à Mme Miller *hanc fandi barbariem*, — τάχιστα ἐσχεδιασμένον (au bas d'une lettre). » Il signe même en lettres grecques : Φρ. Δ. Il écrit un jour, au crayon, un petit billet en latin[1]; procédé très commode pour éviter les indiscrétions et laisser son mot sans enveloppe! On est agacé par ces manies fâcheuses, étrangères aux coutumes de notre race : feu roulant de citations, outrance d'érudition, coups de férule et d'étrivières, abus de la critique verbale,

1. « Prope per horæ spatium, carissime, te exspectavi frustra; ac video neque heri te venisse, quum clausæ jaceant literæ meæ die Martis meridiana hora datæ. Felicior mihi sol exoriatur alia die! Tuus tibi. F. D. D. Jovis, 11 1/2 hora. »

de la discussion et de la plaisanterie étymologiques[1]. Cet esprit de pince-sans-rire, aigre, amer, est peu propre à divertir. Il n'est pas jusqu'à cette écriture irrégulière, précipitée, rageuse, pleine de majuscules inutiles, qui n'irrite le lecteur. Et pourtant, malgré ces réserves, il faut reconnaître que tout cela se lit avec intérêt. On sent qu'on a affaire à une énergie, à une volonté très persévérante. On pardonne à Dübner son humeur quinteuse, dont il était le premier à souffrir. Il avoue que lui-même a connu des époques cruelles, « pendant lesquelles, dit-il, j'ai souffert de colères rentrées, la pire des souffrances ». Ses incartades ont, d'ailleurs, dans leur expression, je ne sais quelle saveur bizarre qui ne déplaît point. Et puis, on lui sait gré d'avoir été si solidement, si constamment attaché à la ferme discipline classique, grecque et romaine, que d'ingénieux théoriciens de nos jours voudraient remplacer par l'enseignement de la géographie et la culture anglo-germanique. Dübner, constatant que le Conseil impérial a fini par déclarer la déchéance de Burnouf, ajoute cette réflexion mélancolique à l'adresse des Frary et des Lemaître de son temps : « Mais les études grecques n'en profiteront pas beaucoup, parce qu'on a placé en sixième et dans les classes suivantes, à côté des éléments grecs, l'enseignement de *langues vivantes*. J'ai fait voir dans un

1. Voir notamment le tome II du recueil, p. 314.

article et dans une brochure que c'était là dénaturer le principe même de l'enseignement universitaire et y introduire le germe d'une dissolution inévitable... » — Les pédagogues entêtés de réformes feraient bien de méditer ces lignes. Elles sont fort en désaccord avec les tendances ultra-modernes de notre époque. L'avenir montrera qui a raison.

DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES ANCIENNES
UN PROJET DE RÉFORME

En 1863, M. Duruy étant ministre de l'Instruction publique, Frédéric Dübner se mit en tête de restaurer dans l'Université le goût et la culture des études antiques, des études grecques en particulier, menacées, selon lui, d'une complète banqueroute. Il n'est peut-être pas sans intérêt de jeter sur ce débat un coup d'œil rétrospectif. C'est d'épisodes de ce genre que l'on fera plus tard l'histoire des études et des méthodes en notre siècle; et nous avons la bonne fortune de pouvoir utiliser, dans cette notice, avec des brochures devenues rarissimes, un certain nombre de lettres complètement inédites.

Dübner était, comme on sait, d'origine allemande, du Saxe-Gotha [1]. Professeur d'abord à Gotha, fixé,

1. Il naquit le 21 décembre 1802 à Hœrselgau, et mourut le 13 octobre 1867 à Montreuil-sous-Bois (Seine). — Voir sa notice

dès 1832, à Paris, où l'avaient appelé les Firmin Didot, il prit, sous la docte direction de Dindorf et de Hase [1], Saxon de race comme lui et naturalisé depuis 1820, une part fort active à tous les travaux de cette importante maison, notamment au remaniement du grand *Thesaurus* [2] et à la publication de la Bibliothèque gréco-latine. Il donna aussi à diverses librairies de solides et consciencieuses éditions d'auteurs classiques, et plusieurs travaux estimés, entre autres les *Œuvres morales de Plutarque*, les *Scholies d'Aristophane*, *Saint Jean Chrysostome*, l'*Anthologie*, *Jules César*, etc., ainsi qu'une *Grammaire élémentaire et pratique de la langue grecque* (1855, in-8°) et un *Lexique français-grec* [3] (1860, in-8°), souvent réédité depuis (Hachette).

Par malheur, Dübner n'était pas le seul helléniste distingué que la France comptât dans la première moitié de ce siècle, et il ne se sentait point d'humeur à partager sa réputation avec autrui. La notoriété du voisin l'offusquait visiblement. Il eut la maladresse de ne pas cacher son mécontentement,

dans le *Dictionnaire des Contemporains* (les quatre premières éditions). — Nous reproduisons ici, sans y rien changer, un article paru dans le *Journal de l'Enseignement secondaire*. C'est ce qui explique et excuse certaines redites de ce début.

1. Ancien précepteur de Napoléon III; professeur de grammaire comparée à la Faculté des Lettres de Paris.

2. Il travailla pendant vingt-quatre ans (1840-1864) à cette nouvelle publication du *Thesaurus linguæ græcæ* d'Henri Estienne. Hase était président de la commission du dictionnaire.

3. Rédigé sur le plan du *Lexique français latin* extrait du grand *Dictionnaire* de Quicherat.

et le tort de jalouser la gloire de Burnouf, son ancien, dont il prétendit ruiner, vingt ans après sa mort, le renom par d'opiniâtres attaques.

Le personnage de Jean-Louis Burnouf [1], père de l'orientaliste Eugène Burnouf, est trop connu pour qu'il soit utile d'insister ici sur sa carrière universitaire, si belle et si féconde. Fils d'un humble tisserand qui, de bonne heure, le laissa orphelin, boursier brillant du collège d'Harcourt (lycée Saint-Louis), prix d'honneur du Concours général en 1792, professeur de l'Université en 1808, après avoir été quelques années, pour vivre, commis marchand durant la Révolution, chargé d'enseigner la rhétorique aux lycées Charlemagne et Louis-le-Grand de 1808 à 1826, maître de conférences à l'École normale depuis 1811 et professeur d'éloquence latine au Collège de France depuis 1817, inspecteur de l'Académie de Paris en 1826, puis inspecteur général de l'Université en 1830, retraité en 1836 avec le titre de bibliothécaire de l'Université et admis, la même année, à l'Académie des Inscriptions ; voilà, certes, un *curriculum vitæ* digne entre tous de commander l'admiration et le respect. Dübner, seul, en jugea autrement. Burnouf ne s'était pas contenté d'être un professeur et un administrateur de premier ordre, de traduire Tacite [2]

1. Né le 14 septembre 1775 à Urville (Manche), mort le 8 mai 1844.
2. Paris, Hachette, 1827-1833, 6 vol. in-8° ; nouv. édit., 1858, in-8°. — Sur J.-L. Burnouf, cf. Artaud, dans la *Nouvelle biographie générale*, et A. Morel, *Éloge de Burnouf* (Caen, 1847). Ce fut surtout un *latiniste* de la vieille école.

avec une fidélité, une exactitude de termes, une précision élégante et une vigueur de style merveilleuse, de traduire également (1834) le *Panégyrique de Trajan*, plusieurs ouvrages de Cicéron, les *Catilinaires*, le *De Officiis* (1844), le *Dialogue sur les orateurs illustres* (1826), et de donner des *Commentaires sur Salluste* [1]; il avait aussi doté l'enseignement public de traités élémentaires qui, par leur incontestable mérite, ont exercé une influence efficace sur le progrès des études, et dans lesquels il a fait preuve — on ne saurait le nier — d'une connaissance profonde et réfléchie des langues anciennes et d'un esprit méthodique et lucide. Deux surtout sont restés classiques jusqu'à l'apparition des plus récents travaux de maîtres éminents. La *Méthode pour étudier la langue latine* [2], qui ne date que de 1840, est un manuel des plus estimables auquel on ne peut reprocher qu'un peu de complication, une *condensation* excessive, en quelque sorte, dans l'étude de la syntaxe, qui risque de rebuter les tout jeunes élèves. Supérieure à tous égards au livre de Lhomond, elle ne parvint pas cependant à se substituer entièrement à lui. Quant à la *Méthode pour étudier la langue grecque*, beaucoup plus ancienne [3] et plus

1. Dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire (1822).

2. Je me souviens que mon excellent et vénéré maître Legouëz s'en servait encore au lycée Condorcet, il y a une quinzaine d'années.

3. La préface de la première édition est datée de novembre 1843 (librairie Delalain).

claire, elle a fait loi pendant de longues années dans les établissements scolaires; après moins de quarante ans, elle atteignait déjà sa cinquantième édition.

Ce fut à ce volume favorisé du sort que Dübner s'en prit de la déchéance des études grecques dans son pays d'élection. Les brochures qu'il publia et les lettres qu'il écrivit en haut lieu, à ce propos, constituent le plus étrange document qu'on puisse imaginer d'inquiétude, de turbulence et d'envie. Sincère sans doute au fond, et qu'il s'y mêlât ou non — nous n'avons pas à le rechercher — quelque souvenir des relations qui avaient pu exister entre Burnouf et Dübner, quand, auprès de son éminent devancier touchant au terme d'une longue carrière, en possession de tous les honneurs universitaires et académiques, le jeune philologue allemand n'était qu'un modeste débutant et un assez petit sire, l'opinion de Dübner sur les livres de Burnouf s'exprime avec l'accent d'une animosité personnelle. Et le manque de tact, l'outrecuidance agressive, rappellent trop souvent les polémiques de ces érudits du XVIe siècle, si admirés par Dübner, et de qui le pédantisme et l'intolérance égalaient trop souvent les lumières et surtout les prétentions.

M. Duruy, nommé ministre de l'Instruction publique le 23 juin 1863, avait à peine eu le temps de s'installer rue de Grenelle, que le terrible Fr. Dübner prenait la respectueuse liberté de mettre sous les

yeux de Son Excellence deux brochures imprimées en 1858, mais non publiées, parce qu'au moment où elles devaient paraître M. Rouland avait créé la *Commission des livres classiques*. « J'attendais, explique Dübner, de cette commission amplement tout l'effet qu'auraient pu produire mes modestes brochures pour la question qui y est traitée, et je les supprimais résolument. La question ne fut reprise qu'en 1862 à propos du rapport de M. Rouland sur le Code pharmaceutique, rapport qui m'engagea à lui adresser une lettre tirée à cinquante exemplaires et non mise en circulation [1]. » Et il se disculpait, en terminant, du reproche qu'on lui avait fait d'avoir un goût excessif pour une publicité que les circonstances ne rendaient pas absolument nécessaire.

Moins de quinze jours après, il revient à la charge, il jette des cris d'alarme pour attirer l'attention sur la *crise* à laquelle il est urgent de remédier [2].

« Monsieur le ministre, s'écrie-t-il, j'ai appris avec

1. Montreuil-sous-Bois, 12 juillet 1863. Lettre inédite à S. E. M. Victor Duruy.

2. Montreuil-sous-Bois, 24 juillet 1863. Lettre inédite à S. E. M. Duruy. — On ne voit pas trop sur quoi se fondent de pareilles récriminations. Les annales du Concours général, pour n'invoquer qu'un exemple, paraissent prouver, au contraire, que jamais les études classiques ne furent plus florissantes qu'à cette époque, au lendemain de la *bifurcation*, sous des maîtres tels que Hector Lemaire et M. Boissier, avec des écoliers qui, depuis, n'ont pas mal fait leur chemin dans le monde, et qui s'appelaient Albert Dumont, Lavisse, Gabriel Monod, Compayré, Rambaud, Vidal-Lablache, Aug. Filon, Frary, Croiset, Dietz, Lallier, Cartault, Jalliffier, Liard, Faguet.

affliction que, dans la session du Conseil impérial, maintenant close, il n'a pas été dit un mot sur le programme de nos lycées ni sur la réforme des désastreuses méthodes qui y règnent. Ce ne serait pourtant là que le *premier commencement* d'une amélioration de nos études scolaires des humanités dont les membres les plus distingués de l'Université déplorent eux-mêmes l'incommensurable décadence. Je frémis à la pensée qu'une nouvelle année scolaire va bientôt s'ouvrir avec cette mauvaise routine grecque et latine qui a engendré dans toute la jeune France la désaffection et la répugnance pour ce qui autrefois portait force et jouissance dans tous les bons esprits; que cette année doit s'ouvrir sous les auspices d'un profond connaisseur de l'antiquité classique, d'un sincère et actif ami du progrès.

« Votre Excellence a dit lundi dernier : « L'Université, c'est le bon sens ». Si cela était, je n'aurais jamais écrit une ligne en opposition d'elle ; elle m'aurait constamment vu à ses pieds comme le disciple le plus dévoué et le plus reconnaissant; car je ne connais rien de plus précieux au monde que le bon sens [1]. Mais j'ai dû reconnaître, bien malgré

1. Seulement, il n'estime pas, avec Descartes, que ce soit la chose du monde la mieux partagée. Dans les lignes qui précèdent, Dübner fait une allusion évidente à cette phrase de l'allocution du ministre au Conseil impérial de l'Instruction publique, pour la clôture de la session de juillet 1863 : « Il n'y aura point une philosophie universitaire..., à moins que par Université on n'entende, ce que j'accepterais volontiers, le *bon sens* et le patriotisme. » — Voir le texte de ce discours dans

moi et avec des peines bien vives, que le bon sens était très (*sic*) absent d'une grande partie de ses méthodes : je l'ai dit avec respect pour les personnes et avec modération [1]; si elle avait daigné me montrer que j'avais tort, j'aurais proclamé moi-même mon tort plus haut qu'aucun ennemi.

« J'ose supplier Votre Excellence de vouloir bien secourir notre pauvre enseignement latin et grec aux lycées et à l'École normale. Il est devenu un mécanisme fatiguant (*sic*), qui laisse les esprits vides et qui rebute infailliblement les bons esprits; les humanités se meurent dans ce mécanisme où les mystifications abondent, je veux dire, des procédés officiellement prescrits pour faire acquérir l'apparence *sans la chose.* »

La fin de cette épître affligeante et morose n'est pas exempte de déclamation. — Qu'on en juge :

« Après la sainte cause des lettres, vient la question de dignité. Notre grand et glorieux empire a daigné prendre l'Université sous sa protection et même sous sa direction pour en faire la manifestation officielle de ses idées sur un enseignement modèle, ainsi que nous l'a appris maint discours solennel. Je crois qu'on ne peut consacrer assez de

le recueil intitulé *L'Administration de l'Instruction publique* de 1863 à 1869 (ministère de S. Exc. M. Duruy (Delalain, mars 1870), pp. 2 et suiv.).

1. On appréciera plus loin cette modération dont se vante Dübner.

dévouement à la réalisation de cet idéal que cherche la France des Napoléon (*sic*).

« Votre Excellence ne pourra se méprendre sur les sentiments qui m'inspirent ces lignes; je les confie à sa haute indulgence... »

Enfin, quinze jours encore après cet appel désespéré, Dübner reprend la plume à la fois pour préciser son désir et pour riposter aux bottes de ses adversaires. Après quelques compliments préliminaires adressés à M. Duruy sur les conquêtes qu'il a su rendre possibles en cinquante jours de ministère, il s'exprime ainsi [1] :

« Je demande à Votre Excellence la permission de dissiper une erreur que la haute autorité de sa parole ne pourra qu'accréditer dans le public. Je l'exposerai en aussi peu de mots que possible. A l'apparition d'un essai intitulé *Quatre années d'études classiques. Programme proposé pour l'enseignement des humanités*, on mit en usage une figure de rhétorique inconnue aux anciens τεχνικοί, et que j'appellerai le *malentendu volontaire* [2]. On disait que je voulais réduire tout l'ensemble de nos études secondaires de huit ans à quatre ans [3]; je passais, dans

1. Montreuil-sous-Bois, le 10 août 1863. Lettre inédite à S. Exc. M. Duruy.

2. Cette étude avait paru à l'imprimerie administrative de Paul Dupont (rue de Grénelle-Saint-Honoré, 45), comme, d'ailleurs, beaucoup d'autres dissertations pédagogiques de Dübner, dont nous citerons tout à l'heure, en note, les principales.

3. A supposer que Dübner l'ait effectivement voulu, — ce qu'il nie, — il n'eût pas été le seul de nos jours à émettre

les mille bouches de l'Université, pour un « expéditif chimérique », pour un « destructeur des méthodes éprouvées », etc., etc. J'eus pitié de ces propos qui ne méritaient pas de réponse. Mais, aujourd'hui, ces messieurs, qui conversent immodérément sur les méthodes sans jamais en rien écrire ni signer, ne manqueront pas de s'emparer très promptement du ferme appui que leur prête la flétrissure solennelle qui est tombée hier des lèvres de Votre Excellence. Il m'importe donc de faire voir, le plus clairement possible, qu'il y a un abîme entre ce que Votre Excellence a justement flétri et ce que je propose, c'est-à-dire, selon moi, le seul et unique moyen pour arriver à ce que sa belle parole, « vivre dans un *commerce familier* avec les maîtres de la pensée humaine [1] », devienne enfin une réalité dans nos lycées et collèges. Les professeurs de Facultés qui examinent les élèves au sortir des établissements secondaires diront à Votre Excellence à quel point ce commerce familier existe actuellement. A l'École normale même, s'il s'agit, par exemple, d'analyser et d'apprécier une tragédie d'Euripide, on fait d'abord le travail avec une traduction française; ensuite, et seulement lorsqu'on le copie à net, on

le vœu qu'on tâchât « d'apprendre les langues plus vite pour les mieux savoir ». Les théoriciens de cabinet ne détestent pas ce genre de paradoxes; mais il faut plaindre ceux qu'ils chargent de les mettre en pratique et d'en assurer le succès.

1. Paroles du ministre à la distribution des prix du Concours général, le 10 août 1863. — Cf. recueil précité, pp. 5-12.

ouvre le texte grec pour y prendre les vers qu'on veut citer textuellement. Tel est, après deux ou trois ans de nouvelles études greffées sur les huit années du collège, le degré de familiarité avec les maîtres de la pensée grecque! »

Puis, il se pose en victime incomprise; il s'indigne de voir dénaturer sa pensée; et, là encore, on ne peut s'empêcher d'être frappé par l'accent de sincérité de son pessimisme.

« Je cherche, continue-t-il, depuis longtemps et péniblement les moyens de mettre fin au règne de cette *pure apparence*, et de le remplacer par *un peu* de réalité, *un peu* de véritable connaissance du grec et du latin dans nos écoles : et me voilà, dans l'esprit de la plupart des auditeurs d'hier, classé parmi les hideux marchands d'*apparence*! Je sais que Votre Excellence est fort éloignée d'une telle pensée, mais elle la fait naître officiellement, quoique sans le vouloir. Mes convictions sont trop sérieuses, l'objet trop grave, le temps trop solennel, pour que je puisse permettre à qui que ce soit de me croire atteint par une critique tombée d'aussi haut. Je dois à la cause que je défends une protestation énergique contre la fausse interprétation qu'admettent les paroles de Votre Excellence, et qui sera, à peu d'exceptions près, celle du public universitaire. Je n'aurais pas une syllabe à retrancher du petit recueil intitulé : *État actuel de notre enseignement public des humanités.* »

Et, pour finir, quelle triste statistique il emprunte à la Sorbonne d'alors, moins indifférente... ou moins charitable que la nôtre aux bévues des impétrants!

« On peut être surpris, à bon droit, de ce que des résultats depuis quelque temps invariables, comme celui de la dernière session d'examen pour le baccalauréat (mai) : *quatre* notes « bien » sur près de *cinq cents* candidats (490), ouvrent si peu d'yeux et laissent dans un calme si parfait le Conseil impérial et le respectable corps des fonctionnaires.

« Daignez agréer, etc. »

*
* *

Analysons maintenant, par une esquisse rapide, les brochures de Frédéric Dübner sur ce qu'il appelle la réforme des humanités.

La réforme, non, à vrai dire, des *humanités* proprement dites, mais plutôt de l'enseignement grammatical, que Dübner a développée dans plusieurs études et dissertations fragmentaires dont un résumé, que j'ai consulté, a été fait, vers cette époque, au ministère, se réduit à peu près à ce qui suit. Nous nous abstiendrons, systématiquement, d'un commentaire détaillé qui nous entraînerait trop loin.

Il faut, selon lui, enseigner les trois langues (française, latine et grecque) comme trois membres d'un

seul et même corps. On commencerait nécessairement par la grammaire française [1], de telle sorte que tout ce qui est conforme au français n'eût pas besoin d'être formulé dans la grammaire latine, mais seulement *ce qui diffère*; et que tout ce qui, dans la syntaxe grecque, est conforme au français et au latin, fût, au besoin, brièvement signalé, et ne devînt pas l'objet d'une règle nouvelle. Lorsque l'élève en latin connaîtrait la déclinaison et la conjugaison ordinaires, — à l'exclusion de toutes les irrégularités qui ne portent pas sur les mots fréquemment usités, — il faudrait le conduire *le plus tôt possible* au point de lire des textes simplement écrits, avec facilité et à peu près comme il lirait du français du XVIe siècle. Pour cela, il faudrait, aussitôt après la déclinaison et la conjugaison usuelles, faire voir les effets qu'exercent sur la phrase les cas à désinences fixes, expliquer l'*inversion* et la nécessité de *construire*. Pour ce qui est de la syntaxe, cinq ou six règles capitales, ou même quatre ou cinq, suffiraient pour que les élèves pussent entendre un texte simplement écrit. Il serait expédient de choisir sévèrement ces règles, ces principes essentiels et fondamentaux de chaque syntaxe. Plus on parviendrait à en réduire le nombre, mieux cela vaudrait. Ces règles seraient : l'accord pour les genres et les

1. Les trois grammaires devraient *s'engrener* (pour ainsi dire) l'une dans l'autre. Est-ce une utopie? *Grammatici certant...* Mais, certes, la comparaison est utile.

nombres; la règle du *que retranché*; la nécessité du subjonctif dans les membres de phrase qui sont régimes et dans le discours indirect, etc. Le programme désignerait un recueil de cinq à six cents pages de textes faciles, ayant quelque attrait pour la jeunesse, textes choisis et coordonnés de manière à présenter les racines et les mots les plus généralement employés; quelques pages devraient être lues *chaque jour* et relues en étude; il ne serait nécessaire de faire la version que pendant quelque temps. Pour les mots, on les chercherait dans le dictionnaire (la vieille méthode, celle qui vaut le mieux), ou on mettrait un lexique au bas des pages. On ferait en sorte que tous les mots vus fussent retenus. Par ce moyen, au bout de *deux* mois, au bout de *quatre* mois au plus, l'enfant lirait le latin aisément, absolument comme du français. Cela, affirme Dübner, est de toute évidence. C'est donc sur ces textes qu'il faut exercer les élèves et leur débrouiller, à mesure qu'elles se présentent, les règles secondaires et les habitudes de l'usage. De cette façon, ils comprendront réellement la syntaxe, qui n'est que le classement logique et la confirmation de ce qu'ils ont *vu*. C'est alors que le maître devra raffermir les connaissances pratiques et théoriques par l'exercice du *thème* et par les *compositions* en latin. La même méthode exactement serait suivie pour le grec.

Les exercices de lecture, que Dübner appelle

courante ou *cursive* (le mot, depuis, a fait fortune[1]), sont la base de tout son système. « Notre enseignement secondaire, dit-il, n'est que *routine*, *affreuse routine*; celui-là seul est le vrai et le bon. D'une certaine facilité, acquise en cette lecture journalière, naîtrait l'*intérêt*, qui manque complètement à la jeunesse moderne. L'étude ultérieure (à partir de la quatrième vraisemblablement) deviendrait aisée et engageante. » Alors cesserait cette grande désaffection pour les études grecques et latines qui n'aurait pas dû se produire en France. A ces conditions, il serait encore possible de faire refleurir des études si conformes au génie national, et dans lesquelles notre patrie a jadis brillé au premier rang.

Tel est, à quelques détails secondaires près, l'exposé exact du système que Dübner offre de substituer *au plus vite* à celui qui est en usage dans nos lycées; sans quoi, *tout est perdu*. De grammaires, de *Méthodes* latines et grecques, il n'en faudra plus : on aura simplement quelques tableaux des déclinaisons et des conjugaisons. Quant à la syntaxe, on pourra l'écrire sur un morceau de papier. L'élève, aidé par son professeur, en découvrira lui-même les règles par l'*observation* pendant les lectures quotidiennes, et l'on se contentera de lui en présenter, à un certain moment, un aperçu systématique.

1. Voir, dans les *Instructions, Programmes et Règlements* de 1890, ce qui a trait à ce genre d'exercice.

Cette réforme est, comme on le voit, radicale; elle ne ressemble à rien de ce qui se pratique soit chez nous, soit à l'étranger, si ce n'est pour les langues vivantes; et il y aurait, opine avec raison le rédacteur du résumé dont j'ai parlé, une forte témérité à l'introduire dans tous nos établissements d'instruction secondaire; tout au plus pourrait-on en faire l'essai dans un seul. D'abord, on aurait besoin, pour l'appliquer, de maîtres d'un profond savoir et d'un rare mérite. Les faits de la syntaxe latine, et plus encore ceux de la syntaxe grecque, sont multipliés à l'infini. Les explications données par le professeur sont, pour le plus grand nombre des élèves, très fugitives. Il leur arrive souvent d'être inattentifs; d'autres fois, leur mémoire est infidèle ou inexacte : comment pourraient-ils se retrouver, n'ayant aucun point de repère? La difficulté ne serait pas moins grande quand il faudrait réunir et coordonner toutes ces règles, la plupart oubliées ou mal comprises, et en faire un classement logique, ou même retenir ce classement que le professeur aurait fait. De dix à quinze ans, les idées de détail entrent assez facilement dans l'esprit, mais non l'idée d'un vaste ensemble, d'une synthèse, en un mot. Des élèves ainsi exercés seraient-ils capables d'exécuter convenablement soit des thèmes latins ou grecs, soit des compositions en latin et en grec? Cela est fort douteux. Ils auraient, il est vrai, plus de mots à leur disposition, mais il serait bien à

craindre que leurs devoirs ne fussent remplis de *solécismes*. Qui les guiderait, lorsque la mémoire leur ferait défaut? A quoi occuperait-on, hors des heures de classe, des élèves dont tout le travail consisterait à étudier quelques pages de latin ou de grec?

On peut se demander, en outre, si cette méthode serait aussi favorable à la *culture générale de l'esprit* que celles qui sont actuellement suivies dans nos lycées. On lirait sans doute plus facilement — plus négligemment aussi peut-être — le latin et le grec; on n'aurait pas tant à rougir de l'ignorance des candidats au baccalauréat ès lettres : mais bien peu, sans doute, seraient capables ou se soucieraient d'approfondir. Le conseil que donne Dübner *de lire*, non des morceaux détachés dont on n'indique pas toujours l'auteur, mais *des ouvrages entiers*, a souvent été prôné par les ennemis des *morceaux choisis* (*disjecti membra scriptoris*) : il serait, à coup sûr, fort bon si l'on disposait dans les classes de plus de loisirs pour l'explication orale. Mais, la traduction des auteurs n'étant point écrite, tout se réduisant à des *lectures* ou explications à première vue, l'élève apprendrait-il réellement à écrire et à penser en français, ce qui est, sans conteste, le but essentiel de nos études? Il ne faut pas se le dissimuler : ni professeurs, ni élèves ne peuvent *improviser* une traduction élégante et fidèle d'un morceau de Sophocle ou de Démosthène, d'Horace, de Virgile

ou de Cicéron. On n'y réussit qu'au prix d'un travail sérieux et à tête reposée, qui oblige non seulement à suivre strictement la pensée du modèle, apprentissage excellent de méthode dans le raisonnement et d'enchaînement dans les idées, mais à repasser en esprit un grand nombre de mots et de tours de la langue française, parmi lesquels on choisit ceux qu'on croit le mieux appropriés à la pensée que l'on traduit ; et c'est là une gymnastique indispensable pour aboutir à la connaissance de notre langue. Nul exercice n'est plus propre à former et à assouplir le style.

Dübner paraît, du reste, avoir réservé entièrement les classes supérieures de lettres ou *humanités* proprement dites, surtout la rhétorique et la philosophie. Ses observations ne portent guère que sur ce qu'on nomme en France les *classes de grammaire*. Dans sa brochure intitulée *Quatre années d'études classiques*, il ébauche un programme qui embrasse *cinq années* d'études, et mène les élèves environ à la force de nos troisièmes.

Trois livres, qui jouissaient alors d'une faveur marquée dans les écoles, sont particulièrement critiqués par Dübner. C'est d'abord le mémorable *Jardin des racines grecques*, où l'on promenait, bon gré mal gré, les apprentis hellénistes, en leur incrustant des vers ridicules dans la mémoire : « Livre rempli

d'innombrables erreurs, monument de grécité frelatée et de mauvais goût, déclaré livre *dangereux* par plusieurs professeurs tenus de le faire apprendre par cœur. » Sauf un peu d'exagération dans ce jugement, on peut souscrire à l'avis de Dübner. C'était là un ouvrage suranné, et quelques lectures suivies et approfondies, accompagnées d'exercices étymologiques, dans des auteurs relativement faciles, comme Lucien et Xénophon, sont plus pertinentes pour enseigner l'origine des vocables grecs. Au surplus, les meilleurs dictionnaires renferment des tables de racines (Chassang, Bailly).

En deux passages, il s'attaque aussi aux *Éléments de grammaire latine* de Lhomond; et les lacunes ou les imperfections de ce livre célèbre, le plan défectueux de sa syntaxe, les définitions inexactes ou puériles (« le nom est le mot qui sert à nommer »), les impropriétés d'expression, les solécismes même, dans les exemples, perpétuelle substitution de l'étude mécanique au raisonnement, justifient dans une large mesure ses critiques.

Mais c'est à la *Méthode grecque* de Burnouf qu'il réserve surtout ses rigueurs, à ce livre de 1813, « déclaré grammaire officielle de l'empire français », et dans lequel, depuis cette date reculée, ni les progrès de la science, ni le perfectionnement des méthodes ne sont, dit-il, parvenus à pénétrer.

Pour se faire bienvenir de l'Empereur, que troublaient d'autres préoccupations, il a mis, comme

épigraphe à son réquisitoire, ces propres paroles de Louis-Napoléon Bonaparte : « Non seulement la routine conserve comme un dépôt sacré les vieilles erreurs; elle s'oppose encore de toutes ses forces aux améliorations les plus légitimes et les plus évidentes, et il est bien triste que, sous certains rapports, la France ait donné les exemples les plus remarquables de cette antipathie au progrès. » — Là-dessus, Dübner constate, avec cette verve impétueuse que n'inspire pas toujours le seul amour de la science, l'immutabilité de ce livre, dont, au cours de cinquante-cinq éditions successives, « aucun chapitre, aucun article, aucun chiffre n'ont été déplacés, dont la pagination même n'a pas varié depuis la seconde édition ». Et, tout en se défendant de chercher noise à Burnouf pour des vétilles, il se vante d'avoir découvert dans sa Méthode « deux cent neuf fautes graves de doctrine et de méthode, sans compter *plusieurs centaines* d'autres erreurs qui sautent aux yeux des hellénistes de profession [1] ». Dieu merci, Dübner s'est privé de nous dresser le catalogue intégral de ces *errata* et *desiderata*.

1. Dübner prétend avoir découvert 500 fautes (en regardant à la loupe) dans 400 paragraphes. — Dans sa *Deuxième lettre au Ministre* (Rouland) *sur l'enseignement élémentaire de la langue grecque*, il rappelle que, dès les premiers mois de son administration, Rouland nomma une commission composée de 4 membres de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) et de 3 professeurs de l'Université, pour examiner le livre; or, la Commission reconnut qu'il contenait, en effet, des erreurs, qu'il n'était pas, comme on dit, tenu *au courant*. C'était l'avis de Hase, d'Artaud, d'Alexandre.

Du moins a-t-il rédigé (broch. I, Appendice) son esquisse personnelle de syntaxe grecque, qu'il n'hésite pas, naturellement, à déclarer bien plus logique que celle de Burnouf.

*
* *

De tout ce qui précède, que convient-il, au total, de retenir, et comment conclure? Certes, Dübner ne se leurrait pas absolument quand il signalait une sorte d'ébranlement maladif dans notre enseignement secondaire. Ce ne fut pas, hélas! le dernier. L'absurde tentative de la *bifurcation*, contradictoire avec tout principe sérieux d'éducation libérale, avait fait bien du mal aux études; et le conflit, renouvelé depuis lors par l'utopie du trop positif Raoul Frary, auteur de *La Question du latin*, entre les intérêts de la vie moderne et l'antique *ordo studiorum*, n'était pas en voie de s'apaiser[1]. Pourquoi, d'ailleurs, s'en tourmenter? Les esprits avisés, prudents et sains feront toujours justice — du moins, il faut l'espérer — des rêveries des songe-creux et des cerveaux déséquilibrés. Où Dübner a vu moins juste et s'est montré moins impartial, c'est lorsqu'il a voulu faire porter au seul Burnouf,

1. Dübner proteste avec raison et avec courage contre l'utilitarisme à outrance : « C'est un éternel honneur pour l'Université, observe-t-il en son style volontiers pompeux, de n'avoir jamais cédé aux novateurs qui réclamaient le *remplacement* des deux langues anciennes par des langues vivantes. »

qui n'en pouvait mais, toute la responsabilité de cette « effroyable décadence », de ce « discrédit des études[1] », de cette faiblesse des étudiants[2] qu'il grossit comme à plaisir. En ce qui concerne les erreurs matérielles qui pullulent, selon lui, dans la *Méthode*, tous ceux qui ont publié, et surtout du grec, savent à quel point il est difficile d'éviter d'une façon absolue les multiples chances de fautes. Il est vrai qu'on peut amender son œuvre, si elle a du succès, dans les tirages successifs, et, à ce propos, Dübner accuse vertement d'insouciance coupable Burnouf, « trop savant, accorde-t-il, pour se dissimuler les imperfections de son livre, mais trop modeste ou trop faible, insinue-t-il, pour le corriger après le succès et les applaudissements qu'il avait obtenus », même chez les Pères Jésuites, même à l'École normale supérieure, où la *Méthode* servait de *cadre d'enseignement* en première année, aux termes des programmes annexés au règlement d'études.

Tout est donc à réformer, prononce Dübner, pour donner à la jeunesse une méthode d'enseignement

1. La *désaffection* dont il se plaint à plusieurs reprises tenait à des causes tout autres, que nous ne jugeons pas opportun de relever ici.

2. Il rappelle quelque part que, dans une des sessions de 1862 du baccalauréat ès lettres (à Paris), sur 455 candidats, 3 seulement passèrent avec la note *bien*; 260 échouèrent. Voilà, effectivement, une triste constatation. On était plus dur dans ce temps-là que maintenant. Et pourtant, on ne faisait pas encore le procès du baccalauréat.

qui lui fasse *sentir* « combien son intelligence profite, combien sa conception gagne en souplesse, en pénétration, en étendue, son goût en justesse, au contact des langues et des œuvres antiques ». Mais à quoi bon s'étendre sur ce sujet? interroge-t-il avec amertume. « Ce seraient discours du médecin assistant au convoi. » Le mot est expressif; mais nous sommes devenus, pour notre part, moins pessimistes. J'en appelle au témoignage de nos collègues, même des moins satisfaits du train dont vont les choses. La routine, ou, pour bannir cette dénomination pénible, la *tradition* a du bon. Villemain, bien avant M. Brunetière, le croyait, qui disait, il y a quarante-huit ans, devant l'Académie française[1], avec sa double autorité de professeur et de ministre : « L'Université de France, honorée, en moins d'un demi-siècle, par tant de travaux, tant de maîtres habiles, tant de jeunes talents plusieurs fois renouvelés, a, de nos jours, plus besoin de stabilité que de réforme. »

Il le répéterait encore à l'heure actuelle, j'imagine, et il trouverait plus d'un écho. Il n'est pas nécessaire, pour former de brillants et fermes esprits, d'accumuler à l'infini les instruments de travail; et quand je songe, non aux athénées de Belgique, non aux philologues d'outre-Rhin invoqués par Dübner, mais aux « Athéniens de l'Europe

1. Séance annuelle du 28 août 1851.

moderne » (l'expression est de lui), aux Egger, aux J. Girard, aux Croiset, dont l'adolescence a été nourrie de Burnouf, mais aussi d'Aristophane, de Sophocle et de Thucydide, et qui représentent si dignement parmi nous l'érudition française, faite de mesure et de clarté, je ne partage guère, je l'avoue, l'indignation de Dübner contre les rudiments surannés et prescrits comme un code, livres « fatigants, décourageants et entièrement stériles, prétentieux et incorrigibles », ni sa vénération pour les savants du XVIe siècle et pour l'Allemagne, « qui a usé treize grammaires durant le tranquille règne de Burnouf et de Lhomond ». Avec des ressources bien limitées, le bon Rollin, au début de son chapitre *De la méthode qu'il faut suivre pour enseigner la langue grecque*, affirmait, sans redouter les allures paradoxales de cette assertion : « De toutes les études qui se font dans les collèges, celle-ci est *la plus facile, la plus courte, celle dont le succès est le plus assuré*, et où j'ai toujours vu réussir presque tous ceux qui s'y sont appliqués. »

Que subsiste-t-il donc de ces vaines récriminations si discourtoises, de ces fureurs, de ces menaces, de ces procès avortés[1], débats d'un autre âge, sinon

1. M. Delalain, imprimeur de l'Université, éditeur de Burnouf, qui sut montrer, en cette circonstance, bec et ongles, et qui échangea avec Dübner une correspondance aigre-douce que celui-ci publia (voir *La Routine*, II, Appendice), avait demandé que le tribunal lui accordât 5 000 francs de dommages et intérêts pour le préjudice à lui causé par l'émission et la

l'indifférence et l'oubli coutumiers à un corps habitué aux perpétuelles tentatives de méthodes neuves et aux fréquents remaniements de programmes? En matière de pédagogie, les plus curieux et piquants épisodes, les contestations de pure doctrine, sont vite relégués dans l'histoire ancienne.

Il est permis d'inférer que l'Université dut garder alors, comme à l'ordinaire, son attitude calme et correctement digne. L'affaire Dübner contre Burnouf, assez plaisante et curieuse par le bruit qu'elle excita, mérite, en somme, le titre shakespearien : *Much ado about nothing*. « Qui pensera à tout cela dans quatre mille ans? » disait Dumas fils. Et même dans quarante ans? De pareilles querelles ressemblent aux combats d'abeilles décrits par Virgile : il n'est pas besoin de beaucoup de sable pour les enterrer... Mais il est parfois amusant de gratter la poussière au bout de quelques lustres[1].

vente de deux opuscules de critique littéraire publiés par M. Fr. Dübner, 500 francs pour chaque vente ou émission de l'une ou de l'autre desdites brochures, dûment constatée; plus, l'insertion du jugement à intervenir dans *quatre* journaux, au choix du demandeur.

1. Voici l'énumération des titres des brochures de Dübner, publiées en partie à l'imprimerie Simon Raçon et Cie, 1, rue d'Erfurth, en partie chez Paul Dupont, entre 1855 et 1863. — 1° Chez Raçon : *La Méthode grecque de M. Burnouf devant le nouveau règlement pour l'adoption des livres classiques* (in-12). — *Nouvel examen de la Méthode grecque de M. Burnouf* (in-12). — *Lettre à S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique, sur la Méthode grecque prescrite dans les lycées et les collèges de l'État*, édition 55e (in-12). — *Examen détaillé de la Méthode grecque de M. Burnouf*, édition de 1857, ou 56e (in-12). — *Lettre à M. Hase, sur une question de grammaire grecque* (in-12). —

Court exposé d'une méthode à suivre dans l'enseignement élémentaire du latin et du grec (in-12). — *La Routine en France dans l'enseignement classique au dix-neuvième siècle* (in-12). — — 2° Chez Dupont : *Quelques mots sur la prochaine réforme de l'enseignement des humanités dans nos lycées et collèges.* — *Urgence d'une réforme sérieuse dans notre enseignement public des humanités* (1863). — *Les Humanités et l'enseignement secondaire français.* — *Quatre années d'études classiques.* — *Programme proposé pour l'enseignement public des humanités.* — *Note soumise au Conseil impérial de l'Instruction publique dans sa session de décembre 1862.*

UNE LETTRE INÉDITE DE PROSPER MÉRIMÉE

En ce temps de discipline paternelle, et au moment où la *question des maîtres répétiteurs* vient d'être remise sur le tapis à propos de leur Association et de leur rôle éducateur, il peut ne point paraître inopportun de faire voir le jour à un amusant petit billet de Prosper Mérimée expliquant à M. Victor Duruy, alors ministre de l'Instruction publique, la façon bizarre dont il entendait, à l'imitation des mœurs d'outre-Manche, le maintien du bon ordre dans les écoles publiques. M. Duruy connaissait Mérimée pour l'avoir rencontré dans l'entourage de l'Empereur. Il l'avait un jour consulté sur un de ses plus célèbres romans, qu'il se proposait sans doute de faire figurer sur la liste des livres à donner en prix aux élèves; et Mérimée avait répondu, assez spirituellement : « Monsieur le Ministre... j'ai vendu autrefois *Colomba* moyennant finances à M. Charpentier, qui est seul à l'éditer quand cela lui fait plaisir. Si Votre Excellence voulait instruire la jeunesse dans les lois de la vendette, c'est audit Charpentier qu'il faudrait s'adresser. Je conviens qu'on l'a mise en mauvaise compagnie d'autres miennes œuvres, dont je ne conseillerais pas la lecture aux lycéens[1]. »

1. Lettre inédite du 21 juin 1865. — Depuis, *Colomba* a été publiée par Calmann Lévy (nouv. édit., 1895), dans le même volume que *La Vénus d'Ille*.

La lettre qui va suivre manque au recueil de la correspondance posthume, lequel renferme, avec de fort jolies choses, bon nombre de pages insignifiantes. Elle est malheureusement datée de façon insuffisante (Cannes, 13 février) : elle est écrite à l'encre bleue, de cette belle et ferme écriture, haute, calme et régulière, j'allais presque dire administrative, que Mérimée dut conserver jusque dans les cas où ce cœur réputé si froid s'animait et décelait la passion dont, comme l'attestent de récents et distingués travaux, il n'était pas toujours incapable. Donc, cette date incomplète fait qu'on peut la placer à sa fantaisie entre la seconde moitié de 1863 (début du ministère Duruy, au mois de juillet) et la fin de 1866. Elle n'est sûrement pas postérieure à cette dernière année, puisqu'il y est fait mention de Victor Cousin, que Mérimée fréquentait surtout familièrement pendant ses stations d'hiver à Cannes, où tous deux unissaient leurs misères et leur désœuvrement, où tous deux moururent, l'un (Cousin) le 14 janvier 1867, l'autre, le 23 septembre 1870. Elle doit être de 1865 ou de 1866.

Il s'agit, dans la lettre de Mérimée, d'un point spécial des coutumes scolaires anglaises. C'était l'époque où, au moyen de délégués qui, comme Demogeot et Montucci, rapportaient de leurs voyages d'intéressantes et fructueuses constatations, M. Duruy procédait à une sorte d'instructive comparaison des usages français avec ceux de l'étranger, au point de

vue de l'éducation et de l'hygiène physique, intellectuelle et morale des écoliers. Nous trouverons cités en passant plusieurs personnages considérables. Lord Clarendon n'est autre que l'illustre baron Hyde (1800-1870), diplomate, ministre plénipotentiaire, et, pour l'Angleterre, le signataire du traité de Paris. Panizzi, d'autre part, était, comme chacun sait, l'un des confidents et des correspondants préférés de Mérimée[1]. Armand Trousseau (1801-1867) fut un des plus notables médecins et praticiens du siècle. C'est lui qui, le premier, fit avec succès l'opération de la trachéotomie.

Enfin, voici le texte, sans autre commentaire. Le projet — qu'on lise et qu'on juge! — est séduisant, sans doute, en théorie; mais, pour praticable, c'est une autre affaire! Et je doute fort que l'Université, éprise d'utiles réformes, s'avise jamais de risquer celle-là. Il ne faudra point lui en vouloir.

Cannes, 13 février.

« Monsieur le Ministre,

« Lord Clarendon ne m'a encore rien envoyé, et j'ai tout lieu de croire que son enquête n'a été ni publiée ni distribuée au parlement. J'écris

1. Les *Lettres de Mérimée à M. Panizzi* (1850-1870) ont été publiées par M. Louis Fagan, du cabinet des estampes au British Museum, en deux volumes, chez Calmann Lévy (1881).

aujourd'hui à M. Panizzi pour qu'il prenne des informations à ce sujet, et qu'il demande à lord Clarendon un exemplaire de ladite enquête. Elle est imprimée, et peut-être consentira-t-il à la communiquer.

« Ce qui m'a frappé en la lisant, c'est l'emploi des élèves les plus distingués pour surveiller et diriger leurs camarades. Il n'y a plus guères d'école en Angleterre qui ait des maîtres de quartier, espèce souvent peu estimable, et toujours odieuse aux enfants. Les élèves moniteurs sont très fiers de leur charge, et s'en acquittent presque toujours très bien. Il n'y a pas de chef plus sérieux, plus vigilant et plus paternellement sévère, qu'un aspirant de marine de seize ans, chargé de commander une embarcation avec une vingtaine de matelots. Il sent sa responsabilité et se montre digne de sa tâche. Je suis convaincu qu'on pourrait appliquer avantageusement ce système à nos collèges. Maintenant les maîtres se mêlent de tous les détails, dispensent trop leurs élèves de penser, ou, s'ils pensent, c'est à faire des niches à une autorité tracassière.

« Je pense être à Paris au commencement du mois prochain, si je me sens en état de faire le voyage. J'ai été très souffrant depuis un mois

malgré l'arsenic que le Dr Trousseau me fait prendre, et je suis encore assez faible. M. Cousin se plaint de ses yeux, qu'il a fatigués l'année passée dans les archives du Ministère des affaires étrangères. Il est cependant beaucoup mieux depuis qu'il passe ses hivers dans ce beau climat.

« Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de tous mes sentiments dévoués. »

P. Mérimée.

UNE LETTRE INÉDITE D'ERNEST BEULÉ

A propos de la célébration du cinquantième anniversaire de la création de l'École française d'Athènes, nous croyons que le public universitaire nous saura gré de publier une importante et curieuse lettre de l'archéologue Ernest Beulé, qui fut, comme on sait, un de ses plus distingués pensionnaires de la première heure. Cette lettre est adressée à Daveluy, premier directeur de l'École (1846-1867). Elle dénote d'abord que l'auteur préparait ses travaux avec le plus grand soin et y songeait longtemps d'avance. Pour un historien de l'École[1], cette épître même, et surtout le *post-scriptum* qu'elle contient, peuvent offrir, d'après l'avis d'un juge fort compétent à qui nous l'avons soumise, un intérêt assez vif, en prouvant que Beulé, avant ces remarquables travaux sur l'Acropole qui l'ont fait connaître de si bonne heure (dès 1853) et qui lui ont ouvert, à l'âge de trente-quatre ans (en 1860), l'Académie des Inscriptions, n'ignorait point les restaurations des architectes qui l'avaient précédé là-bas. Elle atteste, en outre, qu'à cette date (octobre 1851), l'Institut, sans peut-être

1. M. Radet, professeur à l'Université de Bordeaux, vient d'achever une étude historique très complète de l'École d'Athènes, laquelle va paraître incessamment. — Cf. aussi les intéressants souvenirs consignés par M. Lévêque dans la *Revue des Deux Mondes*, il y a quelques mois.

soupçonner toute l'étendue des résultats qu'était susceptible de donner une investigation sérieuse des restes de l'Acropole, suggérait toutefois par ses programmes aux jeunes savants l'idée de tenter l'expérience. Ce sont, au surplus, les fouilles opérées par Beulé en 1853 qui ont eu pour fruit, comme on l'a justement observé, « sinon de mettre au jour le véritable escalier des Propylées, du moins d'indiquer à l'École française d'Athènes sa véritable voie [1] ». — Enfin, l'on verra que Beulé méditait, à cette époque de son séjour, d'orienter ses recherches du côté de la Sicile, et tâchait de se procurer les principaux ouvrages qui étaient de nature à l'aider, à le diriger dans ses excursions futures.

Il avait été nommé membre de l'École en 1849, avec ses camarades Alex. Bertrand [2], Gandar (aujourd'hui décédé) et Mézières [3]. M. Jules Girard [4] et Vincent étaient de la promotion de 1848. En compagnie de Vincent, M. Girard avait, en 1849, parcouru la chaîne de l'Olympe, traversé le Pinde, exploré la Thessalie, l'Épire, l'Acarnanie et une partie du cours

1. Voir le *Livre du Centenaire de l'École normale supérieure*, *Les normaliens en voyage*, par M. Gaston Deschamps (Hachette, 1895).

2. Membre de l'Académie des Inscriptions, conservateur du musée de Saint-Germain, professeur d'archéologie nationale à l'École du Louvre.

3. Edmond About appartint, avec Guigniaut, à la promotion de 1851.

4. Aujourd'hui membre de l'Institut, professeur honoraire de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, et directeur de la Fondation Thiers.

de l'Achéloüs. M. Alf. Mézières, actuellement membre de l'Académie française et député, allait être chargé de l'exploration du Pélion et de l'Ossa.

Voici le texte intégral de cette lettre, que nous avons retrouvée par hasard dans les papiers d'un ancien camarade de promotion d'Ernest Beulé à l'École normale supérieure, et qui mérite, à nos yeux, de voir la lumière au bout de près d'un demi-siècle :

« Naples, 2 octobre 1851.

« J'ai tardé à dessein à vous écrire, Monsieur, parce que j'attendais la fin de mes embarras et parce que je désirais vous parler avec quelque raison et quelque certitude. Vous avez peut-être, à votre arrivée à Paris, lu le rapport de M. Guigniault et le programme des questions qui nous sont proposées cette année. Vous avez dû remarquer qu'il n'était pas fait mention de la Sicile, et qu'on y avait substitué la Grande-Grèce. Vous comprenez donc, Monsieur, quel a été mon étonnement lorsque, le jour de mon départ de Rome, au moment où je faisais mes adieux à M. Alaux et lui remettais votre lettre, on m'a mis entre les mains le *Journal des Débats*. Dans le fragment qu'il publiait, le programme nouveau se trouvait

en tête, et c'est ce qui tout d'abord a frappé mes regards. J'ai été d'autant plus vivement surpris que, quelques jours avant, j'avais reçu une lettre de Girard. Il m'annonçait les intentions bienveillantes de ces messieurs, me parlait des rapports particuliers qu'ils venaient de faire au sein de la commission sur chacun de nous, et me présentait la Sicile comme pleinement ratifiée, adoptée, etc. C'est donc à Girard que j'ai écrit quelques lignes à la hâte; vous étiez en voyage, Monsieur, je ne savais même dans quelle partie de l'Italie vous vous trouviez, à Venise, à Milan, à Florence; je ne pouvais, comme cela était naturel et comme je l'aurais désiré, m'adresser à vous. Je suis immédiatement parti pour Naples, où je suis resté dix-huit jours sans réponse, sans nouvelles de qui que ce fût, attendant chaque jour Mézières, qui était depuis peu de temps à Florence et m'avait donné rendez-vous à Naples. Pour tromper mon impatience et mon ennui, j'allais à la bibliothèque et je complétais la préparation de mon voyage à l'aide de tous les livres qui s'y trouvent et qui parlent de la Sicile. C'est là en même temps que j'ai commencé à comprendre les motifs qui avaient déterminé MM. les membres de la commission à rejeter mon projet de travail. Il y a vingt-six

ouvrages différents (à ma connaissance) sur les antiquités, la topographie, l'histoire, l'architecture, les vases, les monnaies, les *inscriptions*, etc., de la Sicile; les uns bons, les autres mauvais. Mais dans chaque spécialité, il y en a un de complet. Il est vrai qu'il n'y a pas un seul ouvrage vraiment littéraire et qui traite la question d'art avec ensemble et critique. Mais, comme il est dit dans le Rapport officiel, on nous demande avant tout des études *précises*, et, pour ma part, quoique je n'aie pas mis dans mon travail de l'année dernière la valeur de dix pages un peu littéraires, j'ai bien senti à travers les éloges si bienveillants de M. Guigniault une pointe de blâme qui me les signalait. En effet, je viens de recevoir la réponse de Girard. M. Guigniault lui a dit que ces messieurs ne comprenaient pas qu'il *y eût rien à faire* sur la Sicile, et qu'ils ne voyaient au bout de mon projet qu'un résultat *vague* et *inutile*. Cependant, toujours bon et excellent même pour les membres de l'École qu'il ne connaît pas, il m'offrait de présenter de nouveau cette question à la commission, à condition toutefois que je lui écrivisse mon plan et qu'il n'eût rien de *vague* et d'*inutile*, je suppose.

« J'ai reçu ces nouvelles il y a trois jours, Mon-

sieur, au moment où j'allais entreprendre quand même mon voyage en Sicile. J'ai remercié M. Guigniault ; je lui ai dit que je ne pourrais lui envoyer qu'une rédaction et des projets purement littéraires, et que je choisirais une question parmi celles qui nous avaient été posées.

« Et la Sicile? me direz-vous, Monsieur. — Et votre promesse? — Je tiendrai ma promesse, et je pars demain pour la Sicile. Seulement, je vous demande la permission de ne pas présenter le résultat de mon voyage à un échec certain. Il y a si longtemps que je prépare et rêve ce voyage que j'ai fini par me former des idées assez arrêtées, mais des idées purement littéraires, qui ne plairaient d'aucune manière à l'Académie des Inscriptions. *La poésie grecque et l'art grec en Sicile*, ce sera, je l'espère, un sujet qui sera agréé par la Faculté des lettres mieux que par l'Académie, et je vous demande la permission d'en faire une thèse française au lieu d'un envoi de troisième année. En même temps, je gagne du temps et puis retourner à Athènes beaucoup plus promptement. Au lieu de parcourir minutieusement toute la Sicile, pour y chercher des pierres inconnues, des inscriptions, des lieux anciens effacés de la terre, j'irai droit aux grandes et belles ruines, je

ne m'arrêterai que dans les musées et les collections particulières, et j'accomplirai en moins d'un mois un voyage qui m'en aurait demandé au moins deux. Je pourrai me trouver à Athènes au commencement de novembre, comme vous le désirez, Monsieur, et j'aurai de longs mois devant moi pour satisfaire aux justes exigences de l'Institut en choisissant un des sujets qui nous sont indiqués.

« Ici commence un autre de mes embarras, mais si grand que je n'ose pas le trancher et remets la décision à mon retour à Athènes. Guigniault a pris la question de Delphes; Mézières, celle de l'Ossa et du Pélion. Je ne les aurais point prises si elles fussent restées libres et ne suis donc gêné en rien par leur choix. Les trois qui restent sont la Grande-Grèce, l'Acropole et Patmos (*sic*). La Grande-Grèce m'était destinée par la bienveillance de ces messieurs, comme compensation de la Sicile. Là, tout est neuf et inconnu. Mais, précisément pour cette raison, il me fallait une préparation longue et difficile. Si j'eusse été prévenu à temps, j'aurais fait ce voyage avec le plus grand plaisir, et je crois, Monsieur, que vous auriez consenti à changer les termes de mon engagement, car la Grande-Grèce justifie encore bien

mieux que la Sicile un voyage en Italie. Mais, au moment où je devrais être déjà en Calabre, il me faudrait commencer des études préparatoires. Le sud de l'Italie est fort grand; je ne puis m'y aventurer pendant l'hiver. Et, pour dernier obstacle, la bibliothèque est en vacances du 1er octobre au 1er novembre.

« Il ne me reste donc que l'Acropole et Patmos. Le choix n'est pas possible. Mais vous comprendrez, Monsieur, qu'on hésite avant d'aborder un sujet aussi grand, aussi difficile que l'Acropole. Certes, si sujet a été traité mille fois, et par des hommes d'étude et de mérite, c'est l'Acropole, et il ne me resterait guères à faire qu'un résumé de ce qui a été écrit. Je ne puis donc encore m'engager vis-à-vis de moi-même par une ridicule présomption. Quand je serai quitte avec la Sicile et tranquille à Athènes, je commencerai ce nouveau travail; le jour où je me trouverai découragé et impuissant, j'irai faire pénitence pendant deux mois à Patmos.

« Je m'adresse à vous, Monsieur, pour m'aider dans mes bonnes intentions. Nous n'avons que peu d'ouvrages à Athènes sur l'Acropole; et même quand le ministre n'accorderait pas le crédit que vous espérez, ne pourriez-vous acheter

quelques livres absolument indispensables, que je crains d'autant moins de vous demander qu'ils seraient toujours nécessaires aux membres de l'École? En première ligne, l'ouvrage de *Stuart*, qui ne se trouve pas à Athènes à la bibliothèque de l'Université. Sans *Stuart*, il est impossible de rien faire de sérieux lorsqu'on n'est pas architecte. Il se trouve chez Firmin-Didot (1832). — En première ligne également, un gros volume de M. *Quatremère de Quincy*. Nous avons déjà une partie des mémoires qui s'y trouvent, par exemple le Dêmos de Parrhasius, le tombeau de Porsenna, le Bûcher d'Éphestion, etc. Mais, dans le petit volume que nous avons, manque précisément le plus important : *La restauration des frontons du Parthénon* et *La Minerve de Phidias*. — Chez Renouard, 1829.

« Après ces deux ouvrages viendrait en seconde ligne un *Mémoire de M. Visconti* sur les frontons et métopes (Londres, 1816). — Le *Recueil d'inscriptions* de *Chandler*.

« Et en troisième ligne, *William Gell*, *Dodwell*, *Fanelli* (*Atene Attica*).

« Je n'ai pu trouver un voyage français du XVIIe siècle, de M. La Guilletière. Je ne sais ce que cela vaut. Je passe une foule d'autres ouvrages

moins importants et peu utiles, Huyot, Cockerell Bulifone (une ou deux lettres), Magni, Spon et Wheler, que j'ai copiés en entier à la bibliothèque.

« Mais permettez-moi d'insister de la manière la plus pressante, Monsieur, pour l'achat de *Stuart*, de *Quatremère de Quincy*, de *Chandler*, et, si vous jugez l'ouvrage bon, du Mémoire de M. *Visconti*, que je ne connais pas. Si, en même temps, vous trouviez quelque autre ouvrage qui pût servir de secours et surtout de renseignement sur les XVe, XVIe ou XVIIe siècles, alors que les temples étaient dans leur entier, je me recommande à vous, Monsieur, avec d'autant moins de réserve que tous les livres possibles sur l'Acropole ne seront jamais inutiles ni déplacés à la bibliothèque de l'École d'Athènes.

« Pour être importun jusqu'au bout, je vous prierai de vouloir bien envoyer ces trois ou quatre ouvrages à Athènes le plus tôt possible. Je serai de retour le 28 octobre ou le 8 novembre, et immédiatement je désirerais me mettre au travail. Vous me pardonnerez, Monsieur, ce qu'il y a d'inconvenant à vous accabler ainsi de demandes et à faire tant de bruit pour rien fort probablement; mais je me trouve dans un si grand embarras pour ma troisème année, que je ne vois

guères comment en sortir à mon honneur. Au moins, quand j'aurai essayé, lutté, travaillé, si je suis forcé de renoncer à une tâche trop difficile pour moi, j'irai m'ensevelir avec moins de remords à Patmos.

« Je suis bien fâché, Monsieur, que mon voyage en Sicile me condamne à rester si longtemps sans nouvelles de vous. Madame Guérin a annoncé à Naples votre prochain passage et votre retour en Grèce. Ce bruit est trop d'accord avec nos vœux pour que nous ne l'accueillions pas avec toute confiance, et pour que nous n'espérions pas rester sous votre direction jusqu'à la fin de notre pension. Peut-être, comme tout le monde, serez-vous bien aise de laisser passer 1852, cet ajournement de tous les projets, de toutes les craintes politiques. Après cette crise, le retour en France vous offrirait plus d'avantages et plus de sécurité. — Avez-vous entendu parler de nouveaux candidats à l'École ? Le Rapport de l'Institut est fait pour décourager la plupart des universitaires, pour exciter certains autres : mais la foule ne se fera jamais, j'en ai bien peur, à notre porte. Je reçois une lettre d'André qui me prie de le rappeler à votre bon souvenir. Normand, son successeur, sera à Athènes le 8. Il est maintenant à Messine.

« Adieu, Monsieur, je serais bien heureux de trouver à Athènes une lettre de vous, et surtout la nouvelle de votre prochain retour. Je me recommande encore une fois à votre obligeance pour me faciliter mes projets de travail, et vous prie d'agréer à l'avance mes remercîments, et en même temps l'assurance de la reconnaissance et de l'affectueux respect de

« Votre serviteur dévoué

ERNEST BEULÉ.

« *P.-S.* — Les travaux de Desbuissons, Pacard, Titus, sont déposés à la bibliothèque de l'Académie des Beaux-Arts, où l'on peut les consulter, comme tous ceux des architectes de Rome. Ne serait-il pas possible, surtout par l'entremise de M. Roulin, de faire copier le texte, les notes, les interprétations de ces messieurs? Un œil d'architecte voit si bien les choses qui échappent aux autres! Et, si peu qu'un ignorant veuille parler d'architecture, il suffit d'en dire quatre mots pour dire deux niaiseries! Si cela était possible, Monsieur, je vous demanderais encore ce service [1]. »

1. Publié dans la *Revue des Études grecques*, t. XI, n° 45.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de M. Ém. Faguet..... v

Les manuscrits de Victor Hugo a la Biblioth. nationale.. 1

I. Description générale..... 7
Les Orientales..... 19
Les Châtiments..... 44
La Légende des siècles..... 76
II. La composition et le style..... 91
III. Hésitations diverses..... 111
IV. Précision de la pensée 128
Conclusion..... 136

Sur les dessins de Victor Hugo conservés dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale..... 139

Deux lettres inédites de Victor Hugo..... 161

A propos de quelques fragments autographes de Lamartine. 173

Frédéric Dübner, d'après sa correspondance inédite..... 195
De l'enseignement des langues anciennes. Un projet de réforme..... 265

Une lettre inédite de Prosper Mérimée..... . 291

Une lettre inédite d'Ernest Beulé..... 299

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 23-99.

SEAL WITHDRAWN